This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

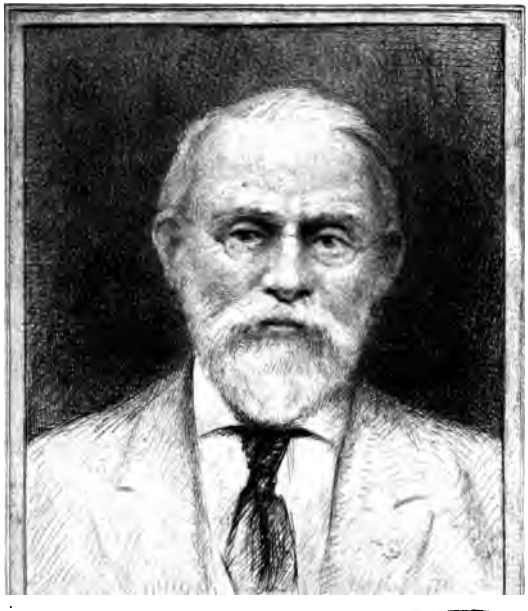
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

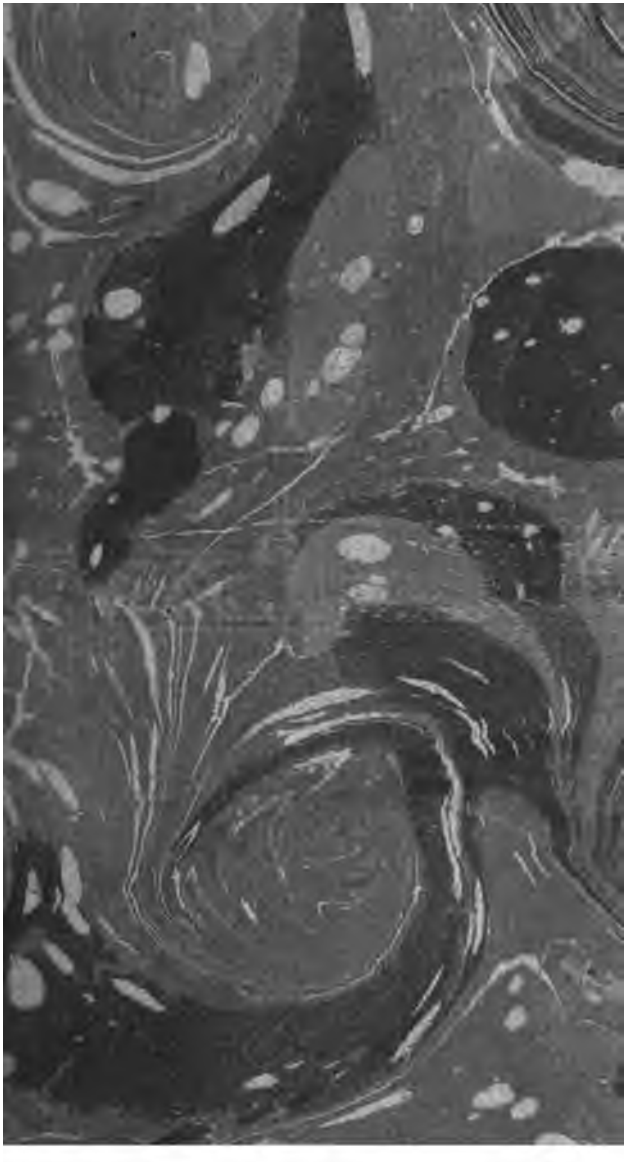
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY



JOURNAL ÉTRANGER.

OCTOBRE 1757.

HUMANI NIHIL HIC ALIENUM. Terent.

A PARIS,

Chez MICHEL LAMBERT, Libraire, rue & à côté de la Comédie Françoiſe, au Parnaſſe.

M. DCC. LVII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

AP
.J2Y
1751
Cop.

T24-27742

JOURNAL
ETRANGER
ITALIE.

LE véritable eſprit de notre Journal, eſt d'accueillir également toutes les productions Etrangeres, ſans partialité, ſans prédilection & ſans préjugés. C'eſt au goût du Public à regler le nôtre : c'eſt lui qui doit diriger notre marche, & nous ſerons touiours attentifs à conſulter les impreſſions que feront ſur lui les divers objets qui lui ſeront préſentés, à ſuivre fidélement l'attrait que lui-même il nous laiſſera voir. La Littérature Italienne, tant par ſon propre

caractere, que parce que la Langue en eſt entendue par tout, eſt une des parties du Journal qui paroiſſent intéreſſer aujourd'hui le plus grand nombre des Lecteurs, & nous y revenons auſſi toujours avec un nouveau plaiſir. Mais il ne ſuffit pas de montrer les agrémens de la Littérature Italienne. Parmi nos Lecteurs il en eſt qui demandent une ſubſtance plus ſolide, & nous ne leurs ſommes pas moins comptables qu'à ceux qui veulent ſeulement s'amuſer. Ainſi c'eſt pour eux principalement que nous allons donner la Notice d'un Ouvrage de M. *Cocchi*, & ce nom ſeul annonce ſans doute de la grande Littérature.

Lettera Critica ſopra un Manoſcritto in Cera, &c. „ Lettre Critique ſur un „ Manuſcrit en cire. A Florence, „ 1746, *in*-4°. de 84 pages.

LA date de cette curieuſe Lettre, publiée depuis dix ans, ne diminuera rien de ſon prix. Un Monument déja ſi rare & par ſa forme & par ſa matiere qui eſt d'environ 450 ans, qui en in

diquant un voyage fait par la Cour de France ſous Philippe le Bel, retrace quelque choſe des mœurs & des uſages de ces tems-là, où ſont enfin conſignés les noms & les emplois de pluſieurs familles qui ſubſiſtent encore aujourd'hui, intereſſe à la fois le Curieux, l'Homme de Lettres, l'Hiſtorien, le Généalogiſte, *&c.* Ce Manuſcrit qu'on va décrire, eſt preſque le ſeul de ce genre qu'on connoiſſe actuellement dans l'Europe. Les Catalogues ne font mention que de deux ou trois ſemblables; & dans la vaſte Bibliotheque des Bibliotheques manuſcrites (1), le Pere de *Montfaucon* n'en cite qu'un ſeul qui eſt à l'Abbaye de Saint Germain des Prés. Il eſt intitulé: *Tabulæ cereæ antiquæ.* C'eſt probablement le même dont ce ſçavant Bénédictin parle ainſi, dans ſa Paleographie Grecque .... „ Il eſt certain qu'autrefois „ l'on écrivoit ſur des tablettes enduites de cire, & on ne ſe ſervoit ni „ de plume, ni d'aucune liqueur. On „ gravoit les Lettres avec un ſtilet. Dans

(1) *Tome II. page* 1138.

„ notre Monaſtere de Saint Germain, „ on conſerve quelques tablettes d'un „ Livre écrit de la ſorte & en La„ tin, mais il n'eſt pas fort an„ cien (1) “.

M. *Neri* ayant prié le célébre M. *Cocchi* d'examiner le Manuſcrit en queſtion qu'il lui avoit fait remettre, M. *Cocchi* le ſatisfit pleinement par cette Reponſe que nous abrégerons beaucoup.

Le Livre ſur lequel vous me faites l'honneur de me demander ce que je penſe, eſt un Manuſcrit ſur tablettes de bois enduites de cire. Les caracteres qu'on y voit gravés (2), & que les Antiquaires appellent *Francogalliques*, ſont extremement menus, pleins

(1) *In Tabulis Ceratis olim ſcriptitatum fuiſſe planum eſt &c. Non liquorem quempiam adhibebant, vel calamum ad ſcriptionem, ſed ſtilo incidebant Litteras. Libri hoc ritu Latinè ſcripti, ſed non ita vetuſti, quædam tabellæ ſuperſunt in Monaſterio noſtro Sangermanenſi.* Page 16.

(2) On en voit à peu près de ſemblables dans le Livre du Pere Mabillon, *de Re Diplomatica*. Tab. XV. n. 6. an. 1374.

de traits & d'abréviations, ce qui fait qu'on ne les déchiffre qu'avec peine. Ceux qui ſont un peu verſés dans la connoiſſance des Manuſcrits, s'apperçoivent d'abord que celui-ci doit être de l'an 1300. Il eſt compoſé de quatorze tablettes de bois de hêtre, de figure oblongue, liées enſemble par trois bandes de parchemin larges d'un doigt, & qui s'ouvrent avec plus de facilité que les feuillets d'un Livre. Ces quatorze Tablettes ſont enſemble un volume épais d'un peu plus de deux pouces, large d'environ quatre pouces & demi, & long de neuf. Il n'y a que vingt-ſix faces d'écrites; la premiere & la derniere de ces Tablettes n'étant écrites qu'en dedans. Les caracteres ſont profonds, uniformes, & gravés d'une main hardie, avec un ſtilet peu pointu. La cire qui maintenant eſt friable & de couleur noire, préſente une ſurface parfaitement unie, & laiſſe une petite marge non enduite à l'entour de chaque tablette. A la marge ſupérieure de la premiere, on lit ce titre en une ſeule ligne :

Tabule q̄ incepūnt ven' poſt S̄ Marc̄ cccj & durav'unt uſq. Dmine F̄ s̄ apl̄ Sym. & Jude cccj.

Il paroit par ce Titre, qu'on a commencé à écrire ſur ces Tablettes le vendredi d'après Saint Marc, l'an 1301, & que l'on a continué juſqu'à la fête de Saint Simon & de Saint Jude de la même année. Comme dans cette année la Fête de ces Saints eſt tombée le Samedi, le mot *Dominicam* a été barré de la main de l'Auteur par une ligne fort mince.

A la droite des Tablettes, qui répond à la gauche du Lecteur, ſont marqués ſur une colomne les jours & les lieux par où l'on a paſſé, & vis-à-vis ſont écrites ſix lignes, dont les premiers mots ſont, P̄an, Vinu, Coq. Cer. Av. Cam. qui ſignifient apparamment, Pain, Vin, Cuiſine, Cire, Avoine, Chambre. A la tête de chacune de ces lignes ſont des chiffres Romains, ſuivis des lettres *L. S. D.* qui ſignifient livres, ſols, deniers. Les noms des dif-

férentes perſonnes ſont marqués par ces abréviations, *R^a. Va. M. Vec. Gr.* Les trois premieres veulent dire, ſelon toute apparence, *Regina*, *Valeti*, *Milites*, ou *Miniſtri* : je n'entends rien aux deux autres.

Environ de vingt en vingt jours, on trouve la ſomme totale de la dépenſe, après laquelle ſuit la note de différens payements faits à diverſes perſonnes. Voilà dans quel ordre eſt compoſé ce Journal, qui commence le 28 d'Avril & finit le 29 d'Octobre. Il contient les frais d'un voyage que fit un Roi de France dont le nom n'eſt pas marqué. Ce Prince partit des environs de Paris, & paſſa par la Picardie & l'Artois, pour ſe rendre en Flandres. Il alla à Gand, à Bruges, à Ypres, & revint par la Picardie, la Normandie, l'Orléannois & le Bleſois au Château de Vincennes. Sa dépenſe eſt comptée par livres, ſols & deniers, & des chiffres Romains expriment la quantité. Le Journaliſte calcule ſouvent par ſix vingt, douze vingt, façon de compter que l'on m'a dit être encore en

uſage à la Chambre des Comptes de Paris.

Dans ce Journal, les jours ne ſont point déſignés par le quantiéme du mois, mais par les noms des jours de la Semaine, & par l'indication de la Fête la plus proche. Depuis le dernier de Juin, juſqu'au vingt-ſix de Juillet ſeulement, l'Ecrivain ſe ſert des jours du mois: mais ayant marqué deux fois le dix, il ſe trompe pour les dates ſuivantes, & ne s'apperçoit de ſon erreur que le 23 de Juillet. Au lieu du 25 il met encore le 26, ce qui l'a ſans doute engagé de revenir à ſa premiere façon de compter, ſans qu'il ſe ſoit embarraſſé de rectifier les dates précédentes.

La mention des Fêtes m'a donné la facilité de fixer l'année où furent écrites ces Tablettes. On y met la Fête de Saint Louis le 25 d'Août, & la Fête de ce Saint ayant été inſtituée vers ce tems-là par Boniface VIII, j'ai conclu que ce Journal a été fait après l'an 1300. Ajoutez que la Pentecôte y eſt marquée au 21 de Mai, & que conſé-

quemment la Fête de Pâque devoit tomber cette année-là le deux d'Avril, ce qui s'accorde avec plusieurs Chronologies, & en particulier avec celle de *Dom Calmet*. *Sanderus*, dans son Livre de la Flandre Illustrée (1), a observé qu'en 1301, Philippe le Bel vint de la Forêt de Vincennes à Ypres. *Aubert le Mire*, Ecrivain Flamand (2), place ce voyage du Roi de France en 1301.

» Philippe, Roi de France, dit cet Auteur, » accompagné de Jeanne son » épouse, Reine de Navarre, vint » avec beaucoup de pompe en Flan» dres, afin de tâcher d'unir pour tou» jours ce Pays à son Royaume, mais » il n'y réussit pas. Il fut reçu avec de » grands honneurs à Douai, à Lisle, » à Ypres, à Courtrai, à Gand, à » Bruges, *&c.* « Sur ces témoignages, je crois qu'on peut assurer que ces Tablettes furent écrites en 1301. Le Pere

(1) *Flandriæ illustratæ*, Tome I. page 346. *Anno* 1301. *venit Ypram Philippus Pulcher Rex, e Silva Vinendalensi.*

(2) *Philippus Franciæ Rex cum Joanna Uxore Navarræ Regina*, &c.

Mabillon dans ſon *Muſæum Italicum*(1), en parle de la ſorte .... » Avant que » de partir de Florence, nous appri- » mes de M. *Magliabechi*, qu'il y avoit » à Piſtoie un homme de diſtinction » nommé *Vincent Maria* (2), qui ſou- » haitoit fort qu'on lui interprétât cer- » taines Tablettes, dont il croyoit les » caracteres gravés ſur l'écorce. Nous » allames le voir ; il nous montra dix » ou douze de ces Tablettes. Elles ſont » de bois, fort épaiſſes, & enduites de » cire. On y voit écrites en caracteres » très-menus les dépenſes journalieres » d'un Roi de France, dans un voyage » qu'il fit en Flandres, & elles com- » mencent après l'année 1300. Le nom » du Roi n'y eſt point exprimé, mais » je penſe que c'eſt Philippe IV, dit » *le Bel.* Du reſte je n'ai rien remar-

(1) Imprimé à Paris en 1687. Page 192. *Priuſquam e Florentia diſcederemus*, &c.

(2) Ce *Vincent Maria* que le Pere Mabillon dit avoir vû à Piſtoie en 1686, étoit de la Famille des *Sozzifanti*, qui poſſédoit ce Manuſcrit. *Camille Viſconti* en hérita, & le donna dans la ſuite au Grand Duc, *Jean Gaſton.*

„ qué dans ces Tablettes qui méritât
„ quelque attention, ſi vous en excep-
„ tez les noms des gens de qualité qui
„ accompagnoient le Roi. ....

Une Deſcription ſi ſuperficielle pour un monument de cette conſéquence, & le peu de cas que paroit en faire un homme ſi habile dans cette partie, me firent ſoupçonner qu'il n'avoit pas eu le tems de l'examiner avec toute l'attention qu'il méritoit; il n'en fallut pas d'avantage pour piquer ma curioſité. Je parcourus le Manuſcrit, malgré les difficultés qui s'y trouvent, & je remarquai qu'on pouvoit en tirer des lumieres touchant les Loix & le Gouvernement d'alors; qu'il pouvoit encore ſervir à la Géographie, à la Chronologie, à éclaircir quelques points d'Hiſtoire & à découvrir l'origine de pluſieurs noms d'hommes & de lieux, dont on a bien de la peine à retrouver aujourd'hui des traces. Comme il me parut que ces noms étoient la partie la plus curieuſe de ce Manuſcrit, j'en fis un extrait pour mon uſage particulier; & je le publie tel que je l'ai fait, non ſans ſoupçonner

dans ſon Code du Droit des Gens (1).

Parmi les perſonnes les plus diſtinguées de la Cour, je n'y reconnois que le nom du Seigneur de *Joinville*, Sénéchal du Comté de Champagne. Je m'imagine qu'il pourroit bien être le petit-fils du Sire de *Joinville*, qui a écrit l'Hiſtoire de Saint Louis. Ceux qui aiment à vérifier la réalité des perſonnages dont parle Bocace, pourront examiner ſi le Seigneur de *Châtillon*, dont il emploie le nom pour exprimer un riche & puiſſant Seigneur, n'eſt pas celui qui eſt appellé dans notre Manuſcrit *Dominus de Caſtellione*. Il eſt certain que Bocace dans ſa jeuneſſe avoit demeuré quelque tems à Paris, & qu'il écrivit le dixiéme de ſes Contes vers l'an 1300.

Je laiſſe à deviner la raiſon pour laquelle l'Ecrivain du Journal ne s'eſt pas ſervi de papier plutôt que de tablettes enduites de cire ; car il vivoit dans un ſiécle où il paroît que l'uſage d'écrire ſur des tablettes étoit oublié.

(1) *Cod. Jur. Gent. n. xvii.*

La médiocrité de la dépenſe à laquelle ſe trouve monter ce voyage, eſt encore bien remarquable. Si l'on évalue les livres à peu près à ce qu'elles valent aujourd'hui, cette dépenſe ne monte point à plus de cent écus de notre monnoie par jour,

Il eſt probable que M. *Cocchi* a trouvé dans le Manuſcrit, parmi les noms des perſonnes de la Cour, d'autres noms que ceux qu'il cite. Mais ce Sçavant qui eſt Médecin, s'eſt étendu avec plaiſir ſur *Henri de Mondeville*, qui étoit Médecin de Philippe le Bel, & ſur *Jean Pitard*, qui a fondé à Paris l'Ecole de Chirurgie. Il parle encore de *Jean de Sienne* & de *Jacques de Padoue*, deux célébres Chirurgiens d'Italie; & il ſemble regretter de ne pouvoir dire quelques particularités de Guillaume de *Groſſ.* & de *Jean de Paris*, qui étoient encore deux Médecins de ce tems-là. Cette eſpéce de prédilection pour la mémoire de ces perſonnages, eſt l'effet d'un ſentiment naturel qui nous fait chérir ceux qui ont exercé la même Profeſſion que nous. De-là

le long paſſage où Platon fait l'éloge d'un Médecin que l'Auteur a traduit & inſéré dans ſa Lettre. M. *Cocchi* parlant des Grenades & de l'Eau-Roſe qu'on portoit parmi les proviſions du Roi, prend encore occaſion d'en détailler toutes les vertus, & de citer pluſieurs Auteurs qui en ont traité.

Quant à la médiocrité de la dépenſe, du voyage, elle ne paroit telle à M. *Cocchi*, que parce qu'il ſuppoſe que la livre d'alors étoit à peu près de la même valeur que celle d'aujourd'hui. Les plus grands Seigneurs de ce tems-là vivoient très-honorablement des émolumens de leurs Charges, & cependant M. de Châtillon ne recevoit qu'environ ſeize ſols par jour, & Joinville, Sénéchal de Champagne, dix. Un Médecin en avoit trois, & l'on ne donnoit gueres à un Ouvrier que quatre deniers.

Les Diſſertations qu'on pourroit faire ſur les noms qui ſe trouvent dans l'Extrait de ce Journal, ſeroient aſſurément fort curieuſes ; mais il y a lieu de douter qu'elles fuſſent agréables à tout le monde. Bien des gens aujour-

d'hui ſeroient peu flattés de voir dans la claſſe des bas Officiers de la Cour, *Valets*, leurs noms confondus avec ceux du Tailleur d'habits & d'Agnès la *Blanchiſſeuſe*.

Epithalame Nouveau.

DESCENDS, aimable Dieu, charmant Himenée, deſcends du ſéjour, où, à côté d'Hébé, dans un tranquile repos tu répands ſur les Mortels, les douceurs dont jouiſſent les Dieux. La lumiere du Soleil brille ſur ton front, les Graces nues badinent autour de toi, & l'Amour allume ſes plus belles flammes à ton flambeau. La douce & gracieuſe ardeur que tu inſpires, n'eſt jamais exceſſive dans ſes accès, ou l'eſt rarement. Nous tenons de toi la tendreſſe, le devoir, la conſtance, la fidélité.

Deſcends : prends une couronne de Mirthe, orne-toi du manteau nuptial, attache d'une boucle d'or la chauſſure de pourpre qui couvre ton pied auſſi blanc que le lait, apprête ton flambeau, & allume les feux qui lancent

dans mille & mille cœurs, des étincelles auſſi douces que pures.

C'eſt ainſi que dans un jour de fête tu unis dans les Cieux d'un nœud éternel les enfans du Pere des Dieux. Tu répandis des parfums ſur le lit céleſte, tu deshabillas l'Epouſe, & tu vis la Pudeur couvrir ſes joues d'une aimable rougeur, quand fuyant les vives ardeurs de ſon Amant, elle vint en tremblant chercher un aſile dans tes bras.

Qu'il eſt beau de te voir, Hymen, guider les pas timides & chancelans d'une modeſte épouſe juſqu'à un lit parſemé de fleurs. Accoutumé à ſes feintes ordinaires, tu ſçais éluder ſa lenteur & ſes délais. Si tu vois quelque petite obſtinée qui repouſſe tendrement les careſſes de ſon Epoux, ou qui par ſes ſoupirs témoigne vouloir reſter habillée, ou recouvrir ſon ſein d'un voile blanc, tu la déſabuſes d'un air plein de graces & de gaieté : puis ſenſible à la peine que lui cauſe la pudeur, du bout de ton manteau de pourpre, tu eſſuyes les pleurs de ſes yeux languiſſans.

Ce n'eſt qu'où tu te trouves que l'on goûte, au milieu des plaiſirs, les douceurs de la paix que produit le devoir: tout brille où tu répands ton aimable lumiere. Bel ennemi du jour, tu m'as déja entendu, & deja je te vois dans les airs diriger ton vol ſur les bords de la Seine.

Regarde, Dieu fortuné qui jouis d'une jeuneſſe éternelle: voilà les Amans qui t'offrent leurs vœux. Reçois, reçois avec bonté leur ſacrifice innocent, ſois leur favorable.

Voici l'Epouſe: vois comme elle vient à toi, & comme modeſte dans ſa curioſité, elle ſourit en jettant ſur toi des yeux qu'elle détourne auſſi-tôt. Vois comme elle partage ſes regards entre toi & un Epoux qu'elle chérit. Regarde comme ſur ſon beau viſage, un agréable rayon de la vive & floriſſante jeuneſſe, déploye des agrémens formés du doux mêlange des lys & des roſes.

Quel plaiſir de voir ſes yeux pleins d'amour, tantôt modeſtes & ſeveres reſter preſque fermés, tantôt doux & flatteurs, s'unir à un gracieux ſouris, & em-

bellir ſon viſage, tantôt éviter promptement la rencontre des yeux enflammés de ſon Amant, tantôt enfin ſe tourner avec une agréable langueur ſur ſon ſein agité !

Viens, hâte-toi, trop aimable Epouſe : la nuit déploie déja ſon voile ſombre ſur le Ciel étoilé. Déja de ſon ſein obſcur, elle laiſſe tomber un nuage aſſoupiſſant de languiſſans pavots. Viens, pourquoi tarder ? Ton Epoux impatient t'invite au repos : vois avec quel agréable ſouris il te montre le lit ?... Viens, l'Amour t'attends, l'Himenée t'en preſſe.

Viens : le ſilence & le repos de la nuit, l'obſcurité ſolitaire & tranquile n'offrent que des plaiſirs. Amante de la nuit, tu dédaigneras la lumiere éclatante du Soleil, lorſqu'il reviendra briller ſur notre hémiſphere. Viens, l'Amour t'attend, l'Himenée t'en preſſe.

Déja la troupe aimable des enfans de Venus, répand de tendres roſes ſur un lit ſi digne d'envie, & entrelaſſant la pâle violette avec d'autres fleurs, elle en forme des guirlandes pour l'orner. Viens, l'Amour t'attend, l'Himenée t'en preſſe.

Il te donne la main, il te conduit, il te flatte, il te promet des enfans, de chers enfans qui feront un jour ton bonheur. Occupés de leurs jeux, tu les verras autour de toi dans leur enfance t'embraſſer avec joie, & chercher à ſe repoſer ſur ton ſein. Souvent tu les entendras en paroles mal articulées, mais qui n'en ſont que plus cheres, t'appeller leur mere & te demander en riant des careſſes & des baiſers. Tu verras germer en eux la vertu de leur pere; tu la verras jointe aux graces & à l'éclat de la noble beauté qui l'enflamme.

Mais ta ſatisfaction ne ſera parfaite, que lorſque grandiſſant ils auront atteint la fleur de leur âge, & que leur eſprit animé par tes ſoins du déſir de la gloire & de la vertu, les fera courir ſur les traces des Héros, pour imiter leurs ancêtres. P..... & L.... vous ne pouvez rien produire qui ne vous reſſemble. La conſtante Nature eſt fidelle à ſes Loix: les enfans apportent avec eux l'inclination & le caractere de ceux qui les ont mis au monde, & avec les traits de leur vi-

ſage, ils ont auſſi ceux de leur génie.

Mais que vois-je ? L'Amour montre le lit fermé, & impoſe ſilence à ma Muſe ravie de vous louer. Je termine auſſi-tôt la douce harmonie de mon chant Nuptial, & je vous le conſacre, ô heureux Amans !

EPITALAMIO.

Scendi da regni ove in tranquillo e lieto
Ripoſo, ad Ebe accanto;
Delle ambroſie immortali
Verſi in ſen le dolcezze, amabil Nume,
Bel Imeneo. A te del ſole il lume
Cerchia la fronte: a te ridendo intorno
Scherzan le grazie ignade; e alla tua face
Le ſue fiamme più belle avviva Amore.
Dolce e giocondo ardore
Diſpenſi tu, che negli affetti ſuoi
O raro, o mai impetuoſo eccede:
E ſono i doni tuoi
Tenerezza, Dover, Coſtanza, e fede.

Scendi: le chiome d'oro
Cingi di mirto; adornati

Del

Del nuzziale ammanto, e nella porpora
Stringi con aurea fibbia il latteo piede.
Il flammeo reca, e arder fà le tede
Che in mille cori, e mille,
Vibran le dolci tue caſte faville.

Coſi pompoſo uniſti
Nel cielo un giorno, in nodo eterno i figli
Del gran padre de' Numi,
E ſpargeſti i profumi
Sul talamo celeſte,
E corteſe la veſte
Alla ſpoſa ſcioglieſti,
E delle guance oneſte
Il bel roſſor vedeſti,
Quando fuggi tremante
In grembo a te del deſio amante.

Bello, o Nume, è il vederti
D'una modeſta ſpoſa
Scorgere i paſſi timoroſi, e incerti
Al talamo infiorato.
Tu la tardanza, la ſua dimota
Deluder ſai a queſt' inganno uſato.
E la riprendi tu, ſe la rimiri
Sdegnoſetta, ritroſa

Colle dolci ripulse, e co' ſoſpiri
Le veſti cuſtodir geloſa,
Nel bianco velo o ricoprir il ſeno.
Ma feſtivo e ſereno,
Pietoſo poi del ſuo pudico affanno
Col lembo tu del purpureo manto
Da ſuoi languidi lumi aſciughi il pianto.

Ove uggiri le piume
Ivi ſanto coſtume
Regna di lieta pace.
Ove ſcuoti la face
Di puro amabil lume
Tutto riſplende, e ſi riſchiara intorno.
Bel nemico del giorno
M'udiſti già; e già per le vie del polo
Drizzar ti veggo in ſulla penna il volo.

Rimira: Ecco gli Amanti
Che a te felice giovanetto Dio
Offrono i voti. Accogli, accogli il pio
Sacrificio innocente
E propizio e ridente.

Queſta è la ſpoſa, oſſerva
Che a te s'en viene, e in atto
Curioſo e modeſto
Ti rimira furtiva, e poi ſorride:

Guarda come divide
Con gentil modo oneſto
Con te gli ſguardi e col diletto ſpoſo:
Mira come vezzoſo
Nel ſuo vago ſembiante
Il raggio della florida
Vivace gioventù tutte diſpiega
Le pompe gratioſe
Dolce dipinto di luguſtri e roſe.

Qual eſtaſi in vedere
Or modeſte e ſevere
Le due luci amoroſe
Starſene quaſi aſcoſe!
Or dolci, or luſinghiere
Unirſi ad un bel ſorriſo,
E ſerenare il viſo;
Or rapide fuggire
L'incontro sfavillante
Di quelle dell'amante;
E or ſoavemente
Sul petto palpitante
Rivolgerſi e languire!

Vieni t'affreta, o ſpoſa!
Ormai la notte ombroſa
Nello ſtellato cielo
Spiega fra incerta luce il bruno velo;

E gia del nero grembo
Cader ſi laſcia ſonnachioſo un nembo
Di languidi papaveri.
Vieni: che tardi? a ripoſar t'invita
Lo ſpoſo impaziente
Che ride dolcemente
Ed il letto t'addita.
Vieni ch'Amor t'aſpetta,
Ed Imeneo t'affretta.

Vieni: il ſilentio, la notturna quiete
L'ombre ſolinghe e chete
Son piene di piaceri. Al novo giorno
Del nato ſole i luminoſi rai
Amante della notte a ſdegno avrai.
Vieni ch'Amor, &c.

E già la ſchera amabile
De' bé figli di Venere
Sparge le roſe tenere
Sul letto invidiabile;
Ed intrecciando a candidi
Gigli le viole pallide
Teſſe ghirlande floride
Al talamo porporeo.
Vieni ch'Amor, &c.

Ei ti porge la mano, egli ti guida;

Ei ti lusinga, e ti promette intanto
I figli, i cari figli onde sarai
Felice un giorno: che agli scherzi intenti
Fanciulli gli vedrai scherzarti intorno;
Abbracciarti festosi, e nel tuo grembo
Cercar riposo: e gli udirai sovente
Co' tronchi sì, ma non men cari accenti
Chiamarti madre, e ricercar ridendo
Le tenerezze, e i bacci. In essi accosta
Vedrai tutta scoprirsi
Del padre la virtù; ma insieme unita
Alle grazie, à splendori
Della nobil bellezza, onde innamori.

Ma più grande il contento
Aspettarne dovrai, quando saranno
Già resi adulti, e dell' età nel fiore:
Che per tua cura avranno
Di gloria e di virtù l'anima accesa,
Onde correr potranno
Cogli esempi degli avi
Sull'orme degli Eroi.
Ne diversi da voi
P.. . e L.... illustri sposi
Potean prodursi: le sue leggi osserva
Costante la Natura. Han seco i figli
L'inclinazione e l'indole

De' genitori ; e portan ſempre impreſſo
Colle iſteſſe ſembianze , il genio iſteſſo.

Or io che veggo Amore
Che alla mia Muſa in lodar voi rapita
Chiuſo il talamo addita ,
Ed il ſilentio impone ;
Della nuzzial canzona
La ſoave armonia
Pronto interrompo , e il verſo vario e ſacro
O fortunati Amanti ! a voi conſacro.

II.

L'Adamo, overo il Mondo Creato. Poema filoſofico, &c. „ ADAM, *ou* „ la Création du Monde. Poeme „ Philoſophique. Par *Thomas Cam-* „ *pailla*, Noble Modenois, de l'A- „ cadémie des Arcades. Rome 1737. „ *in-folio.*

EXTRAIT.

CE grand Tableau Philoſophique, peint des plus belles couleurs de la Poeſie, eſt mis parmi les Italiens preſque à côté de Lucrece. On jugera par notre Extrait, s'il mérite cette place. Nous ne nous mêlons point de regler les rangs, & l'impreſſion qu'il a pû nous faire, ne nous donnera ni préocupation, ni enthouſiaſme. Seulement nous oſons dire que les Philoſophes & les Amateurs de la vraie Poeſie y trouveront également leur compte.

Dans la partie Phyſique, on verra un

ſage mêlange des principes ſi oppoſés de Deſcartes, de Gaſſendi, de Bayle, de Borelli, de Boyle, &c. Ils ſont toute la baſe de l'Ouvrage. Ceux qui aiment à voir prendre l'eſſor au génie, & qui veulent qu'un Phiſicien créé, invente, ou tout au moins conjecture, auront de quoi ſe ſatisfaire, ſoit dans le ſiſtême de l'Auteur ſur la lumiere, ſur la formation des Planetes, & leur libration dans le Firmament, ſur la formation du Nitre, &c; ſoit par rapport à ſon opinion particuliere ſur la Fermentation, qui eſt plus clairement expliquée dans une Diſſertation à part miſe à la fin du volume, & dont nous donnerons auſſi l'analiſe.

La beauté de la matiere, ſa variété, la pompe & la grandeur des objets, ne ſont pas le ſeul mérite du Poeme: l'Auteur a ſçu faire uſage de toutes les reſſources qu'une imagination riche, heureuſe, abondante a dans l'inépuiſable fonds de l'allégorie, qui eſt l'ame de la Poeſie Epique. Il a même habilement ménagé une ſorte d'unité d'action qui lie toutes les parties de ſon Poeme, & qui n'en fait, comme nous

avons dit, qu'un grand Tableau dont l'œil peut embraſſer l'étendue. La Poeſie de ſtile eſt chez lui toujours noble, majeſtueuſe, ſemée de deſcriptions agréables & de peintures vives : elle a de la douceur & de l'harmonie, & s'il s'y rencontre quelques Latiniſmes, il faut les lui pardonner, comme les Helléniſmes, à Lucrece :

Propter egeſtatem linguæ & rerum novitatem.

Commençons par mettre ſous les yeux du Lecteur toute la marche de ce beau Poeme, pour faire juger d'abord de l'enſemble.

Il eſt partagé en vingt Chants. Le premier qui a pour titre, *Les Principes des choſes*, contient la Création de la Matiere premiere, celle de l'Univers, & celle de l'homme en la perſonne d'Adam. Juſques là c'eſt le récit du Poete, *ex perſonâ Poetæ* : Adam une fois introduit ſur la ſcene va prendre la parole & philoſopher. L'inſtruction des hommes appartient à celui qui en eſt le pere. Il débute par des reflexions ſur l'origine & la nature de ſon ame ; mais Adam a beſoin

d'être instruit lui-même, & c'est une substance céleste, c'est un Ange qui vient être son Docteur. L'Ange commence par lui expliquer l'essence des corps, la nature des Atômes, ce que c'est que l'étendue & le mouvement, &c. De-là le Poete les conduit dans le Paradis Terrestre.

(*Chant II.*) Adam, après avoir admiré les agrémens de ce séjour, est conduit par l'Ange dans un riche Palais. Là il apprend ce que c'est que le Firmament, les révolutions des Astres autour du point central, d'où proviennent les taches que l'on apperçoit dans le Soleil, la nature & les effets de la lumiere.

(*Chant III.*) Les *Planetes* font ici l'objet de l'entretien de l'Ange & d'Adam: on parle des Satellites de Jupiter & de Saturne, des défectuosités de Mercure, des phases de la Lune, des Eclipses, du cours que tiennent les Cometes, enfin des Loix de l'Equilibre.

(*Chant IV.*) Il s'agit des *Elémens.* On traite de la forme essentielle de chacun, de l'élasticité des corps diapha-

nes ; de la fermentation occaſionnée par le mélange des parties, & du changement qu'elle produit dans leur forme.

(*Chant V.*) C'eſt ici *la Bibliothéque*, où, comme dans les Catalogues d'Homere, on paſſe en revue tous les Philoſophes Anciens & Modernes. La Doctrine d'Ariſtote ſur la matiere premiere & ſur la forme ſubſtancielle, eſt ſolidement réfutée, ainſi que le ſiſtême de Deſcartes ſur la Lumiere.

(*Chant VI.*) La Peſanteur & ſes divers effets, la gravitation des opaques, la preſſion de la force attractive, le contrepoids des corps durs avec les fluides, & le ſiſtême de l'équilibre : voilà les matieres de ce Livre.

(*Chant VII.*) Viennent la deſcription de la figure de la *Terre*, & celle des différens Sels, Métaux & Minéraux qu'elle renferme dans ſon ſein.

(*Chant VIII.*) Adam s'embarque ici ſur la Mer : il apprend dans ce voyage la nature & l'eſſence des Volcans, de l'Arc-en-Ciel, des Tremblemens de Terre, du Flux & Reflux, & les propriétés de l'Aiman.

(*Chant IX.*) Cet entretien roule sur l'*Air*, sur l'origine des Vents, de la Pluie, de la Grêle, du Tonnerre & des Eclairs, sur la formation des Parélies, & sur les propriétés différentes de quelques Fleuves qui ont leurs sources sur le sommet de très-hautes Montagnes.

(*Chant X.*) Il est à présent question du *Feu*, de la nature des corps combustibles, de l'activité que l'Air donne au Feu, de la nature de la flamme, des effets contraires de la chaleur, & à cette occasion on parle de quelques compositions chymiques.

(*Chant XI.*) Suivent les *Plantes*. Leur Anatomie, la circulation des sucs végétaux, & la formation de la graine qui perpétue les plantes, autant de leçons nouvelles amenées pour exercer l'intelligence d'Adam. C'est ici que l'Ange explique à l'Homme de la part de Dieu les propriétés de l'Arbre de Vie & de mort qui étoit dans le Paradis Terrestre.

(*Chant XII.*) Les *Animaux* viennent se présenter à Adam, qui leur donne à chacun un nom relatif aux propriétés de son espéce. L'Ange lui

explique enſuite ce que c'eſt que cet inſtinct qui paroit animer toutes leurs actions, & lui montre que les ſeuls Loix du mouvement y ont part.

(*Chant XIII.*) Dans ce Livre deſtiné à parler de l'*Homme*, le Poëte a placé la formation d'Eve d'une des côtes d'Adam. L'Ange à cette occaſion leur explique la ſtructure du corps Humain ; enſuite il apprend à Eve en quoi conſiſte la beauté, & ce que c'eſt que la Sympatie & l'Antipatie.

(*Chant XIV.*) L'Homme crée & mis en ſociété, il lui importoit de connoitre l'œconomie animale, & c'eſt la matiere de ce Chant.

(*Chant XV.*) Ce qui regarde la *Génération* ſuit très-naturellement. Adam apprend à Eve que tout ce qui vit provient d'un œuf qui eſt fécondé dans les entrailles de la femme par la ſemence du Mâle, & déduit tout le ſyſtême des Oviſtes. Cet entretien qui a dû remuer l'imagination de la femme, amene ſa chûte. Eve tentée par le Serpent, cueille du fruit défendu.

(*Chant XVI.*) C'étoit bien ici l'endroit de traiter des Sens & des Corps

ſenſibles, tels que l'organe de l'ouïe, de la vue, &c. Adam ſuccombe aux importunités de ſa femme, & mange de la fatale pomme.

(*Chant XVII.*) Les calamités qui viennent fondre ſur eux, leur donnent lieu d'apprendre ce que ſont les maladies & la mort; mais le ſage Médecin qui les conduit toujours de la part de Dieu, leur apprend qu'il eſt des remedes propres à ſoulager leurs maux.

(*Chant XVIII.*) L'Ange enſuite découvre à l'Homme tout le mécaniſme de la Raiſon, & les accidens qui peuvent la troubler, tels que la Folie, les Songes, les Vapeurs.

(*Chant XIX.*) Enfin Adam apprend ici l'uſage qu'il doit faire de cette raiſon, pour vaincre ſes paſſions & rendre le calme à ſon ame, dont l'immortalité eſt défendue contre Epicure & Lucrece.

(*Chant XX.*) DIEU fait ſeul le ſujet de ce dernier Chant. Adam & Eve, dont la faute eſt pardonnée, ont été conduits par l'Ange dans le céleſte ſéjour. C'eſt-là que l'Ange leur fait voir

toute la majeſté de cet Etre incompréhenſible, qu'il leur revele les Miſteres de la Trinité, de l'Incarnation, & qu'il leur enſeigne les moyens de mériter d'être après leur mort admis parmi les bien-heureux.

Voici le début du premier Chant.

Je chante la Nature, ouvrage du ſuprême Artiſan, & les ouvrages merveilleux de la Nature même; le grand Tout éclos du Néant; les Atomes dont ſont formés le Monde & ces Globes lumineux qui roulent ſur nos têtes; la Terre en équilibre au centre des Elémens; ce mêlange innombrable de Corps qui produiſent cette foule d'objets dont nous ſommes environnés; l'origine des

---

I.

Canto de la Natura e di Natura;
Opra del grand fattor, l'opre e i portenti:
Spunta il Tutto d'al nulla; ha la ſtruttura

Plantes ; ce Principe vivifiant qui anime tout ce qui reſpire ; l'Homme enfin que meut un eſprit uni miſtérieuſement à ſon corps.

Eſprit qui es Dieu, & produit de l'Amour réciproque des perſonnes Divines : toi dont l'être éternel, immenſe a donné l'être à l'Univers, enfanté, conſtruit en toi-même ; qui as déployé ce grand Tout d'une maniere

---

D'Atomi' l Mondo, e i vortici lucenti ;
Prendon le ſtelle e'l ciel moto e figura ;
Siede in centro la Terra agli elementi
Forma i Miſti, orto i Germi, i Bruti han vita
E l'Uomo alma incorporea al corpo unita.

II.

Spirito Dio ; dal ſommo amore intenſo
Del Padre Dio, del Figlio Dio produtto
Che daſti col tuo eterno eſſere immenſo
L'eſſere à l'Univerſo in te costrutto
Che incomprehenſibilmente il tutto extenſo

incompréhenſible, & qui ſans être renfermé dans ſes bornes le vivifie par ta préſence ; anime, éléve mon génie juſqu'à la grandeur de mon ſujet : donne la force à mon eſprit, la vie à mes Chants.

Dieu dans ſon état incompréhenſible, goutoit de tout tems d'éternelles délices : ſeul, content de lui-même, heureux par lui-même, tout en lui-même, ſa gloire ſe concentroit au-dedans. Rien ne l'obligeoit de donner l'être à des Créatures temporelles, ni de ſe manifeſter à elles par des œu-

---

Non comprenſo dal tutto, avvivi il tutto :
L'ingegno avviva ad inalzarſi à tanto
E da forza allo ſpirito, e ſpirto al Canto.

III.

Dio ne l'incompréhenſibile ſuo ſtato,
Ab eterno godea delizie eterne ;
E ſol, pago di ſe, di ſe beato,
Tutto in ſe, rifflettea le glorie interne ;

vres extérieures, puiſqu'aſſis ſur le Trone élevé par ſa propre Grandeur, il étoit à lui-même ſa gloire & ſon Paradis.

Quand par un effet de cette libre & agiſſante faculté d'opérer, qu'il tient de ſa propre eſſence, il ſuſcita ſa ſageſſe incréée (cette coéternelle idée de l'Eſprit Divin,) & portant au vouloir ſa toute-puiſſance, de rien il tira la ſubſtance de l'Univers. C'eſt alors que la matiere ſortit du néant, avec

---

Ne d'uopo avea, nel temporal creato,
Manifeſtarſi ad eſtra, in opre eſterne,
Che de la ſua Grandezza in trono aſſiſo,
Era gloria à ſe ſteſo, e Paradiſo.

IV.

Quando, con quel che'gli ha per propria eſſenza,
Arbitrio di opérar, libero agente,
L'increata eccitò ſua ſapienza,
Coeterna idea de la divina mente,
E ſvegliando al voler l'onnipotenza,

tant de promptitude, que le vouloir & l'effet ne furent qu'une ſeule & même choſe.

Cette matiere premiere remplit les eſpaces immenſes de ſon impénétrable ſolidité. Inhabile toutefois au mouvement & à la forme, ſa ſeule vertu eſt d'être diviſible à l'infini. Dieu la diviſe toute en Atomes de différentes forme & groſſeur, les uns imperceptibles, égaux entre eux, mais ſupérieurs aux autres en quantité dans la proportion d'un mille : les autres globuleux & d'inégale grandeur ; d'autres enfin beaucoup plus gros que ceux-là, & dont la forme eſt variée à l'infini. Tels ſont les Elémens primordiaux de ce grand Tout. Mais faute de mouvement, toute cette matiere confuſe & informe, demeuroit dans l'inaction. L'Univers ſemblable à un malade, qui

---

La ſoſtanza del Tutto alzò dal Niente.
Dal nulla allòr fu la materia eſtratta,
Fù un ſol punto, il volerla, e averla
fatta.

ne peut faire aucun mouvement, languissoit tristement enseveli dans l'immense obscurité d'un profond cahos.

Lorsque l'immuable & éternelle Majesté du Souverain Moteur de toutes choses, communiqua par sa force toute-puissante, l'impression du mouvement au sein de cette matiere indifférente. A l'instant ce grand Tout se change en rapides tourbillons, que Dieu gouverne par l'influence universelle de son pouvoir, & à chacun desquels il prescrit le cours qu'il doit tenir.

Le premier Element a ordre de se placer au centre, d'y former ce globe que nous nommons Soleil, de se répandre ensuite dans les vuides que laissent entre eux les corps qui composent le second Elément, & partagé en globes lumineux qui sont les étoiles fixes, d'aller au-delà de notre Ciel décrire des cercles concentriques.

Le second Elément a pour fonction, de décrire des ellipses autour du Soleil: les globules qui le composent se rangent entre eux relativement à leur grosseur, en proportion de leur éloigne-

ment du Soleil, & relativement à leur viteſſe en proportion de leur proximité du même Aſtre. L'Œther & le Firmament ſe forment auſſi de cet Elément.

Le troiſiéme chaſſé par la violence du ſecond, avec lequel il circuloit confuſément, vers les extrémités du cercle, étant par la groſſeur & la configuration de ſes parties moins propre au mouvement, (ſemblable à la neige qu'un vent impétueux change en grêle) ſe durcit par pelotons, & forme ſix grands cercles, auxquels, par le moyen de l'équilibre proportionnel, ſont attachés ces ſix globes, Mercure, Venus, la Terre, Mars, Jupiter & Saturne. Et comme un amas de paille qui flotte ſur l'eau, venant à rencontrer un tourbillon, décrit d'abord un cercle d'un aſſez grand diametre, tourne en même tems ſur ſon centre, & trace enſuite une infinité de petits cercles, en parcourant toujours les dégrés du premier : ainſi la Lune tourne autour de la Terre, & ces deux globes tournent enſemble autour du Soleil, entrainés par l'Œther qui, outre ce mouvement cir-

culaire, en a un particulier autour de la Terre, qui la fait pirouetter sur son axe, en la traversant par ses pores.

Autour de cette même Terre est un vaste tourbillon d'atomes du troisiéme Elément, qui étant moins propres, par leur figure angulaire & pointue, à se réunir, forment cette matiere subtile que la rapidité de l'Ether chasse toujours vers le centre où elle devient plus dense & plus grossiere, à proportion de sa proximité de la Terre : tel est l'air commun qui compose l'athmosphere qui nous environne.

De ces Atomes du troisiéme Elément, les uns recourbés forment, en s'accrochant, des corpuscules ou lames flexibles, qui étant raprochées ensemble, forment l'eau qui coule sur la Terre. Les autres de figure conique & piramidale forment les sels de toute espece, tant fixes, que volatiles, ou fluides.

D'autres enfin flexibles & ramifiés, composent la matiere du soufre, qui mêlé avec des corpuscules poreux & des parties huileuses forme cette Terre que nous habitons, & qui se durcit

elle-même en pierre par le mêlange des ſels dont elle eſt empreinte par l'action de la matiere ſubtile : car étant poreuſe de ſa nature, elle admet dans les vuides qu'ils forment les atomes qui par leur ſtructure ſont propres à s'y loger, & c'eſt ainſi qu'à l'aide des ſels & du ſouffre dont elle eſt pénétrée, elle engendre les minéraux, les métaux, & cette innombrable variété de Mixtes.

Mais que deviendroit tout cet appareil, ſi la Nature prévoyante n'eût créé la matiere ſubtile, pour mouvoir & régir ces corpuſcules; le Soleil, pour les vivifier, en les échauffant; l'eau, pour les corriger & les adoucir; l'Air, pour leur donner la ſolidité & la fermentation; & ſi outre les loix générales du mouvement, Dieu n'en eût créé de particulieres, qui aſſignent à chaque Elément l'ordre ſpécial qu'il doit tenir, & ſes fonctions.

C'eſt par ces loix particulieres que germent les plantes. Le ſuc fertile de la Terre pompé par l'air monte dans des canaux aboutiſſans à des réſervoirs remplis d'un levain qui prépare ce ſuc

à ſe changer d'abord en feuilles, puis en branches, en ſe filtrant par les extrémités des fibres.

Repréſentons-nous une Machine, qui étant expoſée au courant d'un Fleuve, tourne avec viteſſe & légéreté ſur ſon axe, de maniere qu'en formant un tourbillon continuel, elle chaſſe dans un tuyau ſpiral cette même eau qui la met en mouvement, & en fournit autant par le haut du tuyau, qu'elle en reçoit par en bas. On regarde cette machine comme une merveille, & ce n'eſt pourtant que la pure loi du mouvement qui s'exécute.

Dieux forma enſuite les bêtes.

Le vol tient les uns en équilibre dans l'air; les autres ſurnagent avec agilité ſur la ſuperficie de l'eau; d'autres impriment ſur la Terre la trace d'un pié ſauvage, ou rampent avec ſoupleſſe;

XLI.

De Bruti, altri libro ſu l'aria il volo;
Altri ſu l'acqua agevole galleggia;
Altri d'orma ferina imprenta il ſolo;

d'autres

D'autres enfin compoſent l'innombrable variété d'inſectes de toute eſpece, dont une partie lutte en l'air contre les atomes qui les entraînent. Tous naiſſent formés de l'œuf, rendu fécond par les eſprits prolifiques.

Lorſque, par l'ineffable vertu d'une ſeule parole, Dieu eut conſtruit & perfectionné l'Univers, ſemblable à un habile Artiſan qui, après avoir fabriqué un anneau de l'or le plus pur, pour en rehauſſer l'éclat, y enchaſſe un diamant, & y grave à la fin ſon nom dans le deſſein de s'immortaliſer : Dieu pour donner à ſon Ouvrage plus de dignité & de perfection, créa l'Homme, qui en eſt le principal ornement, & le doua d'une ame créé à ſa reſſemblance.

Ainſi ſortit des mains de Dieu le

Altri in Terra fleſſibile ſerpeggia.
Altri ſa degl' inſetti il vario ſtuolo,
Parte di cui con gli Atomi gareggia;
Tutti naſcon nell' uovo effigiati,
Da ſpiriti prolifici animati.

premier homme formé de terre rougeâtre, mêlée de particules élémentaires. A le voir, on eût dit qu'il rougissoit de la baſſeſſe de ſon origine (1). Dieu lui donna une ame immortelle, qui n'eſt autre choſe qu'un rayon de ſa propre eſſence. Cette ame eſt douée de mémoire, de volonté & d'entendement, image ſenſible de la Trinité.

Adam ouvre les yeux, jette un regard ſur tous les objets qui l'environnent, ſe conſidere lui-même, & apperçoit avec ſurpriſe des membres & un corps parfaitement organiſés. Il réfléchit intérieurement & ſent qu'il a la faculté de vouloir, de penſer & de raiſonner. Immobile & perplexe, il commence à diſcourir en lui-même : il parvient par le raiſonnement à ſe convaincre qu'il n'eſt pas ſeulement corps, qu'il y a en lui autre choſe qui penſe, & qui raiſonne, que ce ſecond Etre uni à lui ſi intimement eſt néceſſairement un eſprit, que cet eſprit n'a pû

(1) Ce *Concetti* dépare un peu ce morceau ; mais ils ſont rares dans le Poeme.

ſortir que des mains de la Divinité, qu'il exiſte par conſéquent un Souverain Créateur de toutes choſes.

Pendant qu'avide d'augmenter ſes connoiſſances, & de perfectionner ſes premieres découvertes, il conſidere autour de lui tandis que curieux de s'inſtruire, que pénétré de la plus vive admiration, il contemple avec incertitude & parcourt ſucceſſivement tous les objets qui l'environnent, un jeune Perſonnage aîlé, d'une beauté éblouiſſante, ayant l'air, le port, la majeſté, l'empreinte de la Divinité même, s'offre à lui. Son corps reſplendiſſant jette de toutes parts de ſi vifs rayons de lumiere, que l'œil n'en peut ſoutenir l'éclat, & que le Ciel ſemble en être devenu plus brillant. Il adreſſe la parole à Adam, l'invite à la joie, & lui dit que l'Empire Souverain de tout ce qu'il a ſous les yeux lui appartient; qu'une félicité réelle & parfaite l'attend dans le Paradis Terreſtre; que les ſecrets de la Nature, & toutes les ſciences lui vont être connues par ſon entremiſe, la Sageſſe increée l'ayant chargé de ce ſoin, comme auſſi de

l'inſtaller dans ce lieu de délices, où il doit mener une vie éternellement heureuſe. Adam rend grace à ſon guide, & adore la main Divine qui le lui a envoyé. Mais ſon inquiétude eſt de ſçavoir quel eſt cet Etre bien-faiſant qui lui parle. L'Ange lui répond avec dignité :

Je ſuis le porteur des ordres ſublimes & incompréhenſibles du Tout-Puiſſant, le fidel Interprête des ſecrets que la Nature renferme dans ſon ſein. Je ſuis *Raphael*, le Chef des Séraphins, le Médecin & le Philoſophe de Dieu, le dépoſitaire des ſecrets du Verbe Eternel, le Souverain Docteur des Ames.

LXXVI.

De l'alte incomprehenſibili loquele
Che Dio ragiona, Ambaſciator ſon'io.
Io ſon, riſponde, interprete fedele
Di quanto in grembo ei di Natura unio:
Seraphino ſupremo, io Raffaele,
E Medico, e Filoſofo di Dio:
Secretario leal del Verbo Eterno,
Il Dottore de l'anime ſuperno.

Il lui explique enſuite ſa ſubſtance, & lui apprend qu'il n'eſt, comme lui, qu'un Eſprit créé, différent de lui ſeulement en ce qu'il n'eſt point uni à un corps, ou que celui qu'il paroît avoir n'eſt que fictif, & pour lui faciliter le moyen de converſer avec lui.

Adam demande à l'Ange de lui expliquer l'eſſence de la matiere dans laquelle il apperçoit tant d'aptitude à changer de forme. L'Ange lui apprend que c'eſt l'étendue qui conſtitue ſon eſſence ; que la matiere, ſans cette qualité, ne peut ſe concevoir ; que c'eſt la premiere idée qui s'en préſente à l'eſprit, & que les autres propriétés telles que la diviſibilité, la dureté, la forme, &c. ſont accidentelles. Adam répond que cette idée d'étendue, ne convient pas à la matiere ſeule. En imaginant aux Anges, dit-il, des formes corporelles, l'idée de l'étendue s'offre à mon eſprit : faites diſparoître ces corps de mon imagination, je ſens qu'il y reſte toujours une certaine idée d'étendue.

Voilà, repond l'Ange, l'effet de l'imagination humaine, qui confond

les idées qu'elle ſe forme des corps par habitude, avec l'idée d'Etres purement ſpirituels. Imaginés, ajoute-t-il, une capacité privée de ſubſtance corporelle: pouvez-vous lui concévoir une dimenſion poſitive, & une extenſion réelle? C'eſt au contraire une privation d'étendue. De cette propriété eſſentielle à la matiere, nait la diviſibilité à l'infini. Dieu l'a cependant bornée à un certain nombre d'atomes, en leur donnant une ſolidité qui réſiſte en raiſon d'égalité du pouvoir mutuel qu'ils ont de ſe détruire; autrement le Monde changeroit ſans ceſſe de forme, on ne verroit dans l'Univers que nouveaux mélanges & nouvelles combinaiſons. La preuve de l'exiſtence de ces Atomes ſe tire de la facilité qu'a l'or de s'allonger ſix cens mille fois plus que ſon état naturel, & de ce grain de vermillon, qui délayé dans de l'eau, s'étend deux cent mille fois & au-dela en ſuperficie.

L'extenſion a donné la figure pour compagne éternelle & inſéparable à ce corps d'atomes: c'eſt elle qui les modifie & les détermine. De-là cette

variété dans les productions de la Nature. Pluſieurs ſels incorporés & mêlés enſemble forment une agréable diverſité de corps différens de ces premiers. C'eſt encore ainſi que de la jonction des homogênes il réſulte une troiſiéme eſpéce différente d'eux. Mais la plus noble modification de la matiere, & celle qui en eſt comme l'âme, eſt le mouvement. Auparavant toutefois ſachez ce que c'eſt que l'eſpace, puiſqu'il n'y a point de mouvement ſans eſpace.

L'eſpace, relativement à un corps conſidéré en lui-même, eſt ſon extenſion interne, & conſidéré extérieurement, c'eſt ſa ſituation relativement aux autres corps qui l'environnent. Le mouvement eſt donc la déclinaiſon d'un corps d'un point ſuppoſé fixe, & ſon approche à un autre point qui en étoit éloigné.

Adam remarque fort judicieuſement, que cette propriété n'eſt point naturelle à la matiere, & l'Ange lui apprend que c'eſt de Dieu, Souverain Moteur de toutes choſes, qu'elle la tient. Enſuite, pour ſatisfaire la curioſité de ſon Diſ-

ciple qui lui demande : (comment dans un corps lancé avec la main, le mouvement peut durer, lorſque ce corps eſt abandonné à lui-même, & comment ayant une fois commencé, il peut venir à ceſſer), il lui enſeigne que la matiere une fois miſe en mouvement, par ſon indifference pour le repos & pour l'action, conſerveroit cette premiere impreſſion éternellement ; mais que la rencontre de corps mûs en un ſens contraire, eſt ce qui la fait rentrer dans l'inaction, après avoir été agitée. D'ailleurs les loix du mouvement ſont, qu'un corps qui en frappe un autre, perd de ſon mouvement à proportion de ce qu'il lui en communique ; que ce mouvement qu'il procure à l'autre, ſoit proportionné à celui qui l'entraîne lui-même, ou à ſon poids ; & qu'un corps ſoit diſpoſé ou propre au mouvement à proportion de ſa groſſeur & de ſa peſanteur. La contiguité de ces Atomes, fait que le mouvement ſe communique par ſucceſſion de l'un à l'autre.

Cela poſé, qu'eſt-ce que le vuide, dit Adam ? Le vuide, lui répond

l'Ange, eſt un eſpace privé d'étendue, un manque de ſubſtance corporelle. La Nature en eſt fourmie, & ne ſçauroit s'en paſſer, puiſque autrement il n'exiſteroit dans l'Univers, ni mouvement, ni figure, ni poſſibilité de diviſer un corps. D'ailleurs les Atomes dont eſt formée la matiere ſubtile, n'étant ni tous quarrés, ni tous hexagones, laiſſent de toute néceſſité des vuides entre eux.

L'Ange à ces raiſonnemens en joint encore d'autres, pour prouver à Adam la néceſſité d'admettre le vuide. Celui-ci reprend & dit: le Siſtême du Vuide ne m'offre rien de clair. Le vuide & le néant ne ſont qu'un: or quelle idée ſe former du néant? Que diriez-vous, réplique l'Ange, ſi l'on vous prouvoit qu'une ſubſtance très réelle exiſte dans ce néant? Quelle eſt-elle donc, dit Adam? Dieu, répond l'Ange, cet Etre ſimple, illimité, dont l'étendue eſt incompréhenſible & infinie. C'eſt lui qui remplit tout l'Univers de ſa ſubſtance, qui le pénétre, le vivifie, & qui a encore la miſtérieuſe propriété de s'étendre au-delà, à l'infini.

L'Ange alloit pourſuivre ſes éloquentes leçons, lorſqu'Adam apperçut dans l'éloignement un immenſe & prodigieux amas de lumiere. Il ſe tourne à l'inſtant vers ſon Guide, & s'écrie plein d'admiration : quel vif éclat brille de ce côté ? On croiroit voir le Soleil, ou quelque objet encore plus brillant. Que de merveilles mes yeux découvrent ! C'eſt le Ciel, dit l'Ange, c'eſt l'heureux ſéjour de l'immortalité, & de la Souveraine Béatitude où tendent nos pas. Ces murs de diamans que vous appercevez, ſont ceux du Jardin de délices dont vous avez fait choix. Il ſe tut. Adam tranſporté de la beauté de tous ces objets, ſe hâta d'arriver dans le Paradis Terreſtre.

III.

Effet prodigieux d'un éboulement de Neige arrivé dans le Piémont vers la fin de l'Hiver de 1755.

ABergemoletto, Village ſitué dans la vallée de Stura, à une heure & demie de diſtance du grand chemin qui conduit à Demont, le 19 Mars 1755, toutes les maiſons du lieu furent renverſées par l'éboulement de deux énormes maſſes de neige qui roulerent de la montagne voiſine. Tous les Habitans étoient alors dans leurs maiſons, à la réſerve du nommé *Joſeph Rochia*, homme âgé de cinquante ans, & de ſon fils âgé de quinze, qui étoient peu auparavant ſur le toit de leur maiſon, pour débarraſſer la neige qui s'y étoit amaſſée, & qui étoit tombée trois jours de ſuite ſans interruption. Un Prêtre qui alloit dire la Meſſe les ayant rencontrés hors de chez eux, les

avertit qu'il venoit de voir tomber un grand monceau de neige fort près de leur maiſon. Rochia ſe crut perdu, & perſuadé qu'il alloit en tomber beaucoup d'avantage, il prit la fuite avec ſon fils, ſans même s'embarraſſer où il alloit. Apeine avoit-il fait trente ou quarante pas, que ſon fils tomba, ce qui lui fit tourner la tête : il courut pour le relever, & vit alors qu'une montagne de neige venoit d'enſevelir toutes les maiſons du Village. La douleur qu'il reſſentit, en conſidérant qu'il perdoit ſa femme, ſa ſœur, deux de ſes enfans & tous ſes effets, le fit tomber ſans connoiſſance ; mais ayant recouvré ſes ſens, il ſe ſauva avec ſon fils chez un ami qui les reçut.

Vingt-deux perſonnes furent enterrées ſous cette montagne de neige qui avoit ſoixante pied de haut. Pluſieurs Habitans du voiſinage y accoururent, pour voir s'il y auroit moyen de ſauver quelqu'un ; mais on perdit bientôt l'eſpérance de pouvoir donner le moindre ſecours à ces malheureux.

Cinq jours après Rochia revenu de la premiere frayeur, & ſe trouvant en état de travailler, voulut encore,

aidé de ſon fils & de deux de ſes beaux-freres, faire quelques tentatives. Il fit quelques ouvertures dans la neige, ſans pouvoir retrouver ſa maiſon ni ſon écurie. Le mois d'Avril ayant été fort chaud, la neige commença à fondre, de ſorte que le pauvre Rochia ſe remit encore à travailler, dans l'eſpérance de retirer ſes effets, & de donner la ſépulture à ſa famille. Il ouvrit la neige & y jetta de la terre, ce qui aide à la faire fondre. Depuis le 24 Avril la neige diminuoit à vue d'œil: Rochia, dont les eſpérances redoubloient, rompit avec une barre de fer la glace qui étoit épaiſſe de ſix pieds, il y enfonça une grande perche & crut ſentir les maiſons; mais la nuit étant venue, il remit le reſte de ſon travail au lendemain.

Cette même nuit ſon beau-frere qui demeuroit à Demont, rêva que ſa ſœur étoit en vie & qu'elle lui demandoit du ſecours (1). Frappé de ce ſonge,

(1) Quoique ce rêve ait été réaliſé, on juge bien que cela n'entraîne aucune preuve en faveur des ſonges. Rien de plus naturel qu'un frere fortement occupé de la perte de ſa ſœur faſſe un tel rêve.

moins de trois minutes elles entendirent craquer le toit de l'étable, dont une partie s'affaiſſoit. En conſéquence elles s'aviſerent de ſe mettre dans le ratelier, qui étant ſoutenu par un bon pillier, réſiſta à l'effort de la neige. Elles voulurent attacher l'Ane à la mangeoire : l'animal mutin, à force de ſe débattre & de ruer, ſe détacha. Il renverſa le gruau que l'on avoit apporté pour la Chevre ; mais le vaiſſeau dans lequel il étoit leur fut fort utile, pour y faire fondre la neige qui leur ſervoit de boiſſon. On tint conſeil pour ſçavoir ce qu'il y avoit à faire, & pour examiner ce qu'on avoit de vivres. La belle-ſœur de Rochia trouva dans ſa poche quinze châtaignes blanches : les enfans dirent qu'ils avoient dejeuné, & qu'ils n'avoient beſoin de rien le reſte du jour. On ſe reſſouvint qu'il y avoit dans un coin de l'étable vingt ou trente pains ; ce ne fut qu'un ſurcroit de regret pour ces pauvres femmes, que la neige empêchoit d'y atteindre. Elles appellerent à leur ſecours le plus haut qu'elles purent, & ne furent entendues de perſonne. La femme & ſa ſœur mangerent chacune deux châtaignes,

& burent de la neige fondue. L'Ane continuoit à faire du tapage, & les Chevres bêloient beaucoup ; mais on ne les entendit bientôt plus. Il s'en sauva cependant deux qui étoient près de la mangeoire. L'une d'elles fourniſſoit du lait, & c'eſt ce qui leur ſauva la vie à tous : l'autre étoit pleine, c'eſt de quoi les femmes s'apperçurent, & ſur leur calcul elles jugerent qu'elle mettroit bas vers le milieu d'Avril.

Toute cette famille ne vit pas un ſeul rayon de lumiere, dans tout le tems qu'elle fut ſous la neige. Pendant environ vingt jours, elles eurent quelque notion du jour & de la nuit ; du moins elles en jugeoient par le cri des volailles qui leur ſervoit à marquer le point du jour. Les volailles étant mortes au bout de ce tems, elles furent privées de cette conſolation.

Le ſecond jour ne pouvant réſiſter à la faim, on mangea le reſte des châtaignes & on but tout le lait que fournit la chevre, qui les premiers jours ſe montoit à environ deux livres ; après quoi la meſure en diminua par dégrés. Dès le troiſiéme jour ces femmes privées de toute autre pro-

viſion, ſentirent de quelle importance il étoit pour elles de nourrir les Chevres. Par bonheur il y avoit au-deſſus de la mangeoire un petit grenier à foin. Elles en tirerent tant qu'elles purent y atteindre, & quand cela ne leur fut plus poſſible, elles firent monter les Chevres ſur leurs épaules; ce fut ainſi qu'elles ſe procurerent ce foin.

Le ſixiéme jour, le petit garçon commença à ſe plaindre de maux d'eſtomach. Sa maladie dura ſix jours, au bout deſquels il pria ſa mere qui l'avoit toujours tenu ſur ſes genoux, de le coucher tout du long de la mangeoire ce qu'elle fit. A peine y fut-il, qu'elle s'apperçut qu'il étoit froid, & il expira en s'écriant: *oh mon pere dans la neige! oh mon pere! mon pere!* Il n'arriva point d'autre événement pendant pluſieurs jours. Un très conſidérable fut la délivrance de la Chevre qui leur apprit qu'ils étoient au milieu d'Avril. Par-là leur proviſion redoubla encore: cette précieuſe Chevre venoit à elle quand on l'appelloit, & elle lêchoit avec affection ſes cheres Maîtreſſes qui la chériſſent encore aujourd'hui particulierement.

Pendant tout ce tems, elles ſouffrirent peu la faim. Après les cinq ou ſix premiers jours, leurs plus grandes peines étoient la froideur de la neige fondue qui tomboit ſur elles, la puanteur des corps de l'Ane, des Chevres & des Volailles, la vermine qui les aſſaillit, & ſurtout la poſture gênante dans laquelle elles furent obligées de reſter. Car le lieu où elles étoient enterrées, n'avoit que douze pieds de long, huit de large, & cinq de haut; & la mangeoire dans laquelle elles étoient accroupies contre le mur, n'avoit que trois pieds quatre pouces de large.

Pendant ces trente-ſix jours elles ne firent d'évacuations de ſelle que dans les 2 ou 3 premiers. La neige fondue qui par la ſuite ne leur faiſoit aucun mal, ſe diſſipoit par les urines. La Mere aſſure n'avoir jamais dormi pendant tout ce tems. Sa ſœur & ſa fille diſent avoir dormi comme à leur ordinaire. Elles avoient, lors de l'accident, leurs purgations périodiques qui diſparurent pendant ces trente-ſix jours.

Depuis qu'elles furent exhumées, leur apétit fut longtems à revenir. Le

peu qu'elles mangeoient, à l'exception des bouillons & du gruau, leur reſtoit ſur l'eſtomach. L'uſage modéré du vin étoit l'aliment dont elles ſe trouvoient le mieux.

Nota. Cet accident a été marqué dans quelques Nouvelles Publiques; mais il n'en a point paru de détail auſſi circonſtancié & auſſi ſûr que celui-ci.

IV.

UNE Dame nous a fait remettre la Traduction de la belle Cantate d'*Orphée*, du célébre Abbé *Conti*, qui commence *Lunguo di un fiume à le fiorite ſponde, &c.* C'eſt un de ſes eſſais en ce genre, & elle nous a parû devoir l'encourager à payer de tems en tems cet agréable tribut aux Muſes.

ORPHÉE

LE long des bords fleuris d'une Riviere, Euridice fuyoit la pourſuite du téméraire Ariſtée, lorſqu'un Serpent caché ſous les fleurs, piquant ſon pied délicat, lui donna la mort. Déſeſpérées de ſa perte, les Nymphes ſes Compagnes ſe raſſemblent : les Fontaines & les Monts retentiſſent de leurs cris (1),

(1) *Ecchoggiarono i monti.*

mais principalement le Pangée, ſur lequel Orphée touchoit ſa lyre. Epoux infortuné! Il deſcend d'un pas précipité, il cherche, il ne trouve point Eurydice. A ſes triſtes accens les Vents ſe turent, les ruiſſeaux ceſſerent de murmurer, les Animaux, les Arbres mêmes ſembloient attendris par les ſons douloureux de ſa lyre. Il t'appelloit, tendre Epouſe, & au lever de l'Aurore, & au coucher du Soleil. Ses pleurs, ſes ſoupirs & ſes plaintes s'adreſſoient à tout ce qui l'environnoit.

Arbres cheris, diſoit-il, habitans des bois, fontaines, collines, repondez à ma voix; helas! repondez, où eſt Eurydice? Son ame charmante s'eſt-elle envolée dans le ſein de quelque étoile, & là parmi les rayons dont elle brille, ne m'eſt-il plus permis de la voir?

Arrête, chere Euridice, attens que ton époux te faſſe ſes derniers, ſes éternels adieux. Soit que tu repoſes mollement dans les bras de l'Amour, ou que dans ceux de Cypris, d'aimables ſonges te careſſent, reveille toi. Je ne te demande plus qu'un baiſer, je veux faire paſſer ton ame dans la mienne.

Reçois ſur tes levres expirantes les baiſers de flamme d'un époux, d'un amant ; & ſi tu as réſolu de me quitter, écoute auparavant mes triſtes regrets, laiſſe moi voir encore une fois les charmes de ton viſage.

Mais tu fuis, tu vas paſſer l'Acheron, je reſte ſeul inconſolable. Helas ! tu m'abandonnes, tu t'échappes comme un ſonge, ou comme une ombre légére. Chere épouſe, puiſſé-je t'accompagner chez les Morts ! Attens moi, une ſeule victime ne ſuffit point à Pluton. Je vais te frayer la route des ſombres demeures, nous traverſerons le Stix enſemble ; & ſi les deſtins immuables ont marqué des places dans l'Eliſée pour les époux tendres & innocens, toujours heureux, nous jouirons enſemble de ces lieux fortunés.

Sous un Mirthe, ton ombre, & celle d'Orphée, gouteront une paix éternelle. La mort n'éteindra plus les flambeaux de l'Himenée.

Vaines prieres, regrets ſuperflus ! J'erre inutilement de montagne en montagne, de forêt en foret, ... Mais, j'apperçois l'embouchure qui conduit au

Tenare .... J'y descends,.... Je découvre la forêt ténébreuse, les Ombres, & leur redoutable Monarque.

Souverain des noirs rivages, toi dont le cœur impitoyable éprouva les douceurs de l'Amour, contente toi que mon épouse ait été temoin du vaste silence de la nuit, & de l'horreur profonde qui regne dans ta cour.

Vois, dans les attraits de Proserpine, la cause de mes soupirs. Souviens toi du jour que tu la ravis à sa mere. La célébration de tes nôces, fit entrer la joye dans les enfers. Je suis un époux aussi sensible que toi. J'aime une chaste compagne que m'accorderent les Dieux. Sans elle la vie m'est insuportable. Ravis moi le jour, si tu veux l'en priver, je ne désire qu'elle. Furies inexorables, mes gemissemens paroissent vous toucher, qui de vous ramenera mon Eurydice à la lumiere ?

Terribles Filles de la Nuit, éteignez, étouffez vos flambeaux, vos cruels Serpens, rendez-moi mon Epouse avec tous ses charmes.

Pluton attendri consent enfin à lui redonner Eurydice ; mais il lui est dé-

fendu de la regarder avant qu'elle ait revû le ſéjour de la lumiere. Dure loi pour un Amant! hélas! il ne put obſerver cette loi : l'amour lui fit détourner la tête. Il entend auſſi-tôt une voix plaintive qui s'exprime ainſi :

Infortunée! Ah, cher Epoux, je te perds en ce moment pour toujours. Ah! quelle violence on me fait! Les Deſtins cruels m'entraînent une ſeconde fois. Le ſommeil de la Mort vient fermer mes yeux, adieu.... je rentre dans la Nuit; hélas! je te tends une main qui n'eſt plus à toi.

Elle dit & diſparut comme une légere vapeur. Orphée tout éperdu, embraſſoit ſon ombre. Il veut parler, la douleur étouffe ſa voix. Il ſort enfin des ténébres, & n'apperçevant point Eurydice, il pouſſe des cris perçans. Dans ſon déſeſpoir il s'écrie : Animaux cruels, accourez, dévorez-moi; foudroyez-moi, Dieux implacables.

A ſes cris redoublés, tout paroit ému, les Forêts, les Animaux, les Fontaines, les Fleuves, les Dieux mêmes,

ALLEMAGNE.

De tous les Théâtres de l'Europe, le moins connu, ſur-tout en France, eſt le Théâtre Allemand. C'étoit une raiſon pour nous de redoubler de ſoins, de recherches, pour tâcher de le faire connoître. M. *Gottſched*, qui joint au talent d'écrire, beaucoup de bonne Littérature, nous a heureuſement prévenus. Il vient de nous adreſſer fort obligeament un Ouvrage qui enrichira nos Journaux, & dont nous allons commencer à donner ici un échantillon.

Nætiger Vorrath zur Geſchichte der deutſchen Dramatiſchen, &c. „ Recueil „ pour ſervir à l'Hiſtoire de la Poeſie „ Dramatique Allemande, ou Cata„ logue de toutes les Tragédies, Co„ médies & Opéras Allemands, im„ primés depuis l'année 1450, juſqu'à „ 1751. Par M. *J. Chriſt.* Gottſched.

„ A Leipſic, chez *Jean-Michel Tubner*,
„ *in*-12. 1757.

CET Ouvrage eſt dédié à M. le Comte de *Saluſti*, grand Référendaire de Pologne, Membre de l'Académie des Sciences de Pruſſe & de l'Inſtitut de Bologne, Honoraire de l'Académie Allemande de Greifswald, & de celle des Beaux Arts de Leipſic.

L'Auteur, dans ſon Epitre Dédicatoire, rend compte des motifs qui l'ont engagé à publier cet Ouvrage. Il ne l'avoit d'abord fait, dit-il, que pour ſon ſeul uſage; le haſard voulut que M. le Comte de *Saluſti* le vit un jour chez l'Auteur. Etonné du grand nombre de Piéces de Théâtre qu'il contient; il lui demanda ſi l'on n'en avoit point encore imprimé de ſemblable, & l'emporta pour l'examiner; enſuite en le lui rendant, il l'exhorta très-vivement à le donner au Public. M. *Gottſched* animé par cette ſollicitation, a publié ſon Catalogue Chronologique de toutes les Piéces Allemandes qui ont pû parvenir à ſa connoiſſance. C'eſt donc, comme il le dit lui-même, M. le Comte de *Saluſti* que nous devons principalement remer-

cier d'un préſent ſi conſidérable. Peut-être, ajoute-t-il, nous lui en devrons bien-tôt un autre qui nous fera connoître les Ecrivains, les Poetes de la Pologne, & l'Hiſtoire du Théâtre de ce Pays, ſur lequel on n'a pas encore fait les plus légeres recherches. Cet Ouvrage-ci ne peut pas manquer longtems à la fameuſe Bibliotheque de Warſovie, que Mrs. de *Saluſti* ont raſſemblée à leurs frais, & ouverte à tout le Royaume pour le progrès des Sciences, des Belles-Lettres & des Beaux Arts dont ils ſont les Amateurs les plus éclairés & les plus zélés protecteurs.

M. *Gottſched*, dans ſa Préface, expoſe enſuite les raiſons qui l'ont porté à compoſer ce Recueil. En 1740, dit-il, il parut un Livre François (1), dont l'Auteur reprochoit à toute l'Allemagne, en termes mépriſans & plein d'orgueil, de n'aimer ni ne connoître le Théâtre. Pour que mon Lecteur puiſſe juger de l'impreſſion que fit ſur moi la lecture de ce Livre, & qu'elle eût fait ſur tout Patriote, je rapporterai ſes propres expreſſions.

(1) Lettres Françoiſes & Germaniques.

Après beaucoup de reproches durs faits en général à la Nation, à la Langue, & à la Poesie Allemande, » Nommés-moi, dit cet Auteur, un esprit » créateur sur votre Parnasse. ..... » un Poete Allemand qui ait tiré de » son propre fond un Ouvrage de quelque réputation ? Je vous en défie..... » Vos Poetes n'ont que défiguré les » meilleurs Originaux François, Anglois & Italiens ..... On ne les » reconnoit plus dans votre Langue..... » Où votre Nation prendroit-elle une » Piéce de Théâtre tant soit peu passable ? Vos Poetes ne s'appliquent » presque qu'à la petite Poesie, souvent même à des fadaises.

Je n'aime pas les disputes, continue M. *Gottsched* ; cependant je voulois justifier ma Patrie de ces reproches amers. Je pensai que le meilleur moyen d'abaisser l'orgueil de notre adversaire étoit de lui présenter, comme à un Etranger qui ne peut pas connoitre nos richesses, un recueil de tous les Drames publiés par des Poetes Allemands depuis environ deux cens ans. Je fis donc alors un petit Cata-

logue des Piéces de Théâtre que j'avois, ou que je pus me procurer, & il fut imprimé avec la ſeconde partie du Théâtre Allemand que je publiai en 1740. Mais ce n'étoit là encore qu'un très-foible eſſai. Tous les jours, pour ainſi dire, je faiſois des découvertes dans notre Poeſie dramatique; ainſi je fus en état de joindre à la 3e. & à la quatriéme partie de mon Théâtre des Catalogues beaucoup plus amples. On fut informé de mon deſſein, & l'on m'envoya de toutes parts des avis que je joignis de même aux Parties ſuivantes. Enfin je démontrai clairement que depuis plus de deux ſiécles, l'Allemagne n'a manqué ni de goût pour le Théâtre, ni de Piéces originales, ni de Piéces traduites.

Mais c'étoit peu encore de connoître les titres d'un nombre infini de Drames : je commençai à les raſſembler, & je fus ſecondé dans cette entrepriſe par quelques amis qui voulurent bien me communiquer toutes celles qu'ils avoient. Enfin, au bout de 15 ou 16 ans, j'ai vû que j'avois raſſemblé juſqu'à 1200 Piéces Allemandes. Il ſeroit,

je crois, difficile d'en trouver ailleurs un plus grand nombre. Cette Collection m'a donc mis en état de faire un nouveau Catalogue beaucoup plus ample que les précédens que j'ai tous refondus en un seul, disposé par ordre chronologique, & qui contient au moins la plus grande partie des Piéces Dramatiques Allemandes.

J'ai trouvé chez tous les Etrangers l'exemple de cet Ouvrage. La France, l'Italie, Venise, la Hollande, l'Angleterre, l'Espagne, en ont de pareils: il en manquoit un à notre Allemagne, & j'ai cru qu'il ne lui seroit pas moins utile & moins glorieux que ne le sont à ces autres peuples les histoires de leurs Théâtres. Ceux de mes Compatriotes qui aiment leur pays, qui sçavent apprécier les travaux de leurs ancêtres, & les estimer quoiqu imparfaits, trouveront dans ce recueil des richesses dont ils n'avoient pas d'idée. Les Etrangers qui voudront connoitre notre Littérature ne seront plus forcés de se servir de faux mémoires, comme il est arrivé à M. *Riccoboni* dans ses Reflexions sur les Théâtres de l'Europe.

Telles ſont les raiſons qui m'ont engagé à compoſer & à publier cet Ouvrage. Je vais maintenant tâcher de réfuter d'avance trois eſpéces de Critiques que je dois craindre. La premiere eſt celle des beaux eſprits, de ces gens qui n'aiment que les penſées ingénieuſes, les piéces fugitives, les Chanſons, les Romans, les Contes, & pareilles frivolités, & qui mépriſent tous les travaux des ſçavans : *Vive l'eſprit* eſt leur deviſe. Ils regarderont ſans doute en pitié mon travail. Eſt-il en effet rien de plus aride qu'un Catalogue de Livres, qu'un amas de Drames vermoulus qui méritent à peine d'être employés par la beurriere ? Tous ces Ouvrages de nos ancêtres valent-ils la peine qu'on prend à en déterrer les noms ?

Je ſçais comme eux faire cas de l'eſprit & préférer à un Catalogue une piéce ingénieuſe ; mon travail même eſt la preuve de l'eſtime que j'en fais. Nos Poëtes dramatiques du ſiécle paſſé n'étoient-ils pas d'auſſi beaux Eſprits que ceux de nos jours, n'étoient-ils pas la gloire de leurs Compatriotes ?

Flos delibutus populi ſuadaque medulla?

Et ne meritent-ils plus qu'on faſſe mention de leur mérite, qu'on rajeuniſſe leurs penſées, & qu'on rappelle leurs noms? Eſt-il inutile enfin qu'on faſſe voir en Allemagne une ſuite continue de bons Eſprits qui peuvent entrer en concurrence avec ceux des peuples voiſins?

Les beaux Eſprits & leurs ouvrages ſe ſuccédent & ſe détruiſent comme les vagues de la mer. Notre Patrie, ainſi que le monde entier, reſſemble aux meres qui préferent toujours leurs plus jeunes fils. J'ai vu que *Philandre*, *Amaranthe* & *Menante* étoient les Poëtes à la mode. Aujourd'hui ils ſont négligés : *Gunther* les effaça tous ; rien n'étoit au-deſſus de ce Poëte, & les preſſes ne pouvoient ſuffire à imprimer ſes ouvrages. *Brocke* a paru, & l'on a oublié *Gunther*. Quelques autres fleuriſſent à préſent qui dans peu ſeront fanés.

Et juvenum ritu florent modo nata vigentque.

Nos beaux Eſprits d'aujourd'hui ſeroient ils donc fachés qu'on tirat un

jour leur nom de l'oubli, & qu'on leur rendit le ſervice qu'ont rendu à beaucoup de Poëtes Grecs & Latins, les *Le Févre*, les *Voſſius*, les *Fabricius &c.* S'ils le déſirent ce bon office, ne ſont-ils pas injuſtes de le refuſer à leurs peres ?

Une ſeconde troupe de Critiques s'avance, perſuadée qu'elle va d'un ſeul coup anéantir mon ouvrage. N'eſt-il pas fou, dit-elle, de placer l'honneur de l'Allemagne dans le nombre de ſes Drames ? c'eſt dans leur bonté qu'il conſiſte.

Je leur avoue qu'une Nation tire peu de gloire d'une grande quantité de méchans écrits ; mais cependant tous les hiſtoriens des Théâtres étrangers l'ambitionnent. Ils ſe vantent de pouvoir montrer juſqu'à 1500, ou 2000 Piéces en leur Langue, & quelque irrégulieres que ſoient ces Piéces, comme le ſont les Eſpagnoles, les Italiennes, & les Angloiſes, ils croyent cette fécondité fort honorable à leur Nation. Serons-nous donc les ſeuls qui n'étalerons pas nos richeſſes en ce genre ? Mes Cenſeurs ſçavent bien ſans dou-

te que les Dramatiques Grecs & Latins dont Voſſius & d'autres nous ont conſervé les noms, ne ſont pas tous des Sophocles, & des Euripides, des Philemons & des Ménandres; que les Jodelets, les Pradons & les Scuderis ne ſont pas des Corneilles & des Racines, & qu'il ſeroit ridicule de croire que les 1500 Piéces Italiennes citées par Riccoboni, ou les deux mille Françoiſes qui éxiſtent, ſont toutes des merveilles de l'Art.

Enfin je dois les prévenir que je ne prétends donner ici au Public qu'un morceau de l'hiſtoire du Théâtre Allemand, & qu'un Hiſtorien obligé ſeulement de rapporter fidelement les faits en laiſſe le choix aux Lecteurs. Si l'on trouve du mauvais dans ce Recueil, on ne doit pas s'en prendre à moi: d'ailleurs c'eſt un défaut univerſel que les Lecteurs impartiaux trouveront peut-être chez nous beaucoup moindre qu'ils ne penſent.

Paſſons aux admirateurs de toutes les productions étrangeres. Nos Gens de Cour & nos Gentilshommes ſont fort ſujets à ce préjugé. Zelés adorateurs

de tout ce qui naît ailleurs qu'en Allemagne, ils mépriſent tout ce qu'elle produit dans le genre Littéraire, & ſurtout dans le Dramatique. En penſant de la ſorte, on regardera ſans doute comme perdues toutes les peines que j'ai priſes.

J'avouerai volontiers que je n'ai à citer parmi nous, ni de Corneille, ni de Racine. Mais les Italiens, les Eſpagnols, les Anglois en ont-ils plus que nous ? Cependant tous ces peuples ont écrit des hiſtoires de leurs Théâtres, & n'en ſont pas moins ingénieux. Qu'il me ſoit permis de demander encore aux admirateurs du Théâtre François, s'il y a eu plus d'un Corneille ou d'un Racine. Il eſt vrai qu'après ces deux grands hommes, viennent immédiatement & Crébillon & Voltaire ; que ce Théâtre a auſſi Moliere & Deſtouches *. Mais combien n'a-t-il pas de Poëtes Dramatiques médiocres ! combien de mauvais ! Combien enfin de Piéces foibles les grands Maîtres n'ont-ils pas faits ! A peine

* M. Gottsched a oublié ici *Regnard* dont on joue toutes les Comédies.

joue t-on maintenant à Paris, trois ou quatre Piéces de Corneille *, parce que ſon ſtile a vieilli comme parmi nous celui d'*Opitz*. Racine même, dont le ſtile eſt ſi beau, ſi pur, a beaucoup de Piéces abandonnées aujourd'hui **. Il en eſt de même de celles de Moliere, dont à peine cinq ou ſix ſont régulieres & jouées encore. En eſt-ce donc aſſez pour tant vanter les Héros d'un Théâtre étranger, & pour mépriſer ceux du notre ?

Mais ſuppoſons que le dernier ſiécle n'ait vû naître en Allemagne aucun chef-d'œuvre Dramatique, les Piéces de *Griph*, de *Lochenſtein*, & d'*Hallmann* ne peuvent-elles pas être placées à côté de celles d'Angleterre & d'Italie faites auſſi dans le même ſiécle ? Le notre n'a-t il pas produit des Drames qu'on peut comparer au plus grand nombre des Piéces Françoiſes. ?

Je n'ai plus qu'une remarque à fai-

* On en joue ſept : *le Cid*, *Rodogune*, *Cinna*, *les Horaces*, *Polieucte*, *Sertorius*, & *Pompée*.

** On joue toutes les Tragédies de Racine, excepté *les Freres Ennemis*.

re ſur le Théâtre Allemand : il a au-deſſus de tous les autres le mérite de n'avoir jamais bleſſé la Religion. Nos Poëtes Dramatiques n'ont pas ſeulement évité ce vice, dont peu de Théâtres autrefois ont été exempts : ils ont encore travaillé à établir la plus ſaine doctrine, en peignant le ridicule des anciennes ſuperſtitions, & l'on peut dire avec raiſon qu'ils ont ramené leur art à ſon premier but, διδασκειν μυθους, *docere Fabulas.* S'ils n'ont pas toujours obſervé les regles, ce défaut eſt bien reparé par la pureté de leur morale. Leur ſcrupuleuſe exactitude en ce point eſt ſans doute plus louable que tout l'eſprit Italien, toute la régularité Françoiſe, & toute *la rage Britannique*, quand il leur manque cette qualité. &c. &c. &c.

Nous bornerons ici l'Extrait de la Préface de M. *Gottsched* dont nous avons tiré tout ce qui pouvoit juſtifier le deſſein de ſon ouvrage, & nous eſpérons qu'il nous pardonnera le changement que nous avons fou-

vent fait dans l'ordre de ſes penſées : la néceſſité d'être courts nous a empêché de tout traduire, & il falloit lier ce que nous donnions. Toutes les ſingularités que ſon Livre renferme, le rendent peu ſuſceptible d'un Extrait, ni même de pluſieurs : il demande preſque une traduction toute entiere. Nous allons donc en traduire ici un morceau aſſez conſidérable, & nous en donnerons un dans chacun des Journaux ſuivans, en abrégeant la matiere partout où nous le pourons, ſans faire trop de tort à nos Lecteurs.

Introduction à l'Hiſtoire du Théâtre Allemand.

PARMI les Arts qu'Athenes & Rome cultiverent, le Dramatique ne leur a pas mérité de médiocres éloges, & la Poſtérité n'a pas regardé le Théâtre des Grecs & des Latins comme le moindre monument de la beauté de leur génie. Ces deux peuples ſe ſont élevés en ce genre, ainſi qu'en pluſieurs autres, au-deſſus de tous les peuples du monde. La riche, la magnifique

& voluptueuſe Aſie, la profonde Egypte, & l'ambitieuſe Carthage ne ſongerent point à cette eſpece d'amuſement; & quand même il ſeroit vrai, comme quelques-uns le prétendent, que l'Egypte a vû repréſenter quelques Drames, ſous des feuillages préparés exprès, on ne pourroit en ce point la comparer à la Grece.

Rien ne peut nous donner une idée plus avantageuſe du Théâtre Grec, que l'aſſiduité de Socrate aux repréſentations des Tragédies du Poëte Euripide, ſon Ami, & les ſoins que prit Ariſtote le plus profond des Philoſophes Grecs, pour rechercher & reduire en art toutes les regles du Théâtre. Ces grands hommes n'auroient pas ſans doute fait tant d'honneur à un jeu frivole, & la peine que ce dernier prit de lire & d'examiner toutes les Piéces de ſon temps, doit nous donner pour le genre Dramatique le plus avantageux préjugé.

Il ſubſiſtera encore dans toute ſa force, ſi nous jettons les yeux ſur Rome. Scipion l'Africain & Lælius ſon ami, avoient toute l'eſtime de leur Patrie,

& ſans doute ils en étoient dignes, ſi jamais Romains le furent, eux qui lui rendirent les plus ſignalés ſervices, comme guerriers & comme citoyens. Ces grands génies aimoient & regardoient le Théâtre, comme un amuſement digne des Héros & des Hommes d'Etat. Ils ne ſe firent pas ſeulement un plaiſir de voir repréſenter les Piéces de Livius-Andronicus, d'Ennius, d'Accius, de Paccuvius, & de Plaute : ils travaillerent eux-mêmes. Rome peu délicate alors s'amuſoit de Farces, & ſe contentoit des vers durs de ſes vieux Poëtes. Scipion & Lælius entreprirent de réformer ce goût groſſier ; ils trouverent en Térence un inſtrument propre à exécuter leur deſſein. Cet Eſclave Africain qu'ils affranchirent, tant ils furent enchantés de la fineſſe de ſon eſprit, ſçavoit ſi parfaitement le Latin, qu'il pouvoit traduire en cette Langue les meilleures Comédies des Grecs : ils le firent donc travailler ſur celles de Ménandre, de Diphile, & des meilleurs Comiques de la Grece, & de plus ils revirent ſes Ouvrages. Ils les corrigerent, les polirent,

les limerent avec ce goût fin dont ils étoient remplis, & en firent des chef-d'œuvre admirés aujourd'hui de tous les maîtres de l'art, de tous les ſçavans verſés dans la latinité la plus pure.

Si ces exemples ne ſuffiſent pas pour juſtifier dans les grands hommes l'attention qu'ils apportent au Théâtre de leur Nation, ils ſont du moins ſuffiſans pour la rendre irréprochable.

Le rétabliſſement des Belles-Lettres en Europe, a fait élever des Théâtres chez preſque tous ſes peuples. Le Sieur Louis Riccoboni qui, ſous le nom de Lélio étoit un des principaux ornemens de la Comédie Italienne qui paſſa avec lui en France en 1716, ſous la protection de M. le Duc d'Orleans, Régent, & qui depuis s'eſt fait connoître par beaucoup de ſçavans ouvrages, prétend, dans ſon hiſtoire du Théâtre Italien, qu'immédiatement après la renaiſſance des Belles-Lettres, les Italiens monterent ſur le Théâtre. Quoique fort porté à reconnoître en chaque peuple les avantages qui lui ſont propres, il m'eſt impoſſible de lui accorder ce point. Ni lui, ni Mura-

tori ne me citeront une piéce Dramatique Italienne au-delà de 1520 : cependant nous pouvons montrer en Allemagne des traces beaucoup plus anciennes de l'art du Théâtre.

J'ai lu autrefois dans une ancienne Chronique, qu'on a repréſenté ſous l'Empereur Charlemagne, une Piéce compoſée en vieille Langue Friſonne, c'eſt-à dire, Allemande ; mais je ne l'établirai point ici comme un fait, parce que je ne me rappelle ni l'endroit où eſt cette Chronique, ni le nom de ſon écrivain. En attendant qu'elle ſoit retrouvée une ſeconde fois, jettons les yeux ſur la célebre *Rhoswitha*. N'eſt-il pas étonnant que cette Demoiſelle, qui étoit Religieuſe à Gandersheim, dans le dixiéme ſiecle, ait connu la Littérature Romaine, au milieu de ces ténèbres barbares qui couvroient alors toute l'Europe? Alors même elle liſoit avec ſes compagnes les Comédies de Térence. Elle fit plus, elle les imita. Cette pieuſe Fille jugeant peu convenable à de Saintes Vierges de faire leur amuſement de ces Poëmes qui ne peignent pas les mœurs les plus pures, prit

la plume & en compoſa de chrétiens qu'elle inventa, ou tira des legendes du Chriſtianiſme. Ces Piéces ſubſiſtent encore ; nous les avons, & nous demandons avec raiſon à tous les peuples de l'Europe qu'il nous montrent parmi eux un auſſi ancien monument.

Comme ces vieux Drames ſont connus de peu de perſonnes, nous allons en rendre le compte qu'on eſt en droit de nous demander. *Conrad* Celtes, les a fait imprimer le premier avec d'autres Poëſies de cette même Religieuſe, & *Henri Leonard Schurtz Fleiſch*, les a fait réimprimer à Wittenberg *in*-4°., en 1707. Ces Comédies ſont placées à la tête de chacune de ces Editions, & l'Auteur expoſe dans une Préface à quel deſſein elle les a faites.

« Il y a, dit-elle, beaucoup de Catholiques qui, ſéduits par la beauté » du ſtile, préférent à l'Ecriture Sainte la vanité des Livres payens ; il y » en a d'autres qui recherchent celle-» là avec ardeur, & mépriſent les au-» tres Livres : cependant attirés par la » douceur de l'Ouvrage, ils liſent ſou-

» vent les compoſitions de Térence
» & la connoiſſance des impuretés
» payennes ſouille leur ame. Je ne m
» ſuis donc point refuſée, comme l
» forte voix de *Gandersheim*, à imi
» ter ces Piéces qui ſont lues ſi volon
» tiers, afin que la chaſteté des Sain
» tes Vierges ſoit connue, autant qu
» le permettront les petites forces d
» mon eſprit, comme le ſont les di
» ſordres des femmes impures, &c.

La premiere Piéce eſt intitulée *Gallicanus*. Ce Gallicanus eſt un Général que l'on convertit. Prêt à aller combattre les Scythes, il fait une promeſſe de mariage à Conſtance, fille de l'Empereur Conſtantin : mais comme il ſe trouve en danger de perdre la bataille *Jean* & *Paul*, Courtiſans qui l'ont ſuivi, le convertiſſent ; il reçoit donc le Baptême & fait vœu de célibat. Enſuite banni ſous Julien l'Apoſtat, il mérite la couronne du Martyre. Jean & Paul périſſent de même. Mais le fils du Bourreau qui eſt tourmenté par le Diable, reconnoit le crime de ſon pere confeſſe le mérite des Martyrs auprès de leurs tombeaux, ſe convertit ainſi

que ſon pere, & ſe fait baptiſer avec lui.

Cette Piéce eſt en proſe, & n'a que deux Actes qui ne ſont point diviſés en Scenes. L'Empereur Conſtantin commande à Gallican d'aller à la tête de ſon armée combattre les Scythes & lui promet une grande récompenſe ; celui-ci en déſire une qu'il n'oſe déclarer. L'Empereur le lui commande, & alors il demande ſa Fille Conſtance en mariage. Conſtantin balance, & les Princes ſollicitent pour Gallican. Conſtantin répond qu'il veut auparavant parler à ſa Fille, & il va la trouver. Ici la ſcene change, & repréſente l'appartement de la Princeſſe. Frappée de l'air inquiet de ſon pere, elle lui en demande la cauſe. Il la déclare, mais Conſtance s'eſt conſacrée à l'état de Vierge ; ainſi elle rejette la demande qu'on fait d'elle. Comme l'Empereur lui répond qu'il va donc perdre les fideles ſervices de Gallican, dont il a tant de beſoin, elle lui propoſe cet expédient. Il faut que Conſtantin la promette à Gallican, s'il revient vainqueur; mais que celui-ci laiſſe ſes deux filles

à la Cour, & que Paul & Jean l'accompagnent à l'armée, en qualité de Chambellans, afin qu'ils le convertiſſent. Son pere approuve ce deſſein, & tout ſe paſſe enſuite de la maniere que nous l'avons dit. Cependant il arrive de plus, que Conſtance convertit les filles de Gallican & les fait auſſi Religieuſes.

Il eſt vrai que la ſcene change ſouvent de lieu, & que la durée de l'action eſt trop grande. On voit même les armées ſur le Théâtre, & le combat. Gallican eſt mis en fuite: un Ange lui apparoit, le fait vaincre, & il embraſſe le Chriſtianiſme. Enſuite il revient à la Cour, & il raconte à Conſtantin tout ce qui lui eſt arrivé. Ici finit le premier Acte, le reſte ſe paſſe dans le ſecond. On voit bien qu'il y a duplicité d'action dans cette Piéce, & que la bonne *Roswitha* n'a pu imiter la compoſition réguliere de Térence; mais au moins elle a montré toute ſa bonne volonté.

Dulcitius, eſt le nom de la ſeconde Piéce, & le Martyre des Saintes Vierges Agape, Chionie, & Itene, en eſt

le ſujet. Le Gouverneur Dulcitius, va de nuit chez elles à deſſein de jouir de leurs embraſſemens; mais il eſt à peine entré dans leur chambre, qu'il perd l'eſprit : il embraſſe les pots, les marmites, au point que ſon viſage en devient tout noir. Irrité de cet affront, il les remet à Siſinnius, ſon Lieutenant, pour qu'il en tire vengeance : celui-ci balance beaucoup, & commande enfin qu'on brule les deux premieres, & qu'on étrangle l'autre. L'Empereur Dioclétien, eſt un des perſonnages de cette Piéce, & elle n'a qu'un Acte.

La troiſiéme eſt *Callimachus* : cette action-ci eſt du temps de S. Jean l'Apôtre. Callimachus amoureux de Druſiane, qui pour ſon bonheur eſt morte dans la haine & l'averſion d'un amour impur, l'honore après ſa mort plus qu'il ne doit. Il en eſt puni par un ſerpent & périt de ſa morſure; mais l'Apôtre S. Jean les reſſuſcite l'un & l'autre, & Callimaque ſe convertit. On trouve encore parmi les perſonnages de cette Piéce, Andronicus, Fortunatus & des amis de Callimaque. Elle n'a auſſi qu'un Acte.

La quatriéme a pour titre, *Abr*
ham. C'eſt un Solitaire qui depu
vingt ans vivoit dans le déſert av
ſa fille Marie : un homme déguiſé
Moine vient la voir & la ſéduit. E
perd ſa virginité, ſe livre au mond
s'aſſocie à des Courtiſanes, & vit m
pendant deux années. Abraham, ſo
prétexte de lui faire ſa cour, eſt i
troduit chez elle : il l'exhorte &
convertit. Marie renonce au déreg
ment & expie ſes péchés par bien d
larmes, des jeûnes, des veilles & d
prieres. Cette Piéce n'a encore qu'
Acte.

Le nom de la cinquiéme, eſt *P*
phnuce. C'eſt encore un Solitaire q
ſe déguiſe, va trouver la courtiſan
Thaïs, & la convertit. Thaïs paſſe ci
ans dans une cellule, y expie ſes p
chés par la pénitence, & quinze jou
après ſa réconciliation avec Dieu, e
s'endort en Jeſus-Chriſt. Cette Pié
n'a qu'un Acte comme les précéde
tes, & l'on y trouve de profondes co
verſations Théologo-philoſophiques
entre Paphnuce & ſes Diſciples.

La ſixiéme eſt intitulée, *la Fo*
l'Eſperan

l'Eſperance & la Charité. Ce ſont trois jeunes Vierges que la Sageſſe, leur mere, exhorte à ſouffrir tous les tourmens auxquels l'Empereur Adrien eſt prêt à les condamner. Elles ſont en effet martyriſées par ſon ordre. Leur Mere raſſemble leurs membres, les embaume, les enterre avec reſpect à cinq milles Romains de la ville, & meurt quarante jours après elles, près de leur tombeau, en finiſſant ſa priere. Antiochus & Adrien paroiſſent dans cette Piéce qui n'a auſſi qu'un ſeul Acte.

Cette courte expoſition fait aſſez voir que ces ſix Comédies mériteroient mieux le titre de Tragédies, & que la pieuſe *Rhoswitha*, n'avoit aucunes regles Dramatiques. Mais ſeroit-il juſte d'exiger d'elle plus de ſçavoir que n'en avoient les ſçavans même de ſon ſiécle ? C'eſt aſſez qu'elle ait fait tous ſes efforts & fourni à ſes Compagnes une lecture qui pouvoit les édifier. L'idée pieuſe de la ſainteté du célibat & de la vie Monaſtique domine dans toutes ces Piéces, ainſi qu'on doit l'attendre du ſiécle où elle vivoit.

On ſçait bien qu'elle n'a point eu

l'élégance du ſtile de Térence, ni ſa régularité ; mais qui pourroit l'éxiger au milieu des ténèbres de ſon temps? Les plus ſçavans hommes qui vivoient alors n'ont pas écrit plus purement qu'elle, & quelle indulgence ne mérite pas une femme, ſurtout lorſqu'elle compoſe dans une Langue étrangere & ſçavante ?

Lorſque dans les ſiécles ſuivans les ſciences bannies de la Grece, s'enfuirent vers l'Italie, la connoiſſance du Théâtre auroit pû, & auroit dû même revivre auſſi-tôt dans ce pays : il eſt étonnant que cela ne ſoit point arrivé. Quelques Ecrivains d'Italie & de France nous vantent, il eſt vrai, des Piéces informes tirées de l'Ecriture, qu'on repréſentoit autrefois chez eux, dans les Egliſes ou dans les rues ; mais ils ne peuvent citer de ce temps, ni Tragédie, ni Comédie proprement dite, ni remonter à beaucoup près au ſiécle où j'en peux montrer d'invention Allemande.

II.

De la Diminution des parties Osseuses dans le Corps Humain, & pourquoi les vieilles Gens deviennent plus [illegible] qu'ils n'étoient dans leur âge viril.

Si le Corps humain étoit constitué de sorte qu'avec la grande quantité de nourriture qu'il prend tous les jours, il ne se fit point une dissipation égale de ses parties, il croîtroit prodigieusement, & deviendroit à charge à lui-même. Si même il étoit possible que, sans souffrir cette perte journaliere, les fluides circulassent comme à l'ordinaire, il en arriveroit que les fluides actuels ne pourroient plus céder de place à ceux qui surviennent continuellement, & le corps se détruiroit lui-même. Mais le Créateur a disposé les choses de façon, qu'il y a un accroissement & un décroissement alternatif dans le corps humain; il arrive même souvent que les excrétions surpassent de beaucoup ce qu'on prend pour réparer les pertes.

Non-seulement le principal moyen de conserver la santé, est d'entretenir une excrétion continuelle des particules inutiles, & qui pourroient devenir nuisibles aux fonctions ; mais encore un moyen sûr de rétablir l'ordre dans un corps dérangé, est de procurer aux parties superflues une excretion avantageuse.

Mon but est de faire quelques réflexions sur la diminution des parties osseuses de notre corps, & de voir si cette diminution ne seroit pas en partie cause que les gens âgés sont ordinairement plus petits qu'ils n'étoient dans l'âge viril.

Quelque difficulté qu'on trouve à imaginer que les os soient susceptibles de diminution, nous avons sous les yeux des phénoménes qui la démontrent inconteſtablement. Nous sçavons par expérience que nous perdons des dents entieres, & qu'il en vient d'autres à leur place. Nous observons même que les dents que nous conservons jusques dans la vieillesse, souffrent une grande diminution par le frottement de la mastication. Chez les

uns ce ſont les dents canines qui dépériſſent le plus ; chez d'autres les premieres molaires ; chez d'autres encore ce ſont les groſſes molaires. Les Chaſſeurs & les Maquignons ont pris occaſion de là de ſe former une connoiſſance de l'âge des Chiens & des Chevaux, par l'inſpection des dents. Les premiers n'aiment pas qu'on donne des os à leurs chiens, de crainte d'émouſſer & d'uſer leurs dents.

* Il eſt étonnant combien il y a de variété dans la figure extérieure des dents des Animaux, & même des Animaux de la même eſpéce. Ceux qui ont examiné la choſe, ont trouvé que, dans ces derniers, la variété vient ordinairement de la nourriture qu'ils prennent. En comparant les dents des chevaux qui ſe nourriſſent ordinairement d'herbe fraiche & tendre, avec les dents de ceux qui mangent du foin, de l'avoine, *&c.* on a vû que la différence de la figure de leurs dents provient ſur-tout des différens frottemens, *&c.*

En appliquant ce que nous venons de dire des dents, aux autres parties oſſeuſes, il ſe trouve en effet quel-

que difficulté dans la comparaiſon
parce que nous n'obſervons en elles au
cune perte ou diminution ſenſible. Ce
pendant nous ne ſçaurions omettre
ici une obſervation. On a prétendu re
marquer que les gens vieux & décré
pits, ſont toujours un peu plus pe
tits qu'ils ne l'étoient dans leur bel âg
On a voulu en attribuer la cauſe à l
diminution des parties oſſeuſes, & c'e
ce que le célébre *Diemerbroek* a ſou
tenu très-vivement dans le ſiécle paſſé
Il prétendoit avoir vû des Vieillards qu
étoient devenus d'un ou de deux pouce
plus courts qu'ils n'avoient été aupa
ravant. On donnoit pour raiſon, qu
les os par leur foibleſſe ne pouvoien
plus ſoutenir le poids du corps, auſſ
bien que par le paſſé, & que les mem
bres n'étoient plus ſoutenus droits pa
les muſcles, dont l'action n'étoit plu
ſi vigoureuſe.

Cependant, à bien conſidérer l
choſe, je trouve ces raiſons inſuffi
ſantes pour établir la cauſe de la di
minution des parties oſſeuſes dans le
vieilles gens. Je voudrois ſçavoir c
que ces Docteurs auroient dit, ſi o

leur eût prouvé que l'homme croit toutes les nuits de deux pouces, & qu'il diminue d'autant pendant le jour; qu'après le repas on eſt plus grand de deux lignes qu'auparavant, & que l'attitude même d'être couché peut beaucoup allonger un homme. Je ne crois pas que cet accroiſſement de la nuit, (quoique la poſture où l'on eſt paroiſſe y contribuer beaucoup) doive être attribuée ſeulement à l'allégement du poids de notre corps, où il faut croire que le poids du corps doit racourcir de deux pouces un homme qui ſe tient de bout.

Mais j'en indiquerai d'autres cauſes qui pourront me conduire à déterminer, pourquoi les vieilles gens paroiſſent toujours un peu plus petits, & ſi la diminution des os en eſt véritablement la cauſe. On ne ſçauroit nier que les os ne ſoient ſuſceptibles d'une dilatation & d'un accroiſſement imperceptibles; mais tout le monde ne comprend pas comment cette dilatation peut ſe faire ainſi peu à peu. *Robert Nesbitt* qui nous a donné une bonne Anatomie des Os, dit qu'ils ne

ſont compoſés que de quantité de petites lamelles ſi étroitement unies les unes aux autres, moyennant certaines fibres oſſeuſes, qu'aucune matiere nouvelle ne peut ſe mettre entre deux. Cependant ils ſont remplis d'une infinité de canaux qui renferment un fluide rouge huileux, qui fournit une partie de leur nourriture. Or lorſqu'il arrive que ce fluide s'amaſſe en quantité dans les petits conduits intérieurs des os, & qu'il s'y trouve en trop grande abondance, il ſe peut alors que les os en ſouffrent une dilatation conſidérable; & l'accroiſſement ne peut avoir lieu, qu'autant que les tuyaux qui compoſent le corps de l'os, s'étendent en tous ſens par l'abondance des fluides qui les pénétrent, comme les Naturaliſtes l'ont très-bien obſervé.

Mais il y a encore une autre ſorte de fluide qui peut cauſer quelque petite différence dans la longueur d'un homme. On ſçait qu'entre toutes les articulations, où les os de notre corps ſe touchent, il y a de gros cartillages qui en couvrent la tête & qui garniſſent

la cavité qui forme la jonction. Il y a outre cela dans l'articulation un certain fluide glutineux, qui, ſelon le ſentiment d'*Heiſter*, y eſt ſéparé par des glandes particulieres. (*Ruiſch* prétend qu'il y eſt porté par les orifices ſubtils des arteres). Mais quellequ'en ſoit la ſource, il eſt certain qu'il y a dans les articulations un pareil fluide, qu'on apperçoit viſiblement, ſurtout dans les articulations des vertebres, & dans la cavité des os innominès.

Or ſi l'on ſuppoſe les cas où les vaiſſeaux ouverts dans les os ſont remplis de nouveau fluide, & principalement où le fluide entre les articulations des os s'augmente conſidérablement, on voit que la longeur du corps peut en être un peu augmentée. Cet accroiſſement de fluide ſe fait en partie après le repas, & en parte la nuit pendant le ſommeil : dans le premier cas, parce que tous les vaiſſeaux d'un corps ſain ſe rempliſſent de nouveaux fluides par le moyen de la nourriture, ce qui doit néceſſairement le dilater un peu, comme cela arrive à tous les corps humides & ſpongieux ; dans le der-

nier cas, parce que la digeſtion ſe fait ordinairement bien pendant le ſommeil, que le ſuc nourricier ſe répand partout, & que par conſéquent le fluide viſqueux entre les articulations augmente conſidérablement.

Tout ceci ſert à prouver que la preſſion & le poids du corps ne ſont pas toujours la cauſe qu'un homme peut devenir plus long ou plus court dans ſi peu de tems que vingt-quatre heures. La principale cauſe de cette variation dépend de la quantité du fluide qui peut même dilater ſenſiblement les conduits oſſeux de notre corps, & principalement ceux du fluide glutineux, qui ſe trouvant en quantité doit faire que, par exemple, la tête de l'os de la jambe ne peut entrer auſſi avant dans la cavité qui le reçoit, qu'elle y entreroit s'il y avoit moins de fluide.

Cependant on ne ſçauroit refuſer tout effet à la preſſion du corps. Elle eſt ſurement une des cauſes pour laquelle on eſt plus petit le jour, qu'on n'a été la nuit : car les cartillages qui ſe trouvent dans les articulations autour des extrémités des os, ſe dilatent d'eux mê-

mes, lorſque le corps eſt couché & que les os ne ſont pas preſſés les uns ſur les autres. Quelques Naturaliſtes ont eſtimé cette dilatation à deux pouces. *Sanctorius* a obſervé d'un autre côté, que le corps d'un homme ſain, pendant un bon ſommeil, tranſpire 50 onces, que parconſéquent il eſt d'autant plus léger qu'il n'étoit le ſoir. Il s'enſuit que la preſſion du corps ne devroit pas être auſſi forte le matin que la veille. Ainſi la longueur naturelle du corps, en ne faiſant aucune attention au fluide augmenté entre les articulations, & en ne jugeant que par le poids du corps, devroit être moindre le matin que le ſoir de la veille : cependant on voit le contraire. On devroit même être plutôt plus petit que plus grand d'abord après le repas, puiſque, ſelon le calcul de *Sanctorius*, on eſt alors de 4 ou 6 livres plus peſant ; cependant le contraire arrive, & des Naturalliſtes exacts ont obſervé qu'on eſt alors allongé d'environ deux lignes.

Mais pour répondre à la queſtion pourquoi les vieilles gens deviennent plus petits qu'ils n'étoient dans leur

jeuneſſe, j'ai déjà obſervé que les anciens croyoient que la diminution des particules oſſeuſes en étoit la cauſe. Ils prétendoient que les os perdoient de leur force, enſorte que la preſſion du corps leur devenoit plus ſenſible que dans la jeuneſſe. Mais pour mieux développer la choſe, je ferai l'obſervation ſuivante. S'il étoit vrai que la diminution des particules oſſeuſes causât le raccourciſſement qu'on remarque dans les vieillards, il faudroit que les os perdiſſent de leur longueur, & cette déperdition de ſubſtance devroit ſe faire aux extrémités des os ſeulement ou dans toute leur étendue. Or l'un & l'autre eſt contre l'expérience. Les Anatomiſtes n'ont pas trouvé que les os des vieillards ſoient plus courts, à moins que ce ne ſoit par quelqu'accidens de maladie. Leurs raiſonnemens prouvent au contraire que les os des vieilles gens doivent être auſſi longs & auſſi durs qu'ils l'ayent jamais été dans leur jeuneſſe ; ce qui s'accorde auſſi avec l'expérience.

Comme cependant nous voyons tous les jours que les vieilles gens de-

viennent un peu plus petits qu'ils n'étoient dans leur jeuneſſe, on doit, ſelon moi, n'en chercher d'autre cauſe que celle à laquelle j'ai attribué ci-deſſus l'alteration journaliere de la nature du corps humain. En effet les eſprits vitaux diminuent & s'affoibliſſent tous les jours; les nerfs & les muſcles perdent de leur vigueur; les fluides & les ſucs nourriciers diminuent dans tout le corps; la quantité de ſang diminue, & le mouvement qui anime le corps & entretient la vie, ce même mouvement le détruit inſenſiblement & eſt la cauſe de la mort.

De-là il doit arriver naturellement, que le fluide qui ſe trouve dans les articulations entre les os diminue de toutes parts, ce qui fait rapprocher les os d'avantage, & diminue la longueur du corps. Cependant ce fluide ne doit pas ſe conſumer entierement, non-plus que celui qui eſt dans les conduits déliés des os: car dans le premier cas, le mouvement des membres deviendroit extremement ſenſible, ou il s'enſuivroit une paralyſie totale; dans l'autre cas, on doit craindre une carie ou toute

autre putréfaction. De plus on croit généralement & avec raiſon, que les cartillages qui ſe trouvent entre les articulations du corps ne reçoivent plus tant de nourriture dans la vieilleſſe que dans la jeuneſſe, & par conſéquent qu'ils deviennent plus minces & s'affaiſſent. Ceci cauſe encore une diminution de longueur dans le corps qui ſe tient debout.

On doit encore regarder comme une cauſe principale ce changement, que la diminution des forces des vieillards fait qu'ils marchent plus ou moins courbés, ce qui racourcit beaucoup la figure de l'Homme. Cependant je crois qu'on ne doit pas mettre cette cauſe en compte, parce qu'il eſt vraiſemblable que ceux qui ont traité cette queſtion, doivent en avoir fait abſtraction, comme d'un cauſe trop viſible & hors de diſpute. Ainſi donc la diminution du fluide viſqueux dans les articulations, doit être regardée comme la meilleure ſolution de la queſtion que nous avons propoſée.

III.

Le deux Avril dernier M. de *Juſti* lut dans l'Académie Royale des Sciences de Gottingue, la premiere Partie du plan d'un nouveau ſyſtême pour la connoiſſance du regne Minéral, tracé, ſelon lui, par la Nature même, dans la différence eſſentielle des fluides qu'elle produit. Après un expoſé des ſyſtêmes connus juſqu'ici, tant ſur la génération des Minéraux, que ſur leur ordre & leur diviſion, M. de *Juſti* aſſure que ce qu'il va propoſer, lui étoit déja venu dans l'eſprit lorſqu'il a écrit ſa Mineralogie; mais qu'il ne l'avoit entrevû que dans une lumiere encore foible, & qu'il n'avoit oſé le publier, qu'il ne fût bien confirmé dans ſon opinion par des expériences réitérées.

M. *Juſti* trouve dans la Nature trois fluides fondamentaux, qui ſont l'Eau, l'Huile & le Vif-argent. Ces trois fluides ſervent de baſe à toutes les productions naturelles, & même à celles de l'Art. Mais ils différent l'un de l'autre de la maniere la plus eſſentielle, & par les marques extérieures les plus

ſenſibles. Ces fluides ne peuvent jamais compatir enſemble, & ſont tout-à fait inaliables. Lorſqu'on les mêle dans un verre, le vif-argent eſt toujours au fond, l'eau au milieu, & l'huile en haut. Il paroît même que ces ſubſtances n'aiment pas à ſe toucher par leurs parties extrêmes ; car quand on les a remuées & mêlées l'une avec l'autre, elles reprennent leur premiere place, dès que la violence extérieure ceſſe. Quand on leur a donné, par le moyen du feu, beaucoup de mouvement intérieur, on ne ſçauroit les verſer enſemble, ſans exciter extérieurement la plus grande répugnance, accompagnée d'un bruit éclatant. Quand le mouvement intérieur produit par le feu, eſt aſſez fort, deux de ces ſubſtances, ou l'une d'elles au moins, ſe précipite dans l'atmoſphere. Ainſi la Nature même nous apprend la différence eſſentielle qu'elle a miſe entre ces fluides, & l'oppoſition radicale de leurs principes, qui peut-être ſont les principes primordiaux de toute la matiere. Cependant d'un autre côté ces mêmes fluides nous ſont

voir une harmonie admirable dans leurs effets & dans leurs phénoménes. Tous les trois deviennent par le feu extraordinairement volatiles: ils ſont invariables dans toutes leurs parties, & de quelque maniere que tout l'Art humain les ait mêlés avec d'autres ſubſtances, quelques forts que ſoient les liens qui les y attachent, ils ſont rétablis par le feu même, dans leur nature d'Eau, d'huile, & de vif-argent. L'expérience de M. *Boyle*, qui conſiſte à tirer de l'Eau par une diſtillation ſouvent réitérée une eſpéce de terre, a été trouvée fauſſe par M. *Boerrhave*. Chacun de ces trois fluides diſſout auſſi certains corps durs, & ſert de lien à ceux de ſon reſſort. La pierre la plus compacte contient un fluide aquatique, & la plus forte devient fragile, dès que le feu en a chaſſé toute l'humidité. Chaque Mine & chaque Phlogiſtique contient de l'huile qui lie enſemble ſes parties; il en eſt de même des Métaux & des demi-métaux, dont le vif-argent eſt le lien. Un Chimiſte expérimenté peut tirer ce vif-argent de tous les Métaux; mais il ne s'imaginera jamais

que ce ſoit un grand tréſor pour lui. Ce n'eſt que du vif-argent, comme de l'eau diſtillée des pierres n'eſt rien que de l'eau. Or quand nous examinons le plus connu de ces trois fluides, qui eſt l'eau ; quand nous obſervons tous les effets, toutes les générations & transformations que la Nature produit par l'eau, qui eſt de plus la nourriture univerſelle & fondamentale de toutes les Créatures qui couvrent la ſuperficie de la Terre, nous concevons la plus grande probabilité à conclure, que la nature employe dans la profondeur de la Terre, l'huile & le vif-argent de la même maniere. Cette probabilité devient enſuite une entiere certitude, quand nous conſidérons qu'elle peut ſe ſervir de l'huile & du vif-argent, ſelon leurs eſſences & leurs qualités, de la même façon que de l'eau, & que leurs phénomenes ſous la Terre ſont les mêmes que ceux de l'eau ſur la Terre. Pour le prouver, M. de *Juſſi* remarque que l'eau d'abord engendre l'Air. L'eau, dit-il, devient air, & l'Air devient Eau. L'Air eſt une eau étendue dans le ſuprême dégré, & l'Eau eſt le dernier dégré de l'Air

le plus fortement condenſé. Ces deux corps différent ſeulement entr'eux, comme la pouſſiere de la Terre, & la fumée du feu. Ce ſont les plus tendres particules des mêmes choſes miſes en mouvement. Comme M. de *Juſti* ne doute pas que cette propoſition ſi importante pour ſon ſyſtême, ne trouve beaucoup de contradiction, il l'appuie des raiſons ſuivantes. On l'a crue cette propoſition, dit-il, avant l'invention de la pompe Pneumatique. Les qualités nouvelles & admirables qu'on a découvertes dans l'Air par le moyen de cet inſtrument, ont fait rejetter, par les Phyſiciens cette ancienne vérité, ſans examiner ſi ces découvertes n'y étoient point liées elles-mêmes. Selon l'expérience de M. *Kraft*, des exhalaiſons montent dans un eſpace vuide d'air, & plus fortement que dans l'air. M. *Homberg* a trouvé qu'à force de ſecouer le vaſe, il s'eſt toujours formé un nouvel air ſous la pompe pneumatique; M. *Petit* a preſqu'entierement changé de l'Eau en Air & en exhalaiſons, par le moyen de la chaleur. De l'Eau qu'on

avoit le plus exactement purgée d'Air, étant gelée, en a encore produit. Cette expérience a été faite, comme les précédentes, à l'Académie des Sciences de Paris. Mais par l'effet du préjugé, les Phyſiciens ont recuſé le témoignage de leurs yeux, & on s'eſt perſuadé que l'Air y avoit pénétré de dehors; ce qui n'eſt pas croyable, de la façon dont eſt conſtruit le vaſe pneumatique. Au contraire le mouvement du froid en a fait encore detacher de nouvelles particules, qui ſont montées comme l'Air. M. de *Juſti* obſerve comme une des plus fortes preuves de ſon opinion, qu'une boule de verre qu'on a totalement vuidée d'air, par le moyen de la chaleur, & dans laquelle on a mis un peu d'eau, bouchée enſuite avec de la cire & miſe ſur du charbon ardent, fait, en crevant, une exploſion plus forte, que ſi la même boule étoit remplie d'air. Les véſicules qui montent de l'eau dans la machine pneumatique, ne prouvent pas que l'air qui ſort, ſoit un être différent de l'eau. Il n'y a que le mouvement intérieur de l'eau qui ſoit augmenté par la ſuction de la

pompe pneumatique ; la preſſion de l'Air ſur la ſuperficie de l'Eau n'a plus lieu. Quand de l'eau-forte déflegmée au dernier point eſt chauffée juſqu'au bouillonnement, ſi l'on y met une lame de métal, vous verrez auſſi des veſicules, mais que dans cette circonſtance vous ne pourrez pas attribuer à l'Air. Auſſi faut-il que l'Air ne ſoit pas une matiere étrangere & différente de l'Eau, puiſqu'il ne pénétre plus dans l'eau qui en a été purgée ; ce qu'il feroit ſûrement, ſuivant la qualité qu'il a de pénétrer dans tous les intervales, ſi l'eau avoit des intervales où il pût pénétrer comme matiere étrangere. On a donc déja trouvé toutes les qualités merveilleuſes de l'Air dans l'Eau qui eſt peſante & qui preſſe, qui s'étend & détruit toute réſiſtance qui n'eſt pas égale à ſes forces, qui s'échauffe beaucoup, s'étend fortement, reçoit par la gelée une force expanſive, & qui ſe laiſſe tirer par le moyen de la pompe auſſi bien que l'Air, comme une expérience de M. *Petit* l'a démontré à l'Académie Royale des Sciences de Paris.

Par ces raiſons M. de *Juſti* ſe flate d'avoir prouvé d'une maniere convaincante, que l'eau produit l'air, & qu'elle eſt dans le fond la même ſubſtance que l'air. Il parle enſuite des mouvemens & des changemens que la Nature produit par l'Air & par l'Eau, qui forment & détruiſent des corps durs, tels que les pierres, & il paſſe enſuite à l'huile. Celle qu'il entend eſt l'huile naturelle, comme la Naphte, la Petreole, *&c.* Il rapporte que cette ſorte d'huile ſe trouve abondamment en différens endroits, & particuliérement en Perſe; mais il croit que ces magaſins d'huile ſont à une telle profondeur ſous la Terre, que c'eſt un cas fort rare qu'il en vienne quelque que choſe à la ſuperficie, parce que la Nature n'en a pas beſoin là. L'huile des Plantes & celle des Animaux montent en exhalaiſons élaſtiques. Les verres & les boules vuides d'air où l'on a mis de l'huile, font voir les mêmes phénomenes qu'avec de l'eau. On ſçait que la Naphte s'enflamme à un certain éloignement du feu. On tire par conſéquent un cercle d'exhalaiſons &

de l'air de l'huile ou du Phlogiſtique : d'où il ſuit que la même choſe a lieu dans le Regne ſouterrein de la Nature, comme il eſt prouvé par l'inflammation des Mines de charbon. La Nature ſe ſert donc probablement de ces exhalaiſons ſouterreines, comme de l'Air ſur la Terre, pour compoſer & pour diſſoudre les Métaux & les Minéraux, ainſi qu'on le voit par l'examen de tant de Mines de Phlogiſtique, qui ſe laiſſent diſſoudre même ſimplement dans de l'huile. M. de *Juſti* à cette occaſion, dit que l'huile ne contient point d'air, & qu'elle ne montre aucun phénoméne dans la machine pneumatique, qui puiſſe lui en faire ſuppoſer ; qu'elle decoule par le ſiphon même dans l'eſpace vuide d'air, où l'eau ceſſe de couler. A l'égard du vif-argent, il prétend qu'il monte comme les deux autres, même dans l'eſpace vuide d'air, en vapeurs élaſtiques, & qu'il diſſout les Métaux & les demi-Métaux, à l'exception du fer, pour la diſſolution duquel nous ne ſçavons point apparamment la maniere de nous

y prendre ; tandis que la Mine
argent dans le Palatinat produit
nabre & du fer dans le mêm
néral. Mais quand même le vif-
ne pourroit pas être employé à
ſolution du fer, ce fait particu
formeroit pas une objection co
ſyſtême de M. de *Juſti*. La Na
l'égard du fer eſt encore au pr
dégré de la Métallification : elle le
poſe évidemment d'une terre co
ne & groſſiere, qui s'y trouve
fort crue. Ainſi toute acidité,
une acidité végétale, peut faire
terre commune une terre de fer
en la fondant donnera du Mét
l'addition d'un Phlogiſtique. La
Métallique du fer dépend propr
du Phlogiſtique, dont l'abſence
ge le fer en une terre que l'A
n'attire point. Le fer le plus b
& le plus poli ſe rouille entiere
ſi on le met pendant quelques
dans du vif-argent. Ce fluide pa
ſéquent reſſemble en tout aux
autres, & les expériences faites
des Mines de Métal nous mo

que les Métaux en ſont produits. On trouve du vif-argent courant dans les Mines, & les *Javelles* ſont principalement compoſées de vif-argent. M. de *Juſti* fait mention d'un Minéral fort remarquable appartenant à M. de *Beuſt* Conſeiller privé, qu'il a vû à Eiſenack. Ce Minéral contient avec l'argent vif, condenſé & à moitié endurci, de l'argent maſſif, qui par ſa qualité preſque fluide, fait voir que ç'a été du vif-argent. M. de *Juſti* termine ſon Mémoire en diſant, que l'eau eſt la baſe du regne végétal, l'huile celle du regne Animal, & le vif argent celle du régne Minéral, quoique néanmoins ces trois ſubſtances ſe mêlent ſouvent.

II.

De eo quod ſtudium Matheſeos facit ad virtutem. „ Des avantages qu'on re„ tire de l'étude des Mathémati„ques, même pour les Mœurs “. Cette curieuſe Propoſition eſt le ſujet d'un Diſcours inaugural, prononcé l'année derniere à Gottingue, par M. *Kaeſtner*, Profeſſeur de Mathématiques en cette Ville, & publié depuis en deux feuilles *in*-8°.

ON n'imagineroit pas que les Mathématiques duſſent donner des regles de conduite, qui ne ſont naturellement que du reſſort de la Morale. Mais comme différens exercices nous rendent plus habiles même en des choſes qui n'en ſont pas l'objet principal; comme on apprend à deſſiner, non pas préciſément pour devenir Peintre, mais ſouvent par rapport à l'Architecture &

à d'autres Arts où il eſt queſtion principalement de ſçavoir juger des beautés extérieures & viſibles : ainſi les Mathématiques contribuent à nous rendre vertueux, en nous préparant par l'application qu'elles exigent, & en nous rendant plus propres à exercer quelques loix de la Morale.

La premiere de ces Loix eſt, ſelon l'Auteur, l'amour de la vérité, ſans lequel il eſt difficile d'aimer à un certain point les Mathématiques, & qui par conſéquent accoutume l'ame à gouter les vérités Morales. Car quelle inconſéquence ne ſeroit-ce pas dans un Mathématicien de chercher avec tout le ſoin poſſible à éviter les erreurs, & de vouloir cependant tromper quelqu'un de deſſein formé ? Quelle étonnante contradiction, ſi le même homme qui ſent l'attrait de la vérité retranchée ſous une haie de chiffres ou de lignes, étoit inſenſible à ceux de cette vérité dans les mœurs, dont tout le monde reconnoit la beauté, quoique la plupart l'abandonnent, quand elle ne parle pas à leur avantage,

comme ces Amans intereſſés qui quittent une Maîtreſſe peu riche, quelque belle qu'elle puiſſe être ? Mais outre la ſatisfaction qu'en général tous les gens de bien trouvent dans la *veracité* Morale, parce qu'elle contribue au bien de la Société, l'eſprit Mathématique y trouve encore ce charme particulier, que le ſentiment de la verité a toujours pour lui, & il l'eſtime comme un connoiſſeur priſe une médaille précieuſe, non-ſeulement pour la matiere, mais encore pour le coin. Une Science à laquelle on ne peut avoir employé beaucoup de tems avec fruit, ſans avoir été pendant ce tems-là libre de paſſions violentes, eſt ſans doute bien capable d'affoiblir ces mêmes paſſions. Cependant l'Auteur avoue que l'ardeur de faire des recherches pour découvrir la vérité, eſt elle-même une forte paſſion, mais qui eſt évidemment très-utile, lorſqu'elle affoiblit en nous d'autres déſirs pernicieux, qu'elle remplit le vuide de notre tems qui ſans cela pourroit être occupé par des vices,

& qu'enfin elle nous empêche de nous livrer à des plaiſirs vils, en nous accoutumant à une ſorte de ſatisfaction qui les ſurpaſſe beaucoup.

Les Mathématiques ſont néanmoins encore ſi peu eſtimées parmi la plûpart des hommes, qu'elles ne ſont pas capables de procurer à un certain point les avantages extérieurs, auxquels on eſt conduit par d'autres Sciences d'une maniere très-légitime; enſorte que le Mathématicien ſeroit encore plus malheureux que d'autres, s'il ne pouvoit faire ſon bonheur qu'en ſatisfaiſant des déſirs immodérés. La préſomption ſi familiere aux Sçavans d'une autre eſpece, peut difficilement avoir lieu chez les Amateurs d'une Science qui eſt immenſe en elle-même, & qui ne peut être compriſe, même en partie par aucun Mortel, quoiqu'elle ait occupé tant d'eſprits ſublimes qu'il n'eſt pas aiſé d'égaler. Comment pourroit-on mépriſer ceux qui ſont au-deſſous de ſoi, lorſqu'on vient à conſidérer combien on eſt ſoi même inférieur à un Archimede, à un

Leibnitz, à un Bernoulli, à un Euler ? On n'exigera point ſans doute, qu'une Science purement Théorique ait par elle-même une influence directe dans le gouvernement de nos actions. Cependant on en a voulu faire quelques applications à la premiere des vertus, au culte que nous devons à Dieu (1). On pourroit alléguer ici la raiſon connue pour l'éternité des peines, tirée de l'eſſence infinie de l'Etre que nos crimes offenſent. Mais, ſelon M. *Kæſtner*, il ne convient point que la Juſtice Divine ait, pour ainſi dire, à ſe juſtifier devant nous. Il ajoute qu'elle peut ici néanmoins être défendue d'une autre maniere, qu'en prenant l'eſſence infinie de Dieu dans un ſens Métaphiſique, & l'infinité des peines dans

(1) L'Auteur a ſans doute en vue le ſingulier Ouvrage de *Craig*, intitulé : *Theologiæ Chriſtianæ Principia Mathematica*, dont le Sçavant M. *Daniel Titius* a donné l'année derniere à Léipſic une nouvelle Edition *in*-4°.

un ſens Mathématique, ce qui proprement n'eſt que jouer ſur les mots, ou faire des ſyllogiſmes à quatre termes. Mais on peut dire au moins qu'une Science qui accoutume l'ame à ſe nourrir d'idées fort éloignées des idées ſenſibles, quoique revêtues d'images ſenſibles, prépare bien ceux qui la cultivent à la contemplation des vérités ſpirituelles. Quant à ce déſir infini de ſçavoir, qui, ſelon quelques Philoſophes, eſt une preuve de l'immortalité de l'ame, perſonne ne l'éprouve plus vivement qu'un Amateur des Mathématiques; perſonne ne ſent mieux cette faim pour toutes ſortes de vérités, qui n'eſt jamais raſſaſiée ici bas. Les Mathématiques ont de plus des eſpéces de myſteres, c'eſt-à-dire certains préceptes, qui ſont connus des grands Mathématiciens d'une maniere parfaitement claire & très-convaincante, mais dont un ſimple Diſciple ne peut pas ſeulement comprendre la ſignification. Voila ce qui contribue à rendre les myſteres de la Religion très-croyables aux Mathé-

maticiens, ſur-tout lorſqu'ils ſont propoſés & déduits convenablement. Ainſi le reproche qu'on a fait aux Mathématiques de conduire à l'incrédulité, eſt ſans fondement.

ANGLETERRE.

I.

Extrait d'un Livre intitulé : *An Eſtimate of the manners and principles of the times, &c.* „ Examen ſur les Mœurs „ actuels de l'Angleterre & ſur ſes „ principes “. Sixiéme Edition. Par M. *Brown*, Recteur de l'Egliſe Gallicane, Auteur des *Eſſais ſur les Caractériſtiques de Mylord Shaftsbury.* 1757, *in*-8°. de 221 pages.

DANS l'Analiſe de cet Ouvrage, on fera toujours parler l'Auteur, & ſouvent on ſe ſervira de ſes propres termes. Cette forme d'extrait nous a parû convenir principalement à notre *Journal*, où nous devons peu nous montrer, pour produire uniquement les divers génies que nous entreprenons de faire connoître.

LA PLUPART de nos Obſervateurs ont cherché la cauſe des calamités publiques dans la mauvaiſe conduite de quelques particuliers : c'eſt faire ſa cour

au Public, que de lui perſuader qu'il n'a point de part aux malheurs qui affligent la Nation; le but de cet Ouvrage au contraire eſt d'ouvrir les yeux à ce Public qu'on n'a juſqu'à préſent cherché qu'à tromper. Les mœurs & les principes actuels de la Nation ſont la ſource du mal qu'on découvrira juſqu'à la racine. Mais avant que de peindre ces mœurs & ces principes, il faut convenir qu'il nous eſt reſté quelques vertus. La premiere & la plus importante pour nous, eſt l'eſprit de liberté; il n'eſt point encore éteint en Angleterre. Si dans le fait il a reçu quelque atteinte, nous en conſervons au moins le déſir. Nous chantons à haute voix cette liberté précieuſe; nous y tenons toujours fortement, & tant que ces diſpoſitions ſubſiſteront, la Nation ne ſera jamais eſclave. Sous Jacques II, l'Angleterre étoit libre, quoique gouvernée par un Prince deſpotique. Après que Céſar fut aſſaſſiné, Rome reſta dans l'eſclavage, quoique le Tiran n'exiſtât plus.

L'humanité eſt encore une de nos vertus. La douceur de nos Loix, notre compaſſion pour les criminels, le peu de cruauté de nos Voleurs de gran

chemin qui ne tuent preſque jamais, les fondations que la charité ſeule érige pour le ſoulagement des malheureux, les ſecours que trouvent les autres infortunés qui ne peuvent avoir part à ces fondations, ſont autant de preuves inconteſtables de notre humanité. Enfin l'eſprit d'équité, qui dérive des deux vertus dont on vient de parler, nous procure l'avantage d'une bonne adminiſtration dans la juſtice. Voilà nos avantages. Paſſons à ce qui eſt contre nous.

En examinant les mœurs de la Nation, celles du Peuple ne ſeront point l'objet de cet examen ; c'eſt plutôt ſur les mœurs de ceux qui gouvernent & qui font les Loix que tombera notre recherche. Nous n'en ſommes pas encore venus à ce point de ſcélérateſſe qui caractériſe l'âge où l'on vit décliner Carthage & Rome. Cette équité, cette humanité, cet Eſprit de liberté qui font encore les vertus de l'Anglois, l'ont ſoutenu & l'ont empêché de donner dans les derniers excès du vice. Tout ce qu'on peut lui reprocher, & ce qui peint notre ſiécle, c'eſt un luxe

vain & une moleſſe efféminée. Nous en puiſons le germe dans l'enfance. Une tendreſſe mal entendue, trop de ſoins, trop de délicateſſe nous accoutument dès nos plus jeunes ans à cette moleſſe à laquelle nous ne pouvons plus enſuite renoncer. L'éducation des Univerſités ſeroit bonne, ſi l'on n'écoutoit que les habiles Maîtres qui y inſtruiſent la jeuneſſe ; mais un jeune Ecolier va perdre dans le monde le fruit des leçons qu'il reçoit au Collége. Il en eſt de ces jeunes gens qu'on introduit prématurément dans le monde, comme de ces jeunes plantes qu'on arrache trop tôt de leur couche natale, pour les expoſer à un air malſain : elles dépériſſent bien-tôt. A ces abus on en fait ſuccéder un autre qui n'eſt pas moins pernicieux, en faiſant voyager la jeuneſſe de trop bonne heure. Elle n'a point le jugement aſſez formé, pour ſçavoir diſtinguer entre les bons & les mauvais exemples qu'on lui met devant les yeux, ou plutôt elle ſe décide pour le vice & pour les écarts qui ont un attrait bien plus ſéduiſant. Enfin notre jeune homme vient

à Londres, & il eſt initié aux plaiſirs de cette Capitale. Que de tems ne faut-il pas qu'il perde le matin à une toilette qui eſt cependant indiſpenſable ! car s'il ſe néglige ſur la parure, il ſera confondu avec la plus vile populace ; les jeunes gens de ſon rang rougiront d'aller avec lui. Ainſi paré, l'on ſe met dans une chaiſe à porteurs pour faire des viſites. Lorſque notre bonne Reine Eliſabeth alloit à cheval à Saint Paul, qui auroit dit que deux cens ans après un jeune Seigneur n'oſeroit paroître dans les rues de Londres que dans une machine conſacrée à la moleſſe ? Quelque part qu'aille notre jeune Seigneur, il ne trouvera que des objets propres à l'entretenir dans cette délicateſſe efféminée. Ce ſont des tapis, des tapiſſeries, des inventions de toute eſpece pour entretenir une égale chaleur, des appartemens dont les portes & les croiſées ferment hermétiquement, ou le luxe brille de toutes parts. Riches ameublemens, buffets ſomptueux, deſſerts recherchés, ſuite nombreuſe, repas pour leſquels on rançonne l'Air, la Mer & toutes les Na-

tions, tout eſt marqué au coin de la ſuperbe opulence. Mais que fait cette Société raſſemblée ſous les enſeignes du luxe ? S'y entretient-on de quelques ſujets utiles & importans ? Il y a long-tems que les converſations tant ſoit peu ſérieuſes ſont paſſées de mode: ce ſeroit manquer à l'uſage qui eſt aujourd'hui de plaiſanter de tout. Mais comme on ne peut pas toujours y fournir, l'inſipidité gagne bien-tôt. On avoit imaginé le jeu comme un amuſement, l'avarice, ſuite néceſſaire de la profuſion, en a fait une occupation pénible; c'eſt du moins une ſorte de commerce.

Quelquefois on ſe permet de lire: c'eſt l'amuſement du matin en attendant l'heure de la toilette. Mais que lit on ? Tout ce qui peut énerver l'ame & ce qui nous épargne la fatigue de penſer. De-là ce gout pour l'obcénité qui eſt un caractériſtique frappant de notre ſiécle. Il ne faut pas s'étonner ſi la Muſique a dégénéré, ainſique le reſte. Cet Art ſi propre à exciter dans nos ames les plus noble mouvemens, on l'a réduit aux cader

ces & aux tours de gozier d'une eſpece d'hommes transformés en femmes. On néglige aujourd'hui les beaux airs de *Corelli*, de *Geminiani*, & de leurs ſemblables : les fugues divines de *Caldara* & de *Marcello*, l'élégante ſimplicité de *Bononcini*, les accords mâles & pathétiques de *Handel* reſtent dans l'oubli, & on leur préfere les inſipides chanſons modernes, dont on dépare nos concerts. La Peinture n'eſt pas mieux traitée. Les efforts de notre célébre Compatriote (1) n'ont pû préſerver le vrai gout. Le bas groteſque, & les productions d'une fantaiſie déſordonnée l'emportent : les figures Chinoiſes, les Magots, voilà nos modéles d'élégance. Le Théâtre ne nous fournira pas plus de ſujets de conſolation, ſi nous en jugeons par les applaudiſſens qu'on donne avec une fureur égale à la Farce, à la Pantomime & à l'Opéra. Nos amuſemens à la Campagne ne ſont pas plus mâles ni plus dignes de nous. On n'y fait plus cas de cette paiſible fo-

(1) M. *Hogarth* célébre Peintre, qui a donné un *Traité ſur les Principes du Beau.*

litude qui en faiſoit le charme ; on craint de ſe rencontrer vis-à-vis de ſoi ; on raſſemble de bruiantes Sociétés qui retracent à la Campagne l'image tumultueuſe des Villes. Dans tout ceci on n'a point cherché à créer des ridicules, ou à les aggraver, on n'a fait qu'en déployer les traits.

On demandera peut-être pourquoi on ne fait point ici mention des Femmes qui auroient bien mérité un Chapitre à part. Je répondrai qu'elles n'ont plus chez nous de diſtinction particuliere que dans l'habillement. Elles ont fait autant de pas pour venir à nous, que nous en avons fait pour leur reſſembler.

Après avoir paſſé en revue les mœurs de la Nation, conſidérons les principes ſur leſquels elle agit. Ses principes ſur la Religion paroiſſent tendre au Déiſme. Ce n'eſt pas qu'on y ſoit affermi par un mûr examen, ni par une profonde ſpéculation : on ne ſe donne pas tant de peine. Nous avons bien quelques Auteurs qui ont déployé le Déiſme dans ſa plus grande lumiere. On s'eſt contenté d'adopter leurs conclu-

, ſans approfondir leurs raiſon-
ens. Les Œuvres de *Bolingbroke*
oient faites pour attirer l'atten-
des incrédules dans ce ſiécle d'ir-
ion ; mais cinq volumes *in*-4°. ſont
effrayans. Quoiqu'il en ſoit, il eſt
on air de négliger les exercices de
& de mépriſer la ſimplicité de
ngile. Pour ce qui eſt des prin-
d'honneur, ils ont bien changé.
objet autrefois étoit le déſir de
oire dirigé vers le bien public. Les
s de notre ambition ſont aujour-
i la Fortune, les Titres, la Ma-
cence. Si un homme ſacrifioit ſes
nodités & ſes biens à l'utilité pu-
ie, on en riroit, on le regarde-
comme un imbécile qui préfere
ore à la réalité (1). Ce qui ôte
eſpérance de changement dans
nœurs, c'eſt que nous en ſommes
s à nous endurcir ſur la cenſure.

Ce Tableau, ainſi que pluſieurs au-
paroit outré. On voit encore en An-
re plus qu'ailleurs, des particuliers
per du bien de la Patrie & y con-
r. On ne peut pas nier que la Nation
r prodigue ſes applaudiſſemens.

Si nous nous voyons joués dans une Comédie de façon à nous y reconnoître, nous en rions de tout notre cœur, & nous gardons nos ridicules.

Ce n'eſt pas qu'il n'y ait quelques exceptions. Dans les tems où la vertu regnoit, il ſe trouvoit des hommes pervers & efféminés : ainſi dans le ſiécle de la moleſſe, il eſt encore quelques hommes vertueux & doués de ce courage mâle qui nous ſied ſi bien ; mais il n'en eſt pas moins vrai que le caractere du ſiécle eſt un vain luxe & une moleſſe exceſſive.

Telle eſt en ſubſtance la premiere Partie de l'Ouvrage que nous analiſons.

L'objet de la ſeconde Partie eſt de conſidérer les *effets des Principes & des Mœurs*, qu'on vient de tracer.

La force d'une Nation conſiſte dans la capacité de ceux qui conduiſent le peuple, dans leur zéle pour la défenſe de la Patrie & dans leur union. C'eſt ce que j'appellerai *Capacité Nationalle*, *Eſprit Patriotique de défenſe*, *Eſprit Patriotique d'union.*

N'eſt-il pas évident que la corrup-

tion de nos mœurs a bien altéré la capacité Nationale ? que peut-on attendre de ſujets manqués par une éducation vicieuſe, & qui dans l'âge de la raiſon ne ſe livrent qu'à l'amuſement ? Auſſi les aſſemblées de la Nation deviennent-elles des ſcénes de ſcandale & de tumulte. Quelle différence dans la dignité de l'Aréopage, où ſi un membre s'étoit échappé juſqu'à rire pendant que l'aſſemblée ſe tenoit, il auroit commis une faute impardonnable ! Dans notre Senat, on ne peut compter que ſur les avis du petit nombre dont la ſupériorité eſt reconnue. Que ſeroit-ce ſi ces premiers génies étoient aveuglés, & ſi leurs plans étoient perfectionnés par des Membres qui euſſent auſſi des talens & de l'expérience ? Si d'ailleurs ces bonnes têtes s'éclipſent, comme elles font journellement, n'eſt-il pas à craindre que la Nation ne ſoit bien-tôt entierement enveloppée de ténébres & d'ignorance ?

Si l'on jette les yeux ſur les Officiers de nos flottes & de notre Armée, on conviendra que la délicateſſe & la futilité n'ont pas moins gagné de ter-

rein dans cette partie. Ce ſont eux qui donnent le ton à nos amuſemens, qui préſident à nos Théâtres, qui reglent nos modes, & qui ſur-tout ſe piquent d'ignorance. Qu'on parcourre l'Hiſtoire ancienne, on verra que les hommes les plus verſés dans la Science Militaire, excelloient également dans les Lettres : tels étoient, parmi les Grecs, Piſiſtrate, Pericles, Alcibiade, Dion, Ageſilas, Epaminondas ; & chez les Romains, Scipion, les deux Catons, Lucullus, Pompée, Brutus, & Céſar. Si les ſiécles barbares nous fourniſſent l'exemple de quelques Généraux non lettrés, du moins eſt-il certain qu'ils ſçavoient leur métier : d'ailleurs dans les guerres d'alors il étoit beaucoup moins queſtion de ſtratagêmes & de diſcipline. Dans la diſſipation générale où maintenant nous ſommes plongés, peut-on eſpérer que les Officiers apprendront leur métier au point de bien remplir leurs devoirs actuels, & de ſe diſtinguer dans le commandement, lorſqu'ils y parviendront ?

M. *Hume* félicite la Nation de ce

que le Clergé a perdu ſon influence & ſa conſidération. Comment cela ne ſeroit-il pas arrivé, puiſque pluſieurs Eccléſiaſtiques négligent leurs devoirs & ſont plus aſſidus aux divertiſſemens publics qu'à leur Paroiſſe? Ceux que leur âge ou leur ſituation empêche de participer à nos plaiſirs, *roupillent* dans une ſtalle, font la cour aux Grands, ou ſuivent les Elections des Membres du Parlement & fomentent même la cabale, pour y trouver leur intérêt. C'eſt ainſi que les fautes des particuliers influent ſur l'Etat en général.

Venons à l'eſprit Patriotique de défenſe : combien n'eſt-il pas déchu! Nos Soldats à la vérité poſſédent une fermeté & un courage très-propres à ſoutenir l'honneur de la Nation. Dans le ſervice de Terre ils ſont pleins de zéle pour l'honneur de leur Compagnie & de leur Régiment. Sur Mer, il y a une émulation ſinguliere à qui aura le mieux ſervi ſon canon, à qui aura mieux manœuvré, à qui aura mieux combattu. Il eſt reconnu qu'il *n'y a pas de plus braves gens ſur la Terre* : rarement les verra-t-on reculer,

à moins que l'Officier ne leur en montre l'exemple ; encore les rallie-t-on facilement, & ils retournent à la charge avec la même ardeur. On peut donc compter ſur nos Villages & ſur nos Ports, comme ſur une reſſource ſûre pour la défenſe de la Patrie. On ne peut pas en dire préciſément autant de l'Officier : la délicateſſe, la débauche & le climat de l'Iſle ont attaqué notre conſtitution, & cauſé beaucoup de maladies de nerfs qui ſont une ſource de foibleſſe. Notre éducation & notre façon de vivre nous rendent incapables de ſupporter la fatigue. Nos principes achevent de nous priver du courage qui doit conſtituer un Patriote. La Religion des Enthouſiaſtes les fait courir au combat : la vraie Religion nous dicte le zéle défenſif de la Patrie ; l'Irréligion produit la poltronnerie & la lâcheté. On peut juger de ſes effets par la terreur panique qui s'empara de la Nation, dans la derniere tentative de la Maiſon de Stuard. Le peuple prit la fuite à la vue d'une poignée de Braves, & l'on a vû une troupe de Montagnards marcher ſans obſta-

cle, & pénétrer juſqu'au centre du Royaume. Il eſt vrai qu'on leva des groſſes ſommes pour l'entretien de la Flotte & de l'Armée ; mais il ne ſuffit pas qu'il y ait en pareil cas des contribuans, il faut des bras pour combattre. Dernierement encore, quand on craignoit une invaſion de la part des François, un honnête particulier fit cette déclaration naïve : » Quant à moi, je ne » ſuis pas Soldat ; ainſi je ne riſque » rien à avouer que je ne ſuis pas » brave. Voici ma bourſe pour le ſer» vice de ma Patrie : ſi les François » viennent, je payerai, mais bien fin qui » m'obligera à me battre «. Combien d'autres Anglois en auroient dit autant, s'ils avoient voulu dire la vérité!

Le Suicide mérite ici quelques obſervations. Il étoit commun chez les Grecs & chez les Romains, dans le tems de leur plus grande ſplendeur. On pourroit donc croire qu'il annonce le courage dans une Nation, mais remontons au principe. On verra que c'étoit l'honneur ou la crainte de l'infamie qui portoit les Grecs & les Ro-

mains à diſpoſer d'eux-mêmes, & ce ſont nos vices qui nous conduiſent là. Le Romain ſe tuoit, parce qu'il avoit ſuccombé dans une action : l'Anglois ſe tue, parce qu'il a été malheureux au jeu ; celui-là, parce qu'il avoit encouru la diſgrace du Public ; celui-ci, parce qu'il n'oſe paroître avec la Nobleſſe ; l'ancien Héros, parce qu'il avoit perdu quelque portion de ſa gloire ; le moderne, parce qu'il ne peut plus acheter d'Ortolans ni de vin de Champagne ; le premier, parce qu'il avoit perdu une Bataille ou une Province ; le dernier, parce qu'on a ſaiſi ſon équipage ; le Romain, parce qu'il agiſſoit ſur de faux principes de Religion ; l'Anglois, parce qu'il n'en a aucune.

Au reſte, comment peut-on eſpérer que des hommes pris au hazard & ſans aucune préparation, puiſſent faire de bons Officiers ? Le ſimple changement d'habit peut-il tout d'un coup inſpirer les vertus martiales, & n'eſt-ce pas un inconvénient inſurmontable que nous n'ayons pas d'Ecole Militaire ? Mais l'Armée n'en eſt-elle pas une, diſa-t-on ? Oui : mais l'eſt-elle en tems

de

de paix? Et de plus n'eſt-il pas certain que de jeunes gens déja formés & inſtruits de bonne heure pour la guerre y ſeroient infiniment plus propres?

L'Eſprit Patriotique d'union n'eſt-il pas encore altéré par notre molleſſe? Avant que d'entrer dans cette queſtion, il faut obſerver que l'eſprit d'union eſt toujours très conſtant dans les Monarchies, & foible dans les Etats libres. Le Monarque ſupplée au défaut de principes. Il dirige tout par ſa Souveraine puiſſance; il remet l'ordre & ramene tout au même point. Il n'en eſt pas de même dans les Pays libres. Si le particulier perd de vue les principes de Religion, d'honneur & de zéle pour ſa Patrie; s'il ne ſe ſacrifie pas pour le bien public, dès-là toute union eſt détruite. On objectera ici avec le célébre Monteſquieu, que les factions ſont non-ſeulement naturelles, mais même néceſſaires dans les Etats libres. Voici ſes termes, en parlant de Rome: » On n'entend parler » dans les Auteurs que des diviſions » qui perdirent Rome; mais on ne

» voit pas que ces diviſions y étoient » néceſſaires, qu'elles y avoient tou- » jours été & qu'elles y devoient tou- » jours être «. Pour juger à quel point cette propoſition eſt vraie, il faut faire une diſtinction. Lorſque les diviſions ne tirent leur ſource que de la différence & de la liberté des opinions ou des conteſtations qui peuvent s'élever ſur le rang & les privileges des différentes claſſes de Citoyens ; lorſque l'intérêt perſonnel des particuliers n'y entre pour rien, la République ſubſiſte dans toute ſa force & profite même de ces diviſions. C'eſt ce qu'on a vû arriver dans la République de Rome, mais dans ſes premiers tems de ſimplicité & de déſintéreſſement. Lorſqu'aucontraire c'eſt l'avarice, l'ambition, la vengeance, l'amour de la propriété qui diviſent les membres, on peut prédire que l'Etat eſt près de ſa perte. Telle fut Rome même dans le tems de Marius, de Sylla, de Pompée, & des Triumvirs. Il eſt facile de démontrer que nos diviſions ont cette origine pernicieuſe qui a entrainé la perte de Rome.

Dans la révolution de 1688, la Nation en acquérant tous ſes priviléges, obtint encore celui d'impoſer la néceſſité du concours du Parlement pour la levée des impôts & des ſubſides annuels. Comme la Cour n'en diſpoſoit pas moins de tous les emplois lucratifs, les Membres du Parlement imaginerent de ſe les faire donner en échange de la partie du pouvoir qui leur étoit confiée. La Cour ſe vit bien-tôt contredite dans toutes ſes meſures & dans ſes plans. Le Roi Guillaume n'héſita pas ſur le remède qu'il falloit y apporter. Il ferma la bouche à tous les oppoſans avec des places & des penſions. Dès-lì eſt venu l'uſage de raſſembler un Parlement dont la pluralité eſt favorable à la Cour.

Cette pratique ſe réduiſit inſenſiblement en art & en ſiſtême régulier, & elle s'étendit de plus en plus. Ce ne fut plus que négociations & conventions perpétuelles entre la Cour & le Parlement. Comme cependant il n'y a pas autant d'emplois lucratifs qu'il y a d'aſpirans, ceux qui n'eurent rien formerent une faction tur-

bulente qui ſe fit un devoir de crier haut & de s'oppoſer en tout au Miniſtere. Ce ne fut plus d'après l'examen des affaires qu'on ſe décida à accorder ou à refuſer ſon ſuffrage ; ce fut uniquement ſur ſon traitement perſonnel qu'on prit parti, & le Gouvernement qui avoit été obligé de gagner les Membres pour donner leurs avis contre leur conſcience & leur ſentiment, fut encore contraint de les corrompre, pour voter contre leur conſcience & leur propre avis.

Les effets de cette déſunion ne ſeront pas partout les mêmes. Chez une Nation mâle & guerriere, la déſunion remuera l'intérieur de l'Etat. Ce ſera dans ſon ſein que ſe fomentera le trouble. C'eſt ainſi qu'on a vû périr les Républiques de Corinthe, d'Athénes, de Sparte, & de Rome. Dans une Nation efféminée comme la nôtre, le danger viendra de dehors. Moins les Anglois ont à craindre des diviſions inteſtines, plus ils doivent redouter l'Ennemi étranger, qui s'appercevra de notre foibleſſe & en profitera. C'eſt donc lorſque nous ſerons ainſi atta-

qués, qu'il faut conſidérer les effets de la déſunion : ils nous ſeront véritablement funeſtes. Tous nos arrangemens en auront moins de conſiſtence. Nous ne pourrons exécuter aucun grand projet, dès qu'il demandera une certaine ſuite & un tems conſidérable ; plus de vigueur non plus dans l'expédition. Pendant que nous diſputerons ſur les moyens de défenſe, l'Ennemi arrivera & nous ſurprendra.

Voici encore un autre inconvénient inévitable. Vû la diſtribution forcée des emplois & des poſtes importans, il arrivera que les gens de mérite doués des talens & des qualités ſi rares dans ce ſiécle, n'auront aucune part à cette diſtribution ; & alors quel ſera le Citoyen qui cherchera à mériter les honneurs & la fortune par la vertu, tandis qu'il ſera certain d'y parvenir par ſon influence dans le Parlement ? Prendra-t-on la route pénible d'une éducation diſpendieuſe & recherchée, de l'étude, du travail, des veilles & des fatigues, tandis qu'on aura une autre voie beaucoup plus douce & plus aiſée ?

Les Emplois d'ailleurs deviendront une eſpéce de ſucceſſion dans les Familles dévouées à la Cour. Ils ſeront par conſéquent remplis par les perſonnes du premier rang ; & c'eſt préciſément chez eux que la corruption & la molleſſe a le plus infecté le cœur & l'ame.

Un autre mal, c'eſt l'état floriſſant de ces Agens, Agioteurs, Négociateurs de faction ou de cabale qui environnent les Grands, & qui ſont les inſtrumens de la corruption. Bien-tôt à la fourberie, à l'incapacité même, ils ajouteront l'inſolence. Ils ſe déclareront les ennemis de l'homme de mérite, ils chercheront à le diffamer & à le perdre ; & c'eſt ce qu'on voit arriver tous les jours.

On peut donc conclure que le corps de la Nation eſt affoibli, & comme mutilé dans tous ſes membres.

On obſervera cependant qu'il y a deux Etats qui ſe ſauveront du torrent & qui conſerveront leur conſidération. Ce ſont ceux du Médecin & de l'Homme de Loi. Comme leurs objets ſont d'aſſurer la ſanté & la pro-

priété des biens, & que c'eſt à quoi nous ſommes attachés par-deſſus toutes choſes, ils ſeront très ſûrs de l'hommage que nous rendrons à leurs talens. Moins nous ſerons tournés vers l'utilité publique, plus notre intérêt particulier nous portera à les ménager.

Avant que de conclure cette Partie, il faut réſoudre une objection ſpécieuſe. Les François ſont auſſi vains & auſſi efféminés que nous : ils ſont nos modéles à cet égard. On trouve dans leur Nation les mêmes défauts de capacité, de zéle & d'union nationale. Puiſqu'ils ne produiſent pas en France les mêmes maux que chez nous, puiſqu'ils n'affoibliſſent pas la conſtitution & la force du Gouvernement, pourquoi leur attribuer nos malheurs publics ? Telle eſt l'objection.

Je conviendrai que leurs mœurs ſont les mêmes, mais les effets en ſont contrebalancés par une foule de cauſes & de principes différens. La capacité Nationale n'en eſt point affectée. Il y a pour le Civil, la Marine, & le Militaire, des Ecoles publiques où la jeuneſſe eſt inſtruite & exercée aux

dépens de l'Etat, & on ne peut eſpérer de percer que par ſon mérite & par ſes talens.

Le principe de l'honneur eſt le caractériſtique de la Nation (1). Il eſt en vigueur dans tous les rangs, il inſpire juſqu'aux hommes de la plus vile claſſe. Il donne le mouvement à toute la machine du Gouvernement. Quoiqu'il ſemble avoir pris beaucoup d'accroiſſement ſous Henri IV & Louis XIV, il date encore de plus loin.

On peut ſe rappeller cette fameuſe journée des Éperons ſous le regne de Henri VIII, lorſqu'il fit une invaſion en France. Quoique le Soldat frappé d'une terreur panique, eût pris la fuite, l'Officier ne voulut point abandonner le champ de bataille, & préféra d'y être maſſacré ou fait priſonnier.

On traite cet honneur François de faux honneur. Tel qu'il eſt, il ſeroit à ſouhaiter que nous en euſſions au-

(1) L'Auteur auroit pû ajouter, comme un autre caractériſtique du François, ſon amour naturel pour ſon Prince, motif qui anime peu les Anglois.

tant. Il ne s'étend pas à tout : il ſe renferme dans une certaine ſphere dont il ne ſort point ; il roule preſque entierement ſur les procédés, ſur le traitement réciproque dans la Société. Ainſi il peut avoir du déſavantage, ſi on le compare à ce que les autres Nations appellent honneur. Quoiqu'il en ſoit, il eſt fait pour produire de très-bons effets en France. C'eſt à lui qu'elle doit ſa gloire. La puiſſance du Monarque, comme on l'a déja dit, cimente & aſſure l'union. C'eſt ainſi que la France eſt devenue formidable, malgré toute la molleſſe de ſes Habitans : par ſon propre exemple, elle a fait paſſer le poiſon magique de ſes délices chez les Nations voiſines, & elle s'eſt préſervée par l'antidote de ſes principes.

C'eſt au moyen de ces principes que le caractere François, quoiqu'inconſiſtant, eſt reſpectable. Ils ont trouvé ou inventé l'art d'unir tous les extrêmes : ils ont enſemble les vertus & les vices qui paroiſſent les plus incompatibles. Ils ſont un compoſé de force & de foibleſſe. On peut les dire

efféminés, quoique braves ; faux & gens d'honneur ; vains, mais avec fineſſe ; ſplendides, ſans être généreux ; guerriers, mais rafinés dans leurs manieres ; poſſédant aſſez de qualités pour mériter des applaudiſſements, ſans cependant être vertueux ; ſérieux dans la bagatelle ; gais dans toutes leurs opérations & dans toutes leurs entrepriſes ; Femmes à la toilette, Héros dans le Champ de Mars ; corrompus, mais décens dans la conduite ; diviſés par leurs ſentimens, & unis dans l'action ; foibles, ſi l'on conſidere leurs mœurs ; forts, ſi l'on a égard à leurs principes ; mépriſables dans la vie privée, formidables en tant que Nation. Ils ont *empiété* ſur notre puiſſance Navale (1) : ils ſont plus que de nous diſputer l'Empire de la Méditerranée, ils travaillent à nous chaſſer des Colonies de l'Amérique. Voilà les ſuites de leurs principes & de leur union. Ils triomphent juſques dans

(1) Le terme eſt au moins impropre. Les Anglois étoient plus modeſtes avant le Traité d'Utrecht.

le Nouveau Monde. Les Gouverneurs de leurs Colonies ſont conduits par l'honneur, tandis que les nôtres n'ont pour mobile que l'avarice & la rapine. Leur Religion & leur Politique dirigent leurs vûes, pour faire des proſélites & des alliés parmi les Indiens. Notre Irréligion nous empêche de penſer à l'un de ces deux objets, & nos mauvais procédés nous empêchent de réuſſir dans l'autre. Enfin nos Colonies ont autant dégénéré que la Nation dont elles dérivent. Si au moyen de ces avantages les François s'emparoient de nos poſſeſſions en Amérique, que deviendroit notre puiſſance Navale ?

C'eſt ainſi que nous déclinons. Ce qui rend notre ſituation plus dangereuſe, c'eſt que nous ne nous en livrons pas moins à la diſſipation & aux amuſemens frivoles.

TROISIEME PARTIE.

Sources des Mœurs, & Principes actuels de l'Angleterre.

LA Nation étonnée voit les malheurs qui l'environnent, ſans ſçavoir de quelle ſource ils dérivent : découvrons lui donc la funeſte erreur qui l'abuſe. On demande ſans ceſſe où en eſt notre commerce, & quels biens nous poſſedons ? On croit que pourvû que les richeſſes de la Nation s'acroiſſent, nous ſerons puiſſans, heureux & tranquilles. On ne fait pas attention à une vérité, que l'expérience démontre, que les ſages ont toujours annoncée, & qui n'a point échappé au célèbre Monteſquieu : c'eſt que ſi d'un côté le commerce polit les mœurs, de l'autre il les corrompt.

En effet on doit diſtinguer trois époques du Commerce. Dans la premiere il fournit aux beſoins les plus eſſentiels ; il les prévient même, il multiplie les connoiſſances, il déracine les préjugés,

il met en jeu les vertus & ſurtout l'humanité. Dans ſon ſecond période, il aide à la population, il favoriſe les Sciences & les Arts, il répand l'abondance & aſſure la felicité d'un peuple. Dans le troiſiéme, c'eſt-à dire, lorſqu'il eſt le plus floriſſant, ſes effets ſont tout differens: il nous charge de ſuperflu, il fait regner, entre autres vices, l'avarice, le luxe, la molleſſe & détruit les meilleurs principes. Si nous avons joui de tous les avantages du Commerce dans ſes deux premieres Epoques, nous éprouvons malheureuſement aujourd'hui tous ſes déſavantages.

Les premiers eſſais du luxe ſont bornés & peu délicats: les commerçans s'en melent-ils, le luxe eſt bientôt porté au dernier rafinement. La raiſon en eſt toute ſimple: le Commerce parcourt tous les Climats, toutes les Regions; l'induſtrie recompenſée fait ſervir & emploie tous les materiaux à la molleſſe & à la magnificence.

Si le commerce s'introduit chez une Nation qui ait des Terres à cultiver & de la Nobleſſe, l'avarice & l'avidité du gain, voilà le lot du Commerçant: le

luxe, la vanité, & la molleſſe ſont le partage du gentilhomme; je parle pour le général, ſans exclure les exceptions. On trouve des Commerçans généreux, & des Nobles avides; ce qui n'empêche pas que ce que j'ai avancé ne ſoit moralement vrai.

L'avarice qu'entraine le Commerce pouſſé à l'excès, attaque & ſappe la Religion. Ce n'eſt pas qu'elle détruiſe directement la foi par les armes offenſives de l'incrédulité : un homme dont l'objet unique eſt l'argent, ne s'amuſe pas à raiſonner. Entraîné, ſubjugué par l'intérêt, il néglige entierement les principes & les actes de Religion, il la met entierement à l'écart. (C'eſt en ce ſens que l'avarice nuit à la Religion, ſans vouloir l'inſulter). S'il va au Japon, il foule aux pieds la croix, finit ſes affaires, & revient auſſi bon chretien qu'auparavant.

Chez une Nation qui joint le luxe & la molleſſe à l'amour du gain, les principes de la Religion ſont combattus plus directement. On les perd dans la recherche des plaiſirs qui les abſorbe autant que l'avidité du gain. Le loiſir

& le gout de la littérature ouvrent le champ à la diſpute, & le luxe abandonné bientôt une Religion qui le réprouve, pour ſervir ſous la banniere de l'Irreligion qui l'authoriſe.

On n'aura pas de peine à comprendre que chez une Nation purement commerçante, l'amour du gain ne détruit pas moins les principes de l'honneur. L'adoration qu'un tel peuple rend à l'or, étouffe toute autre gloire; il ſurmonte la crainte de la honte. Cette Nation quoique mépriſée par toute l'Europe, dira avec l'Avare : *On me ſifle ? eh bien! moi je m'applaudis toutes les fois que je contemple mon coffre-fort.* (1)

Pour ſe convaincre de la deſtruction de tous les principes, il n'y a qu'à jetter les yeux ſur les deux Nations, chez qui le commerce eſt à ſon plus haut point. Les Hollandois & les Chinois ſont de tous les peuples, les uns les plus mercenaires, les autres les plus grands voleurs.

Si l'on approfondit ces objets, on re-

(1) *Populus me ſibilat ; at mihi plaudo*
Ipſe domi, ſimul ac nummos contemplor in arcâ.
Horat.

marquera comme nous venons de le dire, que la foi n'étant pas préciſement attaquée chez les peuples purement commerçans, n'y reçoit pas autant d'inſultes, que chez les peuples où le commerce ne fait qu'une branche de l'Etat. Delà vient qu'en Hollande, la Religion ſemble ſe conſerver encore, tandis qu'elle eſt évidemment détruite en Anglererre.

C'eſt tout le contraire à l'égard des principes d'honneur. Chez nous il en reſte une apparence, parce que le déſir de l'applaudiſſement & la crainte de l'opprobre, quoique fort altérés, ne ſont pas entierement détruits, tandis qu'en Hollande où l'avarice domine, il n'en eſt preſque plus queſtion. (1)

Au reſte, comme aujourd'hui la Religion des Hollandois & l'honneur des Anglois ne ſont que l'ombre de la vraie Religion & du véritable honneur, on ne doit pas s'étonner qu'ils ne produiſent aucun effet ſalutaire.

(1) C'eſt un Anglois qui parle, un Anglois, *Quidlibet audendi ſcriptis cui parta poteſtas.*

Toutes les verités qu'on vient d'établir ne ſont pas encore généralement reconnues. Nos Politiques modernes ſoutiennent des maximes qui affoibliroient, ſi elles étoient fondées, la plupart de nos preuves. Ils avancent » que » c'eſt ſur toutes choſes le Commerce » & les richeſſes qui rendent une Na» tion puiſſante, en contribuant à la po» pulation, en fourniſſant de quoi payer » les flottes & les armées, & en la met» tant en état de ſoutenir la guerre; de « ſorte qu'à la longue une telle Nation » eſt ſure d'affoiblir & de ruiner l'enne» mi, dont le Commerce & les ri» cheſſes ſeront inférieurs. « Cette objection eſt aſſez ſpécieuſe, pour être examinée avec attention.

1°. Le commerce, dit-on, augmente la population. C'eſt de quoi nous ne conviendrons pas aumoins pour le tems préſent. Il eſt vrai que quand la Nation s'occupe à cultiver ſes terres, à en échanger le produit, & à accroître ſes Manufactures, ces branches du commerce emploiant beaucoup de bras, augmentent la population. Mais aujourd'hui que le commerce s'eſt étendu à tant

d'autres objets pour leſquels nous envoyons notre argent en échange de denrées étrangeres, cette eſpéce de commerce n'augmentant pas le travail, n'accroit pas le nombre des habitans. Cependant c'eſt là l'eſpece de commerce qui fleurira le plus tant que nous ſerons adonnés au luxe. Il faut auſſi conſiderer que, dans ce ſiécle où tout ſe perfectione, on invente tous les jours des machines qui pour le labourage & pour les Manufactures, exigent un moindre nombre d'ouvriers; ce qui n'encourage pas la population. Combien d'autres circonſtances tendent encore à la diminution du nombre de nos habitans!

1°. La vanité & la molleſſe dégoutent du mariage.

2°. Les maladies particulieres & reſervées à ces derniers ſiécles, ainſi que l'intempérance, nuiſent évidemment à la propagation dont elles tariſſent ou tranchent les ſources.

3°. Cette débilité abrége la vie & attaque le genre vital, tant dans les peres que dans leur poſterité.

Les faits viennent à l'appui de ces

raiſonnemens. Lors de l'acroiſſement des Manufactures & de la culture des terres, on s'apperçut viſiblement de l'augmentation des habitans. Depuis le Commerce étranger, il n'en eſt plus queſtion. Quoique notre commerce ait peut-être doublé, il y a tout lieu de croire que la Nation n'eſt pas ſi peuplée qu'elle l'étoit il y a 50 ans. La Capitale d'Angleterre augmente chaque jour d'étendue & recule ſon enceinte, ſans que le nombre de ſes Citoyens ſoit augmenté. Quelques autres Villes commerçantes ſe ſont extremement peuplées aux dépens des villages qui ſont affoiblis. Par les rélevés que j'ai pris moi-même ſur les regiſtres de quelques paroiſſes, j'ai trouvé que depuis 1550, juſqu'en 1710, le nombre des habitans s'eſt accru dans la proportion de 57 à 72, & depuis 1710 juſqu'à préſent, le même nombre s'eſt tout au plus ſoutenu, ſi même il n'a diminué.

Mais quand l'Angleterre ſeroit accrue par le même nombre des habitans, dumoins eſt-il certain qu'elle a perdu relativement à leur force. Il n'eſt pas douteux que l'intempérance & la dé-

bauche enervent. On n'a déja que trop reſſenti les effets pernicieux du Gin (1) dont ont conſomme dans quelques villages une plus grande quantité que de Bierre : il faut eſperer que le gouvernement fera des reglemens qui arrêteront l'uſage de cette perfide boiſſon.

Je dis plus : quand il ſeroit vrai que le Commerce ajoute à la force d'une Nation, en favoriſant la population, il ne s'enſuivroit pas moins que la force de cette Nation conſiſte dans les mœurs & dans les principes de ceux qui la gouvernent. Ainſi tant que l'excès du commerce affectera la tête de la Nation, que peut-on eſperer d'un corps ſans ame, quelque grand qu'il ſoit ?

2o. On prétend que le commerce fournit de quoi payer les flottes & les armées : ceci mérite encore un examen.

On obſervera que les profits du Commerce, ne ſont pas également diſ-

(1) Eſpece d'Eau-de-vie faite avec du Genievre, dont les Matelots & les Payſans boivent avec excès.

tribués ſur toute la Nation. Le Négociant en tire la plus groſſe part, le Seigneur y profite auſſi quelque choſe; à l'égard des Artiſans & des Laboureurs ils ne s'en ſentent gueres. Si leur ſalaire eſt plus fort, les vivres & les denrées hauſſent de prix, ce qui revient au même. Or comme les taxes & les impots ſe levent ſur le conſommateur, & que le Commerce enrichit peu de ces derniers, il s'enſuit qu'il n'y a qu'un petit nombre de particuliers qui par le moyen du Commerce ſe trouvent plus en état de fournir aux impots, qui cependant ſe levent ſans diſtinction ſur tous. Il n'y auroit que le cas où les Négocians repandroient pour la Patrie les profits immenſes qu'ils font : ce ſeroit là une vraie preuve en faveur des avantages du Commerce exceſſif.

Ne peut-on pas ajouter que ceux qui compoſent la plus haute claſſe de la Nation, ſont moins en état que jamais de fournir aux beſoins de l'Etat, ayant à ſatisfaire à un luxe & à une magnificence qui demandent des Tréſors, & qui ſont devenus aujourd'hui le néceſſaire.

Encore une reflexion. Nous avons 12 fois plus de richeſſes en effets dans la Nation, que de dettes : pourquoi donc ne les payons nous pas ? ſi ce n'eſt que le Miniſtere n'oſe pas demander des ſommes qu'on pouroit abſolument payer, mais qu'on n'a pas la volonté de fournir.

Ne croyons pas non plus qu'il ſuffiſe de payer & d'approviſionner une armée, pour remporter l'avantage. Il ne ſuffit pas d'avoir des ſoldats bien payés & bien équippés; il faut des combattans. On ſait la réponſe de ce Prince guerrier, que ſes Miniſtres vouloient diſſuader d'attaquer un ennemi puiſſant, en lui repreſentant qu'il n'avoit point d'argent pour payer ſes Troupes. » Mes » ennemis, dit-il, ſont riches & éffémi» nés, mes Troupes ont du courage, » mes Officiers ſont braves & gens » d'honneur. Ils arboreront mon éten» dart dans le pays ennemi; ainſi ce ſera » mon ennemi qui payera mes Trou» pes « On a vû le Roi de Pruſſe ſuivre ce plan dans l'Electorat de Saxe. Nous en avons fait autrefois autant dans les plaines d'Agincourt & de Creſſy. Les

François ſuivent ce projet en Amérique, & ſi nous n'y prenons garde, ils nous pourſuivront juſques dans les plaines de Salisbury.

On objecte encore que la France ſe ſoutient, malgré un commerce très étendu; mais il faut obſerver que le commerce de la France eſt limité & contrebalancé par des circonſtances favorables. La pauvreté de la Nobleſſe qui n'a ſouvent que ſes titres pour toutes richeſſes, la jette néceſſairement dans le parti des armes. C'eſt le ſupport & la force de la Monarchie : delà l'eſprit Militaire de la Nation. D'ailleurs l'honneur perce même juſques dans les établiſſemens de commerce qu'ils ont dans les climats les plus éloignés. Ils ſçavent leur donner un certain éclat qui les décore & leur ſert beaucoup. Je n'en rapporterai qu'un ſeul trait, entre pluſieurs. Il n'y a rien qu'ils ne faſſent pour attirer de la conſidération au Conſul François d'Alexandrie : s'il ſort pour aller à Roſette, on met le Pavillon à ſa Pinaſſe, & tous les Vaiſſeaux de la Nation qui ſont dans le Port le ſaluent. En un mot, voici le parallele des

deux Nations. En conſequence d'un principe purement Marchand, nous agiſſons comme ſi l'intérêt d'une Nation étoit ſon véritable honneur, & les François au contraire ſe conduiſent ſur ce principe bien plus noble, que l'honneur d'une Nation eſt ſon véritable intérêt. Nous n'avons en effet qu'à conſiderer le ſort de la France, pendant ce ſiécle. Dans les premieres guerres, ils ont été battus & épuiſés; dans la ſeconde Guerre, quoique victorieux, ils ont été fort affoiblis. Il n'y a aucun de nos Politiques qui n'eut décidé que cette puiſſance étoit détruite; l'expérience nous prouve le contraire. Il faut donc conclurre qu'aucun événement ne peut abaiſſer une Nation qui ſe conduit par de grands principes.

Après avoir dévelopé le caractere du ſiécle, ſes effets, ſes ſources, il reſteroit à chercher le remede à nos maux. C'eſt avec peine que je me hazarde à en indiquer quelques uns, ſçachant qu'on traitte de chimeriques les projets de cette eſpece conçus dans le cabinet d'un Auteur.

En

En diminuant l'étendue de notre commerce, pouroit-on ſe flater d'en détruire les abus ? j'en doute. Si nous nous en trouvions bien au dedans, les conſéquences en ſeroient fatales au dehors. Les François profiteroient de ce que nous abandonnerions, & deviendroient aſſez puiſſans pour détruire notre commerce. Tout l'art eſt donc de le laiſſer s'accroitre, mais d'en arrêter les effets pernicieux. Recourons pour cela à l'exercice des vertus qui nous reſtent encore. Il eſt de deux ſortes de remedes : les uns ſont radicaux & topiques, d'autres palliatifs & momentanés. Nous ne pouvons appliquer les premiers ; il faudroit reformer tout-à coup toute la Nation. On peut employer les derniers, en détruiſant les racines du mal, en éloignant les occaſions, en faiſant des reglemens utiles. C'eſt ainſi qu'on a vû, par l'établiſſement d'un Magiſtrat d'une nouvelle eſpéce, diminuer les vols qui étoient fréquens dans la ville, quoi qu'il n'y ait pas à douter que la diſpoſition au mal ne ſoit reſtée. Le mal eſt plus difficile

à guerir chez les Grands, faute de puiſſance pour les reprimer. Malheureuſement ce ſera la néceſſité, c'eſt-à-dire les derniers malheurs qui les réveilleront. La molleſſe, l'avidité, l'eſprit de faction, abandonneront les rênes qu'ils ont voulu uſurper. La vertu s'élevera ſur les ruines de la corruption, & la Nation déſeſperée ſera ſauvée par la ſageſſe, l'intégrité & le courage de quelque grand Miniſtre.

II.

Deſcription des Montagnes d'Ecoſſe & de leurs Habitans.

UN Montagnard Ecoſſois eſt ſi différent d'un Habitant du reſte de l'Ecoſſe, par rapport à la Langue, aux mœurs & à l'habillement, qu'on ne le déſigne pas mieux en le diſant Ecoſſois, que ſi l'on prétendoit ſpécifier un François, en diſant qu'il eſt Européen.

Le pays des Montagnards occupe plus de la moitié de l'Ecoſſe, & s'étend depuis Dumbarton, juſqu'à l'embouchure de la Clyde, dans la partie Septentrionale de l'Iſle. C'eſt une étendue de 200 milles de long, & depuis 50 juſqu'à 100 de large. Les Montagnes ſont entaſſées les unes ſur les autres; elles laiſſent entr'elles des creux profonds, & ſont toujours couvertes de neige, principalement vers le ſommet. Leurs chaînes ſont diſpoſées de

l'Eſt à l'Oueſt, & en les regardant ainſi, elles forment un aſpect effrayant. Plus on les conſidère, plus on eſt frappé de leur énorme maſſe, de leur irrégularité, du ſombre affreux qu'augmente encore l'ombre qu'elles ſe font mutuellement, & de la lumiere pâle qu'elles réfléchiſſent. Leur ſommet eſt le plus ſouvent un roc nud, & ſur leur penchant il y a beaucoup de bruyeres. Vers le bas ſont des torrens furieux qui entrainent ſouvent des morceaux prodigieux du rocher. Le coup d'œil de ces Rochers varie ſuivant les Saiſons, & les Habitans ſont beaucoup d'attention à ces différentes formes. Quand ils voyent des raies blanches marquées ſur la Montagne, ils diſent : *voilà la queue de la Jument griſe qui groſſit.* Dès-lors ils ne s'éloignent plus gueres de la maiſon, dans la crainte d'être emportés par les torrens, ou de ſe trouver enfermés dans quelque lieu qui deviendroit par la ſuite inacceſſible, & où ils périroient de faim.

Une de ces Montagnes dans le Lochabar, s'appelle *Benevis*. Elle a ſept milles de hauteur, je ne dis pas juſ-

qu'au ſommet, mais ſeulement juſqu'à l'endroit où elle commence à devenir inabordable. Quelques Officiers Anglois entreprirent un jour d'y monter ; mais quand ils furent à l'endroit le plus élevé, c'eſt à-dire au plus haut de la partie qui étoit viſible, ils trouverent une différence conſidérable dans l'air, & ils ne virent plus que d'autres Montagnes ſi eſcarpées, qu'il leur fut impoſſible de continuer leur voyage. Après y avoir employé une journée d'Eté entiere, depuis cinq heures du matin, ils revinrent mortellement harraſſés. Encore ſe trouverent-ils fort heureux d'en être revenus ſains & ſaufs, ſur ce qu'on leur dit, que ſi un de ces nuages qui ſont fort communs dans le pays, s'étoit étendu ſur la Montagne lorſqu'ils y étoient, ils n'auroient plus retrouvé leur chemin & y ſeroient morts de faim & de froid.

Il y a entre ces Montagnes quelques pays plats qui pouroient porter du bled ; les Habitans les nomment *Glen.* Leur ſituation les rend ſtériles, le Soleil ne paroiſſant ſur cet hori-

ſon qu'environ trois heures
plus longs jours.

Quand on voyage dans l
tagnes d'Ecoſſe, il faut ſe
de proviſions, non-ſeulement
mais auſſi pour ſon cheval, &
d'un guide. Auſſi-tôt qu'on
la Montagne, on perd de vue
on trouve enſuite une autre
au ſommet de laquelle on
plutôt parvenu, qu'on en retr
core une autre, ce qui fait c
de revoir jamais le niveau de
habitable. On rencontre ſou
Rivieres rapides & profonde
quelles il y a quelquefois d
mais ſouvent le bateau eſt ſi
le cheval eſt obligé de paſſer
Ces bacs ſont d'ailleurs en ſi
état, qu'il faut ſe tenir ſur des
gazon avec leſquelles on a b
trous du batteau. Quand il n
de bacs, il faut ſe laiſſer con
ſon cheval, & regarder fixen
dant le paſſage quelque obje
tre côté de la rive; car ſi l'
doit le courant, on perdroit i

ment la tête. Pour éviter l'étourdiſſement, on peut encore laiſſer pendre ſes jambes dans l'eau. Malgré toutes ces précautions, un Voyageur eſt quelquefois emporté par des courans d'eau qui viennent du Rocher, auxquels on ne peut réſiſter & qu'on ne peut prévoir.

On ne fait ordinairement qu'un mille par heure, & il ne faut pas s'étonner ſi l'on n'en fait pas davantage, puiſque le chemin eſt très raboteux & interrompu par des fondrieres ou par des racines d'arbres qui bleſſent les pieds des chevaux. Quelquefois auſſi ils enfoncent dans ces fondrieres qui ſont extrêmement dangereuſes.

Souvent le Cavalier eſt obligé de mettre pied à terre & de ſe ſervir de ſes mains pour grimper dans un ſentier qui n'a pas deux pieds de large, & qui ſe trouve ſur le bord d'un précipice. S'il arrive une tempête violente, on court un très-grand riſque, parce que la neige eſt chaſſée par le vent avec une telle force, qu'elle empêche le Voyageur de voir la tête de ſon cheval qui peut en être renverſé. D'ail-

leurs la quantité de neige qui tombe, change tellement la ſurface du chemin, qu'on ne peut plus s'y reconnoitre. Après deux jours d'une route ſi pénible, on découvre une petite plaine d'un quart de mille d'étendue avec ſept ou huit chaumieres, & c'eſt-là une Ville d'Ecoſſe. Ces Chaumieres ſont faites de bois, & les ſolives du faîte ſont d'un volume prodigieux. On ne ſçauroit les faire trop fortes, pour réſiſter aux eaux qui pourroient emporter aiſément des maiſons qui n'ont point de fondemens. C'eſt de l'importance de ces toits que vient le compliment qu'ils ſe font en buvant à la ſanté les uns des autres quand ils diſent : *à votre Arbre du toit*, (*to your roof tree* ,) au lieu que les Anglois diſent : *à votre Foyer*, (*to your fire ſide*).

Leurs murailles ſont de quatre pieds, & conſtruites de bois couvert de gazon ; auſſi voit-on quelquefois les beſtiaux brouter la maiſon. Ce gazon recéle quantité de vers, qui dans les tems ſecs tombent ſur la table, ce qui eſt très-dégoutant pour les Etrangers. Il y

a des écuries dont la porte n'eſt pas aſſez haute pour qu'un cheval puiſſe y entrer ; alors il faut payer pour abbattre le toit. C'eſt ce qui arriva à l'Auteur de cette Deſcription : on le mit coucher dans une eſpece de boëte où il fut bien-tôt enfumé, parce qu'on avoit fait du feu avec de la tourbe humide, & que la chambre étoit ſi baſſe que la porte n'avoit pas quatre pieds. Le plancher n'étoit autre que la terre, telle que Dieu l'a faite : on y avoit percé un trou en guiſe de pot de chambre, & notre pauvre Voyageur qui n'avoit garde de s'en douter y mit malheureuſement le pied en ſe levant de ſa triſte couche.

Les Maîtres de ces pauvres Habitations ne manquent jamais de ſe mettre à table avec les Voyageurs, & ils ne tardent pas à demander la permiſſion d'y introduire un frere ou un cousin. Ils ſe priſent beaucoup & ſe glorifient de ne s'être mêlés avec aucune autre Nation. Ils inſultent les Anglois, & les traitent de Nation corrompue, qui n'eſt que le fruit du mêlange de pluſieurs autres. Il eſt à préſumer qu'ils.

viennent d'Irlande, puiſque leur langue eſt un Irlandois corrompu, & que leurs habillemens, ainſi que leurs mœurs, approchent beaucoup de ceux qu'avoit encore l'Irlande ſous la Reine Elizabeth.

Les Ecoſſois ſont de petite taille, & leurs femmes ſur-tout ſont d'une petiteſſe remarquable. Comme dès leur enfance ils ſont accoutumés à être mouillés juſqu'à la peau, quand ils ſont obligés de coucher à l'air dans un tems où il fait un vent ſec & froid, ils mouillent leurs manteaux, & s'y enveloppant, ils ſe jettent ſur la bruyere où ils paſſent la nuit à l'abri de quelque colline. Ils prétendent que la chaleur qui ſort de leur corps à travers ce manteau mouillé produit une vapeur qui empêche que le vent ne les pénétre.

Cette maniere de vivre les rend ſujets à des fluxions & à des rhumatiſmes qui les rendent bien moins vigoureux qu'ils le ſeroient, ſi leur vie n'étoit pas ſi dure, & s'ils étoient mieux nourris. Cependant ils ſont propres au travail, & leur démarche eſt

bien plus légere, a meilleure grace que celle des Payſans Anglois & François.

Les Montagnards ſont partagés en Familles ou Tribus ſous des Chefs, & chaque Tribu eſt diviſée en ſix branches qui ont chacune leur Capitaine. Ces branches ſont ſous-diviſées en bandes de cinquante ou de ſoixante hommes chacune. Tous les Ecoſſois rendent au Chef général de la Tribu, l'obéiſſance la plus marquée, & cette obéiſſance eſt la meſure de leur vertu. Ils ont enſuite un attachement particulier pour la Claſſe de leur diviſion & pour tous les membres de la Tribu; enfin ils ſe piquent d'un amour patriotique pour leurs Montagnes & pour leurs Compatriotes. En revanche ils témoignent du mépris pour les Ecoſſois du Pays plat, qu'ils regardent comme fort inférieurs à eux en courage. Ils ſe croyent même en droit de les piller, ſur une ancienne tradition qui porte que la plaine étoit jadis le patrimoine de leurs Ancêtres.

Le Chef exerce une autorité arbi-

traire ſur ſes Vaſſaux : il juge & aſſoupit toutes les querelles. Lorſqu'il a beſoin de doter ſes filles ou de bâtir une maiſon, il leve des impôts comme il lui plaît, & ſi l'on refuſe de les payer, on eſt unanimemeet chaſſé de la Tribu. Pour reconnoitre cette fidélité & cette obéiſſance aveugle, le Chef protege tous les membres de ſa Tribu ; il les ſoutient dans quelque entrepriſe qu'ils ayent faite ſur les autres, & ſi l'on en vient à ſe déclarer la guerre, il conduit ſa Tribu & combat avec elle.

On peut bien juger que leurs fermes ſont d'une médiocre valeur. En effet il en eſt peu qui montent plus haut que 20 livres ſterlins, encore ne payent-ils la redevance qu'en nature, c'eſt-à-dire en grains, beure, volaille. En faveur de leur extreme pauvreté, leur Seigneur leur en remet une partie. Ils tiennent de lui auſſi les paturages où ils mettent leurs beſtiaux.

Le printems eſt la ſaiſon la plus facheuſe pour eux : c'eſt alors que leur gruau d'avoine qui eſt leur nouriture

ordinaire, commence à leur manquer. Pour y ſuppléer, ils ſaignent leurs beſtiaux, font bouillir ce ſang, & en y joignant un peu de lait, ils le mangent avec leur gruau d'avoine. Leur terrein eſt d'ailleurs ſi ſterile qu'il ne produit point de racines. Cette ſaignée des beſtiaux les rend ſi foibles, que le matin ils ne peuvent pas ſe lever, & il faut ſe joindre pluſieurs pour mettre ſur pied toutes les vaches du village.

L'été ils habitent des cabanes plus miſerables encore que celles que nous avons décrites, pour être plus a portée des endroits où ils menent paître les beſtiaux qui ont ſurvecu à la ſaignée du printems, & qui ſont dans une partie plus élevée de la montagne. Ils font là leur beurre & leur fromage. Quand la pâture manque, ils retournent à leur premiere habitation. La maiſon de campagne chez eux n'eſt pas, comme on voit, un luxe; les beſtiaux y ſont réduits à vivre ſur la bruyere.

On a déja dit que l'Hiver ils étoient étroitement confinés dans leurs habitations, où ils n'ont aucun amuſement. Ils couvent leur feu, où ils ſe brulent

entierement les jambes & les c
& la fumée les aveugle. Pour s'éc
il n'uſent point de chandelle : de
tons réſineux y ſuppléent.

Quelquefois la neige qui d
des montagnes enterre entier
leurs cahutes, & coupe toute co
nication entre les habitans d'un v
Alors il faut qu'avec leurs ma
travaillent à déblayer cete nei
quand ils ſe ſont fait un paſſag
qu'à la cabanne voiſine, ils ſe jo
pluſieurs pour ſe faire un chemir

Outre leurs beſtiaux, ils ont t
ce de Chevaux nains & ſauvages
appelent *Garrons*. Ces Chevaux c
les montagnes, & les naturels d
ſont obligés de les chaſſer com
Cerf. Ils les attirent ſur des roch
carpés, & ils tachent de les attra
la jambe de derriere, ou ils les
ſuivent de façon que les Chevaux
bent de laſſitude. La tradition d
eſt que ces Chevaux viennent ori
rement d'Eſpagne, mais qu'avec l
il ont dégeneré & ſont parven
petiteſſe exceſſive dont ils ſont a
d'hui. Quand ils ont un fardeau

faire porter, ils mettent ſur le Cheval deux paniers; & ſi le fardeau ne peut être diviſé, ils mettent autant peſant de pierres dans l'autre panier, de façon que le Cheval eſt obligé de porter le double du poids.

A l'égard des terres qu'ils peuvent enſemencer, ils les labourent avec quatre Chevaux. Ils tiennent les deux premiers, & marchent à reculons, pour prendre garde que la charue ne frappe pas contre le roc, qu'on voit preſque ſur la ſurface. Lorſque le terrein ne le permet pas, ils bêchent avec une bêche de bois. Ils emploient auſſi les Chevaux à trainer la Herſe, qu'ils attachent cruellement à leur queue, ſans aucun harnois, & ſi la queue eſt trop courte, ils l'allongent avec des oziers entortillés.

Comme leur récolte ſe fait tard, elle n'eſt preſque jamais ſeche, & quand les grains ſont dans la grange, il s'en faut bien qu'ils ſoient à l'abri de l'humidité. Il eſt vrai que les mêmes fentes qui font paſſer l'eau de la pluie, donnent auſſi paſſage au vent, & c'eſt ce qui fait que leurs grains ne ſont pas entierement perdus. Tous les ans après la récolte,

le Sheriff avec les Jurés va met
prix au bled. Le reſte des denrées
gle par l'uſage.

Malgré les ſoins que ſe donne le
pour que chacun ſoit partagé de
ques terres & de quelque habit
il y a toujours quelques coureurs
gabond qui n'en ont point. Ceux qu
dans ce cas ne s'amuſent point à d
der à la porte : ils entrent ſans
dans les cabannes, s'aſſoient aup
feu, & demandent leur part du
d'avoine. Le ſoir ils s'enveloppen
leur *plaid* (1) & dorment dans ur
Perſonne ne leur refuſe l'Hoſpi
parce qu'on ſçait qu'ils n'ont r
monde, ni aucun moyen de gagn
ſubſiſtance par le travail.

La terre étant ſi ſterile, on jug
qu'un domaine du revenu le pl
diocre eſt d'une grande étendue
l'acre de terre ſe vend t'elle tro
monnoye de France. Le revenu d
gneurs ſe compte par meſures de
appellées *chalders*. Le *chalder* conti

(1) Sorte de Mandille à laquelle o
renoncer depuis peu les Montagnar
coſſe.

boles, & le bole répond à 6 boiſſeaux d'Angleterre. Tout miſérable qu'eſt le peuple des montagnes, la nobleſſe ne laiſſe pas que d'y être à ſon aiſe, & les Chefs jouiſſent d'une ſorte de puiſſance qui compenſe les commodités dont les grands ſont pourvus dans des climats plus heureux. Quand il leur nait un fils, les vaſſaux diſputent entre eux à qui le ſevrera, lorſqu'il ſortira de nourrice: celui a qui cet honneur eſt dévolu, s'appelle le pere nourriſſier de l'Enfant, & ſes enfans ſont les freres & ſœurs nourriſſiers du petit Seigneur.

Quand un Chef fait un voyage, ou lorſqu'il va viſiter un autre Seigneur, ſa ſuite eſt compoſée de ſes *Haunchman*, *Bard*, *Bladier*, *Gillimore*, *Gillicasſlue*, *Gilli-comſtraine*, *Gilli-truchanarnich*, *Piper & Pipers-gilli*. Expliquons tous ces differens emplois.

Le *Haunchman* eſt un eſpece de Secretaire, different de ceux de France; car en toute occaſion il faut qu'il ſoit prêt à ſacrifier ſa vie pour ſon maître. Dans les parties de débauche bacchique, il doit être aux côtés de ſon maitre, & pendant la converſation il eſt attentif ſi

on ne l'insulte point. Le *Bard*, ou Poete doit sçavoir par cœur la Généalogie du Patron, dont il célèbre les hauts faits en vers. C'est avec quoi il amuse la compagnie. Une autre de ses fonctions à laquelle la plûpart de nos Poetes François réussiroient sans doute à merveille, c'est d'endormir son maître avec ses Poësies Lyriques.

Le *Bladier* est l'Orateur qui porte la parole pour son maitre. Le *Gilli-more* porte sa large épée. Le *Gilli-casflue* porte son Excellence, quand il faut traverser un gué : ce n'est pas la fonction la moins importante, & il y a bien de l'apparence que le Seigneur se brouille rarement avec lui. Le *Gilli-comstraine* est encore à menager : c'est lui qui conduit le cheval du maitre dans les pas difficiles. Le *Gilli truchanarnich* est chargé du bagage. Le *Piper* joue de la cornemuse hors de la maison sous les fenêtres, pendant que le Seigneur fait sa toilette, qu'on ne doit pas imaginer être longue. Le *Pipers-gilli* porte pendant la marche, la cornemuse du *Piper*. Nous observerons en passant que le Piper est fort consideré par le peuple. C'est au

ſon de ſa cornemuſe que travaillent ceux qui font la moiſſon, & il ne ſe fait aucun ouvrage difficile & pénible ſans cornemuſe.

Avec toute cette ſuite & cette diſtribution d'emplois, les Seigneurs n'en dinent pas mieux. Ils n'ont ſouvent que du gruau d'avoine préparé de differentes façons, des Harangs ſalés & quelques autres denrées de vil prix. Leurs maiſons ſont baties de pierre avec de la chaux. Elle ne ſont pas grandes, mais commodes, ſituées à portée de la mer, & près de la plaine.

Ces Chefs prétendent droit de vie & de mort ſur leurs vaſſaux. Ils ne peuvent cependant pas les juger dans leur propre cauſe. C'eſt alors un juge appellé le Baillif de la Royauté qui donne ſa Sentence. Mais outre qu'il eſt lui-même vaſſal du Seigneur, il écoute ſouvent ſon intérêt & ſon reſſentiment particulier, & dans ſes interrogatoires, lorſque l'accuſé ne répond pas ſuivant ſon intention, il ne lui épargne pas les coups pour le forcer à changer ſes réponſes. Quand cet Officier marche d'un village à l'autre, les habitans l'accompagnent

pour lui faire honneur, & pour lui faciliter ſa route.

Quand il ſe fait quelque mariage, les conviés de la noce s'emparent de la cabane que doivent occuper les nouveaux mariés, & ils les en mettent dehors pour la premiere nuit. Le couple ainſi chaſſé de ſon hoſpice, va coucher dans quelque grange au dehors ſur la paille ou ſur du foin. Ils ſont entiérement livrés à leur amour, tandis que les gens de la noce ſe divertiſſent & danſent tous à la maiſon. Peu après le mariage, la nouvelle Epouſe ſe met à filer ſon drap mortuaire. Si le mari le vendoit ou le mettoit en gage, on le regarderoit comme un miſérable. Lorſqu'un Montagnard meurt, ſes amis & ſes connoiſſances s'aſſemblent la premiere nuit & ſe divertiſſent comme à des noces. Si c'eſt un homme marié, ſa veuve mene la premiere danſe; & ſi c'eſt une femme, c'eſt ſon mari qui fait les honneurs de la fête. Quand le Mort eſt d'un rang diſtingué, la Famille loue des femmes pour pleurer, & la cérémonie finit par ſe couvrir la tête d'une petite piéce d'étoffe ver-

te. On appelle cette Cérémoine *Coronoch.*

Si l'on tranſporte un corps mort ſur un bâriment, on proclame auſſi tôt l'évaluation du bâtiment en lui donnant un prix fixe. Si on y manquoit, on croiroit qu'il y arriveroit accident.

Les Montagnards ſont fort crédules, & ont beaucoup de foi aux enchantemens. Ils leur attribuent tous les effets qui les étonnent, faute d'en connoitre les cauſes naturelles. Quand deux Montagnards font un marché, ils mouillent chacun le dedans du poulce & le joignent enſemble, après quoi l'accord eſt regardé comme inviolable.

Dans les cas d'allarme & de détreſſe, le Chef envoye dans ſa Tribu ce qu'il appelle *a fiery croſſ*, c'eſt-à-dire, la Croix enflammée: ce ſont deux bâtons joints en croix & brûlés par les deux bouts. A ce ſigne ſont joints des ordres par écrit, portant que chacun ſe trouvera au rendez-vous. Sur cet ordre ils partent auſſi-tôt pour ſe ren-

dre près de leur Chef. Ils ſont bien armés, mais pour leurs munitions de bouche, elles ſont bien-tôt faites : c'eſt du gruau d'avoine qu'ils paitriſſent avec un peu d'eau dans le creux de la main, voilà tout leur repas.

Les Gentilhommes Montagnards boivent immodérement de l'*Uſxi* qui eſt une liqueur forte dans le gout de l'Eſcubach.

Pour ce qui eſt des Animaux, outre les Beſtiaux, les Chevaux, les Moutons, les Chevres, le pays produit quelques Cerfs & quelques Chevreuils. Les Cerfs ſont forts ; mais les Chevreuils ſont plus petits que ceux d'Angleterre. Ces Animaux ſe cachent dans les bois ou dans le creux des Rochers. Les Renards & les Chats ſauvages ſont d'une forte taille. Lorſqu'on déſarma les Montagnards en 1715, les Aigles ſe multiplierent tellement chez eux, qu'ils leur firent beaucoup de dommage. Ils ont une eſpece de Coq noir qui reſſemble au Faiſan.

CETTE curieuſe Deſcription qui vient

main très-ſûre, amuſera plus Lecteur, & ne cauſera pas moins nement. Qui en effet ne s'ima- à lire quelque Relation du Nou- Monde? Ces Peuples d'Ecoſſe ſont oiſins, & voilà des mœurs ſin- res qui ne ſont gueres moins étran- pour nous, que celles des Al- uins ou des Eſquimaux.

III.

ANECDOTE.

Sur Richard PLANTAGENET, *fils naturel de Richard III, Roi d'Angleterre.*

CETTE Anecdote a été trouvée dans les Manuſcrits d'un Miniſtre, mort depuis peu. Elle eſt extraite d'une Lettre du Docteur *Brett*, à *Guillaume Varren*, inſérée dans le *Litterary-Magazine* de Londres. C'eſt le Docteur Anglois qui parle,

L'AN 1720, (j'ai oublié le jour, je me reſſouviens ſeulement que c'étoit vers Noël,) j'allai voir le feu Lord *Heneage*, Comte de Winchelſea, à Eaſtwell. Je le trouvai occupé à parcourir le Regiſtre de cette Paroiſſe, & il me dit qu'il y cherchoit ceux de ſa Famille dont il y étoit fait mention. Mais, ajouta-t-il, j'y trouve quelque choſe

chose de curieux que je vais vous montrer. Voyez ces mots : *Richard Plantagenet fut enseveli le vingt deuxiéme jour de Décembre, anno ut suprà, ex Regiſtro de Eaſtwell, ſub anno* 1550. Voilà tout ce qui eſt dans le Regiſtre, de ſorte qu'on ne peut pas ſçavoir s'il eſt enſeveli dans l'Egliſe ou dans le Cimetiere. On n'a d'ailleurs aucun autre mémoire ſur lui, ſi ce n'eſt la tradition du Pays, d'après laquelle on montre le lieu où étoit ſa maiſon. Voici l'hiſtoire telle que me l'a racontée le Comte de Winchelſea.

Lorſque M. Thomas Moyle faiſoit bâtir le Château d'Eaſtwell, il s'apperçut que ſon Briquetier, quand ſon ouvrage étoit fini, ſe retiroit à l'écart pour lire (1). Quelque curioſité qu'eût M. Moyle de ſçavoir quel étoit le Livre que liſoit ce Briquetier, il ſe paſſa quelque tems avant qu'il pût s'en éclair-

(1) On ne ſeroit point à préſent ſurpris en Angleterre de voir lire un Ouvrier, puiſqu'ils ſçavent preſque tous lire; mais on obſervera que c'étoit dans le ſeiziéme ſiécle, où parmi la Nobleſſe même on ſçavoit à peine ſigner ſon nom.

cir. Enfin il entra dans la chambre de l'Ouvrier pendant qu'il dormoit, & il trouva que c'étoit un Livre Latin. Il lui fit à ce ſujet pluſieurs queſtions, & il ſe convainquit que cet homme entendoit très-bien le Latin. Il voulut enſuite ſçavoir où & comment il l'avoit appris. L'Ouvrier lui répondit, qu'en reconnoiſſance des bons procédés qu'il avoit pour lui, il alloit lui confier un ſecret qu'il n'avoit déclaré à perſonne. Il lui raconta donc qu'il avoit été mis en penſion dès ſon enfance chez un Maître de Latin, & qu'il avoit ignoré juſqu'à 15 ans, quels étoient ſes parens. Une perſonne qui lui diſoit n'être point ſon parent, venoit tous les quartiers payer ſa penſion & voir s'il ne manquoit de rien. Un jour cette perſonne vint le prendre & le mena dans une belle maiſon. Ils traverſerent pluſieurs appartemens dans l'un deſquels on le laiſſa ſeul. Au bout de quelques momens, un Seigneur magnifiquement vêtu & décoré de la Jarretiere, vint l'y trouver, lui fit quelques queſtions, lui parla avec amitié & lui donna quelque argent. Il fut

enſuite reconduit à ſa penſion. Quelque tems après le même conducteur revint encore le prendre, lui apporta des habillemens plus propres, & le fit monter à cheval pour aller enſemble à la campagne. Ils vinrent au camp de Boſworth dans le Comté de Leiceſter, & il fut conduit à la tente de Richard III. Le Roi l'embraſſa & lui dit qu'il étoit ſon fils : » Mais mon » enfant, ajouta-t-il, je combats de- » main pour conſerver ma Couronne; » il eſt certain que ſi je la perds, je » perdrai en même tems la vie. Au » reſte j'eſpere preſerver l'un & l'au- » tre. Je vais vous indiquer un endroit » où vous vous tiendrez, & d'où vous » pourrez voir la bataille ſans danger. » Si je remporte la victoire, venez me » trouver, je vous reconnoitrai pour » mon fils & j'aurai ſoin de vous. Mais » ſi j'ai le malheur d'être défait, tâchez » d'échaper & de vous tirer d'affaire » comme vous le pourrés. Sur-tout » évitez de dire que je ſuis votre pere : » la fureur de mes ennemis n'épargnera » rien de ce qui m'appartient «. Sur cela le Roi lui donna une bourſe d'or & le

congédia. Après la perte de la bataille, où le Roi perdit la vie, le jeune homme ſuivit exactement les avis qu'il avoit reçus. Il vendit ſon cheval & ſes habits, & afin que ſa maniere de vivre ne le décelât point, il ſe mit en apprentiſſage chez un Briquetier. Mais tant pour conſerver ce qu'il ſçavoit de Latin, que pour éviter la fréquentation de gens auſſi groſſiers que l'étoient ſes Compagnons Briquetiers, il paſſoit tout le tems qui lui reſtoit à lire. M. Moyle touché de ce récit, offrit à Plantagenet de le nourrir pendant le reſte de ſa vie dans ſa maiſon. Le deſcendant des Rois Bretons s'en excuſa ſur ce qu'il étoit accoutumé à vivre ſeul & retiré, & que M. Moyle avoit trop de domeſtiques pour l'éclairer. Il préféra de bâtir pour lui à Eaſtwell une petite maiſon, dans laquelle il réſolut de vivre le reſte de ſes jours, comme il fit. Il offrit à M. *Moyle* d'achever tout l'ouvrage qu'il y avoit à faire à ſa maiſon, & le finit en effet : c'eſt à quoi ſe borna l'ambition de cet illuſtre Briquetier.

IV.

Relation d'un Combat Naval donné en 1701, *entre les Anglois & les François, qu'on remet aujourd'hui ſous les yeux, à cauſe de pluſieurs circonſtances très-reſſemblantes à celles du Combat dont l'Amiral Byng a expié le mauvais ſuccès.*

On a trouvé cette Relation imprimée parmi les Livres de la Bibliothéque du Comte d'*Oxford*, & on vient de la publier dans les Journaux Anglois.

En 1701, le Vice-Amiral *Bembow*, fut envoyé avec une forte Eſcadre dans les Indes Occidentales, pour harceler les François. Ce Vice-Amiral étant le 10 Août 1701, dans la Baye de D. Maria, y apprit que M. *Ducaſſe* étoit parti pour Carthagêne, d'où il devoit continuer ſa route vers Porto-

bello. En conſéquence *Bembow* réſolut de le ſuivre & partit le même jour pour la Côte de Sainte Marthe dans le Vaiſſeau le *Breda*, commandé par le Capitaine *Fog*. Il avoit ſous ſes ordres la *Défiance*, Capitaine *Kirkby*; le *Pendennis*, Capitaine *Hudſon*; le *Windſor*, Capitaine *Conſtable*; le *Greenwich*, Capitaine *Wade*; le *Rubis*, Capitaine *Walton*, & le *Falmouth*, Capitaine *Vincent*; ce qui faiſoit ſept Vaiſſeaux de ligne.

Le 19 Août le Vice-Amiral étant à dix dégrés de latitude vers Sainte Marthe, découvrit dix voiles. C'étoit quatre Vaiſſeaux de guerre de ſoixante à ſoixante-dix canons commandés par M. *Ducaſſe*. Le 5e. étoit un grand Vaiſſeau Flamand ayant à bord les nouveaux Gouverneurs & Officiers Eſpagnols & François : le 6e. étoit un Vaiſſeau de tranſport où étoient les Soldats. Les 7e., huite. & neuve. étoient de petits Vaiſſeaux, & le dixe. étoit une Chaloupe qui venoit d'être priſe ſur les Anglois.

Auſſitôt que *Bembow* fut à portée,

il donna le ſignal pour le combat & plaça le Capitaine Kirkby en avant. Mais s'appercevant que ce Capitaine reculoit au lieu d'avancer, il lui envoya ordre de forcer de voiles, & Kirkby commença le combat. Auſſitôt qu'il eut lâché 3 bordées, il jugea à propos de ſe retirer de la ligne & hors de la portée du canon des ennemis. Les Capitaines Wade, Hudſon, & Conſtable ſuivirent ſon exemple, & laiſſerent l'Amiral engagé avec 2 Vaiſſeaux François. Le combat dura juſqu'à la nuit.

Le Lendemain 20, l'Amiral forma une nouvelle ligne, & ſe plaça lui-même à l'avantgarde. Envain il renouvella à Kirkby & aux autres Capitaines l'ordre de garder le rang qu'il leur avoit aſſigné, ils ſe tinrent toujours à l'écart. Les François parurent vouloir ſe battre en retraite; l'Amiral aſſiſté *du Rubi*, les cannona juſqu'à la nuit. Même manœuvre le 21, & même opiniatreté de la part des Capitaines rebelles. Sur les repreſentations que le Contre-Maître & les Matelots même du Vaiſſeau de Kirkby oſerent lui faire, il menaça de

maſſacrer ceux qui s'aviſeroient de raiſonner. *Le Rubi* fut ce jour là mis hors d'état de combattre, & on fut obligé de le remorquer. Le 22, tous les Vaiſſeaux de l'Eſcadre ſe tinrent éloignés de l'Amiral de pluſieurs milles, à l'exception du Capitaine Vincent, Commandant le *Falmouth* qui vint combattre avec l'Amiral. Ils firent feu tout le jour, & le Vaiſſeau Flamand qui avoit à bord le Gouverneur & les Officiers François & Eſpagnols, trouva moyen d'échapper. L'Amiral reprit la Chaloupe Angloiſe *Anne Galley*, dont s'étoit emparée l'Eſcadre ennemie. Les autres petits batimens de cette Eſcadre s'étoient tous éloignés. Le 23, il ne ſe paſſa rien de conſidérable. On renvoya le Rubi avec la Chalouppe au Port Royal. Quoique l'Amiral Anglois fut convaincu, qu'il n'avoit aucun ſecours à eſperer de la part du Capitaine Kirkby & des autres, & que les ennemis fuſſent deux contre un, il prit toujours le parti d'engager le combat en toute occaſion, ſecondé du ſeul Capitaine Vincent. Il ſe battit donc tout le 24, & eut

le malheur d'avoir une jambe emportée par un boulet de Canon. Forcé de ſe retirer pour ſe faire panſer, il donna de ſi bons ordres, que le combat continua le reſte du jour, & une grande partie de la nuit. Le 25, Bembow ſe fit porter ſur le pont, & maltraitta tellement le Vaiſſeau auquel il avoit affaire, qu'il fut prêt de couler à fond. Dans ce moment les 3 autres Vaiſſeaux François étoient éloignés de 3 ou 4 milles. Mais Kirkby & les 3 autres Capitaines, voyant le peu de danger qu'il y avoit à courir, vinrent tirer ſur ce Vaiſſeau. Le peu de François qu'il y avoit encore, irrités & pouſſés à bout, tirerent 20 coups de Canon dans le moment où l'on s'y attendoit le moins & où on les croyoit abſolument hors de défenſe. Sur cette irruption inattendue, Kirkby & ſes braves compagnons qui ne vouloient jouer qu'à coup ſur, ſe retirerent bien vite; ce qui ayant été remarqué par les 3 autres Capitaines François, les fit revenir à la charge. Ils attaquerent donc de nouveau l'Amiral, & ramenerent le Vaiſſeau de leur Eſcadre qui avoit été

ſi m ltraitté. Le Vaiſſeau de l'Amiral étant en très mauvais état, il prit quelque tems pour le reparer, & le vent lui devint favorable. L'Amiral ne douta point alors que, s'il pouvoit rappeller à leur devoir tous les Capitaines de l'Eſcadre, il n'eut tout à fait l'avantage, puiſqu'ils ſe trouveroient 6 contre 5. Il eſſaya encore une fois d'uſer de ſon authorité, & envoya les ordres les plus précis à tous les Capitaines de l'Eſcadre, de venir combatre & de ſoutenir l'honneur de leur Patrie. Kirkby ſentit alors qu'il étoit auſſi dangereux de refuſer que de combatre. Cependant la crainte du danger actuel l'emporta, & il ſe détermina à ne point ſe battre. Il vint à bord de l'Amiral auquel il repreſenta que l'on venoit de s'eſſayer pendant 6 jours avec les François, que pendant tout ce tems on avoit été forcé de reconnoître leur ſuperiorité, & qu'il étoit étonnant qu'on voulut s'y expoſer de nouveau. L'Amiral ne put entendre un pareil diſcours ſans indignation. Il fit venir à bord tous les Capitaines, pour tenir Conſeil de guerre. C'étoit tout ce

que demandoit Kirkby, qui étoit bien ſur de l'emporter à la pluralité des voix. Il ſe fit un arrêté par lequel on decida qu'il n'étoit pas du bien du ſervice de combatre en pareil cas : les 3 autres Capitaines qui avoient refuſé de combatre pendant les 6 jours précédens, ſignerent cet arrêté pour ſe juſtifier. Le Capitaine Vincent, & le Capitaine Fogg qui commandoit le Vaiſſeau de l'Amiral, le ſignerent auſſi par un autre motif. Ils jugerent que s'ils s'obſtinoient à combatre, ſans être ſecourus du reſte de l'Eſcadre, ils ſuccomberoient infailliblement & tomberoient entre les mains de l'ennemi.

L'Amiral Bembow voyant le réſultat du Conſeil de guerre ſi contraire à ſes intentions, n'eut d'autre parti à prendre que celui de ſe retirer, & de regagner la Jamaïque.

Auſſitôt qu'il fut à Port Royal, il fit arrêter les 6 Capitaines de l'Eſcadre, & leur fit faire leur procès. On prouva que *Kirkby*, au lieu d'encourager ſon équipage, avoit donné les marques de la plus honteuſe poltronnerie ; qu'il s'étoit

toujours tenu éloigné de l'Amiral, pour éviter le combat; qu'il étoit tombé ſur le pont au bruit du canon, quoiqu'il fut hors de portée; qu'il avoit caché 43 barrils de poudre, & s'étoit diſpenſé de combatre, ſous pretexte qu'il manquoit de poudre; & enfin qu'il avoit altéré le journal du combat, pour rendre ſa cauſe plus favorable.

On convainquit le Capitaine *Wade*, d'avoir tiré pluſieurs coups qui ne pouvoient pas atteindre juſqu'à l'ennemi, d'avoir été ivre pendant ces ſix jours, & d'avoir inſulté au courage de l'Amiral. On condamna ces deux Capitaines à mort, & malgré les mouvemens que ſe donnerent leurs amis pour obtenir leur grace, ils furent executés peu de tems après à Plymouth. *Conſtable* fut convaincu de mauvaiſe conduite, quoique moins coupable que les autres. On ſe contenta de le caſſer, de le déclarer incapable de ſervir à l'avenir, & de le condamner à tenir priſon, tant qu'il plairoit à Sa Majeſté. Le Capitaine *Hudſon* mourut à bord de ſon Vaiſſeau, avant ſon jugement. A l'égard des Capitaines

Fogg & *Vincent*, quoi qu'ils ſe fuſſent bien comportés pendant l'action, on les jugea coupables d'avoir ſigné le réſultat du Conſeil de guerre, ce qui étoit contraire au Reglement militaire. En conſéquence on les ſuſpendit de leurs fonctions, juſqu'à l'entiere déciſion du Prince *George de Dannemark*, alors grand Amiral d'Angleterre.

PORTUGAL.

Lettre de Don Franciſco de Pina de Mello, *aux Auteurs du Journal Etranger.*

MM. J'AI vû l'Ecrit par lequel vous invitez tous les Sçavans & les Gens de Lettres de l'Europe à vouloir bien contribuer à la compoſition de votre Journal. Nous ſommes extrêmement flattés de l'idée avantageuſe que vous paroiſſez avoir du génie de notre Nation: en mon particulier j'aime trop ma Patrie pour vouloir rien diminuer de l'opinion favorable que vous en avez. Qu'il me ſoit pourtant permis de vous dire, Meſſieurs, que juſqu'à préſent les progrès des Beaux Arts en Portugal, n'ont pas été bien rapides, & que nous avons plus en eſpérance qu'en réalité. Dominés longtems par les Maures, nous avons partagé leur barbarie. La valeur nous fit ſecouer leur joug; mais accoutumés à manier les armes, nous avions contracté un inſtinct belliqueux qui nous

rendoit impatiens du repos. Nous avons porté la guerre en Afrique, en Aſie, en Amérique, & franchiſſant l'eſpace des Mers, nous avons étonné l'Univers par la découverte des Indes : entrepriſe que des Nations jalouſes attribuent plutôt à notre témérité qu'à notre courage. En faiſant ces voyages immenſes, toujours au milieu des Mers, nous négligions entierement les Lettres. Les Nymphes du Tage effrayées du bruit des armes, au lieu d'accompagner les Muſes, ſe cacherent ſous les eaux. L'Epée étoit dans la main de ceux qui auroient pû manier avec grace les pinceaux de Calliope, & Mars fut longtems notre Apollon. Phébus n'a point cependant dédaigné d'éclairer quelquefois nos climats, dont il ne s'éloignoit qu'à regret. On vit briller quelques rayons de Philoſophie à Coimbre : Barboſa ſe diſtingua dans la Juriſprudence ; l'Eloquence careſſa Vieira, & le Camoens atteignit le vol de la plus haute Poeſie. Vers le milieu du ſiécle paſſé, le Portugal changea de face. Deſcartes nous apprit à penſer & nous dégagea des entraves où nous retenoient d'anciens pré-

jugés ; il nous parla le langage de la raiſon, nous guida par l'expérience, & nous enſeigna à pénétrer les ſecrets de la Nature. C'eſt à ce grand homme, (car je bannis toute vanité ridicule & Nationale), c'eſt à lui que nous ſommes redevables de notre avancement dans les Sciences. Deſcartes ſeul nous a ſervi d'Introducteur dans le Lycée. Bacon que nous ne connoiſſions pas, Newton que nous avons étudié, ont affermi nos pas : les Scot & d'autres Rêveurs ont fait place à de ſolides raiſonneurs ; Syndeham & Boerhave nous ont fait rejetter Galien & Avicenne. Enfin l'Eloquence s'eſt perfectionnée, & le vrai beau que nous commençons à puiſer dans ſes ſources, pourra ſe retrouver dans nos Ecrits.

La Poeſie eſt de tous les Arts celui qui a éprouvé en Portugal le moins de ſtérilité. Outre la Luziade du Camoens, nous avons d'aſſez bons Poemes, tels que l'*Ulyſſée* de Pereira de Caſtro, la *Conſtruction de Lisbonne*, par Antoine de Souſa ; le *Machabée* de Michel Silveira ; l'*Alphonſe* de Vaſconcellos ; la *Henriade* de Dom

Xavier de Menezes. D'autres Poetes, comme Baccellar, Montemajor, Ribeiro, Andrade, Emmanuel & Rodrigue Lobo, ſe ſont diſtingués dans le genre Paſtoral. Au commecement de ce ſiécle, François de Maſcarenhas, Michel Nogueira, Joſeph d'Acunha, Dom Charles de Noronha, mirent de grandes beautés dans leurs Poeſies. Le génie ſeul n'enfante point les belles productions, il faut qu'il ſoit encouragé. Auguſte & Louis XIV récompenſoient, & honoroient les talens; auſſi quels chefs-d'œuvres immortaliſent ces deux ſiécles! En Portugal il n'eſt ni Mecenes, ni Colberts; le goût ſeul incline à la culture des Beaux Arts. Ceux qui ſont dans l'aiſance s'y livrent; mais un grand nombre de génies que preſſe l'indigence, reſtent enſevelis dans l'obſcurité. Cette raiſon m'empêchera de fournir beaucoup de matériaux pour vôtre Journal, ouvrage ſi intéreſſant dans de ſages mains. Il y a quelque tems qu'on imprima en Portugal un Journal où l'Auteur avoit formé un projet à peu près ſemblable au vôtre; mais ſon indiſcretion, & ſon

ſtile décidé pour la ſatire lui atti
un juſte châtiment, & ſon Privilé
ſupprimé. Dans le compte que je
rendrai de quelques-uns de me
vrages, j'éloignerai. Meſſieurs, a
qu'il me ſera poſſible, toute at
tion. Si vous ne trouvez point
mes expreſſions cette élégan
cette politeſſe, qui caractériſent le
teurs François. Je me flatte que
aurez égard à ma ſituation & au
où je ſuis. Je vis à la campagn
je ne converſe qu'avec des Satire
vous m'excuſerez peut-être, en m'
quant ce vers d'*Ovide*:

In qua ſcribebat, barbara terra fu

A Montemoro vejo, 1757.

DIARIUM ITINERIS PHILIPPI IV, Regis Francorum, e Tabulis fagineis Ceratis Autographis JOANNIS DE SANCTO JUSTO, excerptum ab Antonio Cocchio Mucellano.

ANNO CHRISTI MCCCI APRILIS *die* XXVIIJ Veneris poſt S. Marcum *Rex fuit* apud ASNERAM Regina comedente in diverſorio apud PONTIS. XXIX Sab. ſeq. ibi & regina XXX Dom. ſeq. ibi & regina. *Fuerunt ergo ibi dies tres.*

MAII I Lune feſto ſanctorum Philippi & Jacobi apud S. CHRISTOPHORUM in HALATA, & Regina comedit apud PONTEM S. MAXENTII: *fuerunt ibi dies tres.*

IV Jovis ap. VERBERIAM & regina. *Fuerunt ibi dies tres.* V Vener. vigilia decollationis beati Johannis Baptiſte. VI Sab. feſto decollationis beati Johannis. *Verba illa* & regina *ſingulis diebus in codice repetita hic brevitatis cauſſa plerumque omiſſa ſunt. Itaque reginam*

omnibus his locis adfuiſſe intelligi volo niſi aliter adnotatum fuerit.

vij Dominica in craſtino feſti precedentis ap. CHOS.

viij Lun. ap. URSICAMPUM.

ix Mart. ap. FRESNICHAM.

x Merc. vig. aſcenſ. ap. MONTEM S. QUINTINI : *fuerum ibi biduum* xj Jov. feſt. aſcenſ.

xij Vener. ad BAPALMAM.

xiij Sab. ap. DUACUM. *Fuerunt ibi tres dies.* xiv Domin. poſt aſcenſ. xv Lun. ſeq.

xvj Mart. ap. INSULAM : *fuerunt ibi biduum.*

xviij Jov. ap. TORNACUM.

xix Ven. ap. CURTRACUM.

xx Sab. vigil. penthecoſtes ap. PITHENGUIEN. & regina comedit apud AUDENNA *fuerunt ibi biduum.* xxj Dom. feſt. penth.

xxij Lun. in craſtino penthecoſtes ap. GANDAVUM : *fuerunt ibi dies ſex.*

xxviij Domin. die trinitatis ap. ARDENBOURC.

xxix Lun. ap. BRUGAM : *fuerunt ibi dies.*

Junii iv Domin. in octava trinitatis apud Winendale: *fuerunt ibi dies novem* x *Julii* Sab. vigil. b. Barnabe apoſt. xj Dom. feſto beati Barnabe nova vadia.

xiij Mart. ap. Ypram. *fuerunt ibi dies tres.*

xvj Ven. ap. Hqhinguehem.

xvij Sab. ap. Betuniam.

xviij Dom. ante nat. b. Jo. Bapt. ap. Pernes.

xix Lun. ap. Hisdinium *fuerunt ibi biduum.*

xxj. Merc. ap. Lughem *fuerunt ibi biduum.*

xxiij Ven. vig. b. Jo. Bapt. ambulantes.

xxiv Sab. feſto nativitatis beati Johannis Baptiſte apud Picem. *fuerunt ibi biduum.*

xxv Domin. ſeq. *ibi* & Regina comedit apud Abbatiam belli becci.

xxvj Lun. ap. Formerias. & Regina comedit ut ſupra.

xxvij Mart. ap. Bellamosannam. & Regina.

xxviij Merc. ap. Foill. *fuerunt ibi*

tres dies. xxix Jovis feſto apoſtolorum Petri & Pauli & Veneris ultima Junii.

JULII 1 Sab. ap. NOVUM MERCATUM. *fuerunt ibi biduum.*

iij Lun. ap. VAUMAIN & Regina comedit ap. GISORCIUM.

iv Mart. feſto S. Martini eſt... ap. MAINENVILLE.

v Merc. ap. LONGUM CAMPUM.

vj Jov. ap. NEALPHAM : *fuerunt ibi dies tres.*

ix Dom. ap. VINOLINUM.

x Lun. ap. PISS. *fuerunt ibi dies quatuor.* Mart. x Julii & Merc. xj Jul. *&c. ſic eſt in Codice pro* Mart. xj & Merc. xij *&c. manifeſto errore producto uſque ad d.* xxiij.

xiv Vener. xiij Jul. ap. CHAILLIACUM.

xv Sab. xiv Jul. ap. HOSPITALE juxta CORBOLIUM : *fuerunt ibi biduum.*

xvij Lun. xv Jul. ap. ABBATIAM LILII juxta MELODUNUM.

xviij Mart. xvij ap. FONTEMBL.

xix Merc. xviij ap NEMOSIUM.

xx Jov. xix Jul ap. PAUCAM CURIAM.

xxj Ven. xx Jul. ap. ABBATIAM MOL. prope MONTEM ARGI. *fuerunt ibi biduum.*

xxiij Domin. xxiij Jul. *ſic eſt in Codice, ſcriptore errorem deponente, & ad veram dierum enumerationem redeunte* ap. LORR.

xxiv. Lun. xxiv Julii ap. CASTRUM NOVUM Mart. xxvj. Jul. *ſic iterum erratum in cod. cum fuerit* xxv: ibi & Regina.

xxvj Merc. poſt Magd. *hic deſerit ſcriptor deis menſis & feſtos reſumit quibus deinde perpetuo utitur.* Apud NOVUM CASTRUM, & Regina.

xxvij Jov. ſeq. ap. NOVILLAM in lagio, *ut videtur*, ſine Regina comedente AURELIANI: *Rex fuit ibi ſine Regina dies quatuor.*

xxxj Lun. ſeq. ultima Julii ap. BUCIACUM. Sine Regina comedente ut ſupra.

AUGUSTI 1 Mart. f. S. Petri ad vinc. ap. BAUGENTIAM, ſine Regina comedente ut ſupra.

ij Merc. ap. ECCLESIAM CISTERCIEN.

iij Jov. ſeq. f. S. Step. ib. iv Ven. ſeq. ibi & Regina. *Abfuit ergo Regina à Rege dies octo, Aureliani, ut videtur, morata.*

v Sab. ab SARMOIS. & Regina.

vj Dom. ſeq. ap. BLES. *fuerunt ibi dies tres.*

ix Merc. vig. b. Laur. ap. MONTHIS.

x Jov. f. b. Laur. ap. MONTEM T'CHARDI. *Sic, quaſi Montem Trichardi vulgo* Montrichard: *ſcribendum fuiſſe videtur Montem Richardi.*

xj Ven. ap. VILLAM LOVAIN.

xij Sab. ap. LOCHES: *fuerunt ibi dies octo.* xiij Dom. ante aſſumptionem beate Marie. xiv Lun. vigilia aſſumptionis. xv. Mart. feſto aſſumptionis, &c.

xx Dom. poſt aſſumpt. ap. VILLAM LOVAIN: *fuerunt ibi biduum.*

xxiij Merc. ap. BLARI.

xxiv Jov. feſto beati Bartholomei apud MAJOR. MONASTERIUM *fuerunt ibi biduum.* xxv Vener. f. S. Ludovici.

xxv Sab. ap. MAILLIACUM.

xxvij Domin. ap. RILLA.

xxviij Lun. ap. MONTEM HOMIN. *fuerunt ibi dies tres.* xxix Mart. f. decoll. b. Jo. bapt.

xxxj Jov. ap. MUG.

SEPTEMBRIS i Ven. f. S. Egidii & Lupi ap. *Loci nomen non ſcriptum in codice.* ij Sab. ibi.

iij Dom. ante nat. b. Mar. ap. VAUG.

iv Lun. ap. FLICAM.

v Mart. apud FONTEM S. MARTINI: *fuerunt ibi dies ſex.* vij Jov. vigil. nativitatis beate Marie. viij Ven. feſto nat. b. M.

xj Lun. ap. SUZAM. *biduum.*

xiij Mercur. ap. VADUM DE MALONIDO & Regina comedit apud CENOMONUM.

xiv Jov. ap. MONTEM COLAM & Regina comedit ap. BONUM STABULUM. *fuerunt ibi biduum.*

xvj Sab. ap. BELESME.

xvij Dom. ap. MAUVES.

xviij Lun. apud QUERCUM BRUNAM.

xix Mart. ap. BRITOLUM *biduum.*

xxj Jov. ap. AURILLIACUM: *nulla mentio feſti S. Matth.*

xxij Ven. ap. PACIACUM *biduum.*

xxiv Dom. poſt. S. Matth. apud VERNONEM.

xxv Lun. ap. TORNY.

xxvj Mart. ap. NOMERCATUM: *fuerunt ibi dies ſex. Hujus oppidi nomen ſcriptum ſupra vidimus* 1 *Julii* NOVUM MERCATUM.

Octobris ij Lun. apud NEALPHAM.

iij Mart. ap. LONGUESSE.

iv. Merc. ap. S. G. & Regina. *Legendum videtur apud* S. GERMANUM.

v Jov. ap. S. DYONISIUM ſine Regina.

vj Vener. ap. VICENAS & Regina *fuerunt ibi dies quatuor.*

ix Lun. Feſto S. Dyoniſii.

x Mart. ap. ASNERAM *fuerunt ibi dies tres.*

xiij Ven. ap..... *Cera fragmentum hic abſceſſit à ligno.*

xiv Sab. ap. S. CHRISTOFORUM, & Regina comedit ap. SIVAS dies quinque.

xv Dom. poſt S. Dyoniſ. xvj Lun. in oct. S. Dyon. xviij Merc. f. S. Luce. ibi & Regina comed. ut ſupra.

xx Vener. ap. SILVAS & Regina. *Fuerunt ibi dies novem.* xxvij Ven. vig. apoſtolor. Sym. & Jud. xxviij Sab. feſto apoſtolor. Sym. & Jud. ibi & Regina.

Hic finis viæ & poſtremæ cera quæ eſt codicis totius vigeſima ſexta. A. C. M. legi & diſtinxi, & ob vocabula pene omnia in codice decurtata & perplexa fortaſſe minus emendatè alicubi deſcripſi Florentiæ menſe Januario MDCCXL.

MINISTERIUM.

MAGISTER Richarius de Monte Desiderii pro novies viginti & duobus in pallamento (*ſic*) Pariſ. uſque ad finem pallamenti & x diebus in curia lv l. xiij s. viij d. habuit per cedulam. Magiſter Michael de Morgneval de toto computo de vadiis precedentibus cum Summario de totidem habuit cum pall. penth. Capellani Dominus Egidius de Condeto D. Jo. de Fonte. Do. Rad. de Spadona de to. equaliter ix l. xij s. Clerici capelle tres Jo Belms & Do. Ste. de Avreliano de to. equaliter lxxvj s. habuerunt omnes ſuper burellum cum pall. &c. Rad. de Medunta habuit cum cera & pall. ſuper bur. Bruyandus hoſtiarius, Galterius hoſtiarius. Nicholaus de Fbl. hoſtiarius rec. lune poſt exaltationem s. Cruc. Magiſter Petrus de Cerilliaco. Mag. Guill. de Aureliaco. Habuit Colinus ejus valetus cum pall. penth. ſuper bur. Dominus de T'a panetarius Francie pro

feſto penth. xxxij l. habuit ad computum ſuum. Item idem pro xliij diebus uſque ad vadia xxj l. x s. habuit ad comput. ſuum.

Magiſter Henricus de AMONDAVILLA pro duodecies xx & xiv diebus cum liberis Regis & in curia & ix diebus extra uſque ad vadia xlj l. ij s. iv d. habuit per Jo. Britonem *& pag. 14 dicitur fuiſſe* lvj dies in curia & ix d. extra curiam. *& pag. 24.* xl dies in curia & x d. extra. Mag. Guill. de S. HYLARIO. &c. Mag. Jacobus de JASSEIGNES (*ut videtur*) à craſtino brandonum pro xliv d. cum ſigillo & xlvij d. in curia uſque ad vadia xviij l. v s. x d. habuit ad computum ſuum cum pall. penth. & reſtauro. Mag. Jo. de CLAROMONTE pro xx diebus Pariſ. cum ſigillo & xlviij dieb. in curia uſque ad vadia xj l. iv s. habuit ſuper burellum.

Mag. Guill. de RINO à jovis f. s. Clement. pro lxviij d. Pariſ. cum ſigillo & cvj d. in curia &c. Dominus Nicholaus de CATHALANO Archidiaconus Remenſis pro ſepties xx & xij diebus in curia & xl d. Pariſ. in parlamento xxxvj l. v. s. iv d. habuit cum vj l. ad hnes. Symon

de MEDUNTA *alibi dicitur* de Medonta. Rad. de S. GERMANO hoſtiarius. Magiſter Jacobus de SENIS Cirurgicus pro liiij d. in curia & xv d. extra uſque ad vadia x l. xij d. habuit Jo. BRITO ſuper bur. Magiſter Johannes de PADUA Ciruricus à craſtino brandonum pro xvij diebus in curia & quater xx & xiij diebus extra curiam xij l. xxij d. habuit per cedulam.

Magiſter Jo. de DIVYONE (*ut videtur*) in curia & Pariſ. ad negotia Mag. Jo. de PROVINO, cum ſigillo & in curia. Habuit per ced. retentis x l. ad computum.

Dominus Jo. de TROTIS Dominus Jo. de ARG. Dom. Steph. de GRAVELI. Guill. de LIANNE miles cambellanus Flandrie pro xl dieb. xij s. vj d. per diem xxv l. habuit Guill. de MANEVILLE ſcutarius ſuper bur. Dominus Petrus d'ARGENTON pro cvj d. uſq. ad feſt. nat. b. J. Bapt. qua die rec. xj l. ix s. viij d. habuit ſuper bur.

Dominus Jo. CLARS. pro ciiij dieb. in curia & ix dieb. Rege exnte. *Sic ſcriptum eſt fortaſſe legendum* exeunte apud Vicenas. Mag. Jo. de HOSPITALI.

à die lune poſt S. Vincentium &c. Pariſ. cum ſigillo & in curia. Mag. Gir. de ALTA AURE. Mag. Rad. de PEREDO. Mag. Henr. de TORNODORO. Cancellarius Campanie. Magiſter Martinus pro cxij d. in cur. uſque ad vadia xiij l. xviij s. viij d. habuit cum pall. & exp. per ced. Mag. Egidius de REMMO Pariſ. cum ſigillo & in curia habuit cum pall. penth. & nat. Mag. Ambroſius in curia & extra curiam.

EGO Joannes de SANCTO JUSTO à dominica media decembris uſque ad primam diem Julii pro quater xx & vj diebus in curia & x dieb. Rege exnte. ap. Vicenas & xv dieb. Pariſ. per partes ad negotia. Summarius Scriptorum *(equus clitellarius fuiſſe videtur ad ſcripta portanda vid. Gloſſaria Spelmanni & Ducangii)* pro cxj diebus uſque tunc. Duo valeti non coedentes ad curiam de eodem tempore. xlviij l. vj s. xj. d.

Dominus Steph. de GRANCH. Magiſter Robertus de MARCHIA à dominica qua cantatur *oculi mei* &c. Mag. Rad. de JOZIACO Pariſ. cum ſigillo & ad negotia. Mag. Petrus de BITUR. à craſtino

paſche uſque ad craſtinum Magdalene &c. Mag. Reginaldus de Belvaco Mag. Amiſius de Aurel. Mag. Guill. Chrto Mag. Gaufridus de Fraxinis pro quater xx & ix dieb. Pariſ. cum ſigillo & xviij d. in curia &c. habuerunt omnes per cedulam unam.

Magiſter Johannes Pitard à f. S. Luce ccc uſque ad vadia pro ſepties xx & xviij diebus in curia & ſexies xx diebus extra curiam xxxvij l. iv d. habuit per cedulam.

Mag. Jo. Laurone Capellanus liberorum &c. habuit per ced. cum pall. penth. *pag. 24. idem dicitur* dominus. Mag. Petrus de Pruneto Pariſ. cum ſigillo & in curia. Archidiaconus Brugenſis. Pariſ. cum ſigillo xij s. per diem & in curia iij s. vj d. per diem. Mag. G. de Erqueto in cur. & Pariſ. cum ſigillo. Mag. Rad. de Foſſato cum ſigillo Pariſ. & in curia ad primam diem Auguſti. Mag. Gaufridus Gorinti à craſtino penth. ccc uſq. ad primam diem Septembris pro ccccxxv. tot Pariſ. & ij pall. ſexies xx & xvij l. x s. habuit per ced. Mag. Johannes Hellestrin à xix

die aprilis uſq. ad primam diem ſeptembris pro cv diebus in curia pall. penth. & i d. Pariſ. & expenſis eundo à Pariſ. Aurel. pro FILIO REGIS majorit. & apud Caſtrum novum. Jo. GRAND hoſtiarius in curia & in domo ſua ij s. per diem. Mag. Petrus de LAND. Nic. de DROC hoſtiarius. Mag. Robertus FAB. &c. PICTORES. Romani pro quater xx diebus uſque ad vadia xx l. habuerunt per cedulam. Hugo de CONFLUENT. Mareſcallus campanie &c. habuit Huetus ejus nepos.

Guill. de GROSS. Medicus à mercurii poſt S. Petr. ad vincula qua fuit retentus medicus pro lxviij diebus in curia x l. xv s. iv d.

Johannes MEDICUS de Pariſ. à vener. poſt. S. Marcum pro quater xx dieb. extra cur. uſque ad vadia xxj l. vj s. habuit xxvj s. ſuper bur. reſid. ad computum ſuum. Mag. Reginaldus de ALBIGNIACO &c.

Summa miniſterii cit. iij c. xv l. ij s. v d. ſumma hactenus totalis vj c. xj l. ij s. viij d. *Sic eſt in computo ſeptimo cera 24 qui fuit de* xxv *diebus apud Vicenas* viij *Octobris.*

MILITES.

AMFREDUS STRABO pro xxxvij diebus uſq. mercur. ante aſcenſionem qua recepit vij l. viij s. habuit ſuper burellum. Henr. de S. ANDOENO &c. Yterius de MOLLICURIA Hoſtriz de HERECRUZ *pag. 24.* Hoſterize de HOSCRUZ. Petrus de S. CRUCE. Joh. de GONESSIA. Gobertus de HOLLEVILLE. Euſtachius de FLAVANDCUR *pag. 10* Flavarcour. Jo. de INARGNIACO. Henr. de CHAMPIGNIACO. Elyas FLAMENC *pag. 14* uſq. ven. poſt S. Barnab. qua obiit habuit Formontus Riber exequtor ejus teſtamenti. Dom. Steph. de COMPENDIO pro xv diebus lx s. Mag. MICHAEL & *pag. 10.* de MORGNEVAL. *ubi* habuit pro Steph. de Compendio. Petrus de HEDONVILLA. Guill. de MOTA. Petrus de VALLIBUS. Jo. de MANSIGNIACO. Robertus de HOCQUEREL. Reginaldus de ROBORETO. Philippus de CASTELLARI. Reginaldus de MONTE. Jo. TORCHIN. Jo. de BUCIACO. Guill.

de ROBORETO. Dominus de INSULA pro lxix diebus per partes in curia & ij diebus in pallamento xix l. vj s. habuit ad computum ſuum. Anſellus de MALLA habuit Vianetus de CHADON. Jo. de INSULA. Dominus de LON. habuit Galterotus BURC. Baldoynus de AMBROCHICOURT. Jo. de S. MARTINO. Petrus de REBERTCOURT. Jo. de YSEMBOURC novus. Jo. de VILLA PETROSA. Jo. LIBACLES. Gaufrid. de MAHOMET. Guill. de FLAVARET. Jo. de CANNAS. Ernandus BAREZ, *alibi vocat* BARAZ, pro XXXV diebus ante viam Flandrie. Guill. de RUPPE. Petrus de LANDUNO. Petrus de BLENESCO in curia & in pallamento Pariſ. habuit per cedulam cum ij pall. Egidius de ROBORETO. Guill. de FONIZ. Picardus de SALIC. Jo. FOYNON de veteri. Habuit Rex Robertus ſuper burellum. Hernandus de ERCHIAC. habuit Elyas Vaſſalli ejus clericus per cedulam. Petrus de PLAAILLIACO. Guido de COURCEL. Matheus de KAHIEN. Petrus HOMBLES. Robertus de VETERI PONTE. Jo. de SASIACO. Galtherus de MUTRIACO. Habuit Huetus Barberius Valetus Ele-

moſinarii Regine. Phil. de MANIGNIACO. Caſtellanus BELVACI habuit Mag. Guill. de RINO. Bernardus de FARNECHON uſq. ad diem obitus ſui habuit Briguardus ſuper bur. Robert. de HOCOURT. Alanus de MANSIGNIACO. Jo. de MANSIGNIACO. Gilo de MALODUNIO. Symon de TRAGNELLO. Henricus LEVERNER. Petrus LIBAACLES. Dominus de CASTELLIONE pro xiij d. dat. Rob. Barberio x l. viij s. habuit id. Rob. ſuper bur. Symon de HEMERIACO. Mareſcallus Campanie Hugo de CONFLUENT pro xxxiij d. uſq. ad vad. per partes xiij l. iv s. habuit Huetus ejus nepos ſuper bur. Petrus de HEILLIACO. Guill. BELLE à vigilia Apoſtolorum Sym. & Jude ccc &c. Dominus de GIONVILLE ſeneſcallus Campanie pro xxv dieb. per partes xx. l. habuit Galterius de Baerna ejus ſcutarius per Jo. Britonem. Odardus de MALODUNIO. Raymondus BRUNI Dominus AC'MONTIS. Gaufr. de MONTE CYARDI. Almaricus de NARBONA. Guido de CROMENIO. Baldoinus de HERNACHUGHEM. Guill. de FLAVARETA. Jo. de BRABAN-

cia. Philippus de VIANA. Symon de CHANDEN. Henricus de MOTA. Odardus POSTEL. Symon de T'AGNELLO pro cccIxv diebus pro toto anno lxxiij l. habuit per cedulam. Hugo de FERTATE BERNARDI. Nicolaus de Bosco RONCINI. Jo. de VERZILL. Gaufridus de BANIC. Guil. de VILLAR. Guill. LEBONIG. Guid. de GENVILLA. Rob. de RUPPE. Rad. de JANNARO. Gobertus de HELLEVILLA. Jo. de VORSE. Jo. PORRE. Jo. de BEEVILLE. Guill. de CENTORGNONVILLE habuit Robinus de Candreville ſuper bur. Guill. LONGUA SPADA. Jo. de DONAPETRA. Nicolaus de Bosco RUFFINI. Jo. de LANDOMES. Jo. de LUSARCH. habuit Petrus Faſon draperius de SILV. Jo. de ROQUEROL. Rad. de SANCTIS. Habuit David de Sancto Sanſone. Gaufr. de MONTIART. Baldoynus de NOIELE.

Summa totalis Militum vj. xx l. c. 6. *Computi nempe ſeptimi qui habitus fuit apud Vicenas* viij *Octobris de* xxv *diebus.*

VALETI.

JOHANNES GRUERIUS pro xxv diebus uſque dominicam ante aſcenſionem xxvij s. j d. habuit per Jo. Britonem. Robinus de PLESSEYO recepit domin. ante aſcenſ pro xix diebus. Galterus de ALNETO miles pro ſexies viginti diebus ante tempus militie ſue vij l. x s. viij d. habuit R. de MEUDONE per Jo. Britonem cui reddidi. Jo. de BOSCOMENARDI. Magiſter Guill. ARNISAL pro xxiv diebus uſque lune poſt aſcenſionem xxvj s. habuit ſuper burellum cum xl s. ad computum. Stephanus COLLIRUBER. Johannes Calefaciens ceram & Guilletus ejus filius. Petrus de BACHAMBRE. Walo de HEDOVILLA. Furetus de JOZIACO pro xlvj diebus & ij diebus miſſus ad querendas dominas. Guill. & Poncius Trumpatores. Antonius de TILLEYO. Portarii Oliverius. Johannes. Victor. Perotus de Carnoto. Rogerius. Johannes de Giſorcio. Vivianus equaliter xxij l. xij s. x d. habue-

runt ſuper burellum s. Jo. Brito pro portariis.

Familia REGINE. Giletus Furetarius de toto computo de vadiis precedentibus xlix s. Agnes LOTRIX regine pro totidem xlix s. Galterus Operarius pro totidem iv s. per diem ix l. xvj s. Jo. filius domini Steph. de COMPENDIO. Petrus PALMERII ſpeciarius pro xlij diebus xlv s. vj d. pro iv diebus in curia & xlij diebus extra ad negotia iv s. per diem viij l. xiv s. viij d. minuta c s. habuit tot. Mag. Michael de MORGNEVAL &c. & ſummarius &c. Steph. GUETA de toto cum ſummario. GUETE Adam, Stephanus, & Petrus de toto equaliter, cum ſummario de toto. Guil. de FONTEBL. valetus camere de toto computo de vadiis precedentibus. Guill. de MACHOL valetus camere pro totidem. Jo. Barberius de totidem cum ſummario. Robinus Barberius pro xxij diebus & pro ſummario &c. Gervaſius CALVELLI Hernandus de VALETA pro xxxiij dieb. uſq. ad d. penth. qua fuit retentus. Malus clericus de PARGNIACO novus. Huetus Bar-

berius. Sinandetus & ejus ſocii. Girardinus MALORE pro vadiis quatuor canum & hoſpitalagio xvj d. per diem. Victor Talliator pro xx diebus in curia uſque ad vadia xxviij s. iv d. habuit ſuper burellum cum vij l. iv s. ad hnes. Jo. VICECOMES. Johannes & Feliſetus Hoſtiarii Domine REGINE. Yvo de PAPILLIONIBUS de toto comp. de vad. preced. & ſummarius de totidem & *pag 25.* in cur. & xviij diebus miſſus ad negotia. Galvanus BONUS ET BELLUS à prima die Januarii &c. & Georgius ejus filius. Martinus MARCELLI pro xxviij dieb. xxviij s. vi d. habuit ad debitum ſuum. Jo. de ABRINC. ſpeciarius pro lxxj diebus cum ſummario ſpecierum de totidem. Henr. BRITO qui portat poma granata pro cxvj diebus, viij d. per diem. PORTATOR aquarum roſacearum pro xviij diebus viij d. per diem & xl. s. pro gall. & pull. preſent. REGI. xiij l. xvij s. vij d. habuit retentis x l. ad computum ſuum &c. *Pag. 15 dicuntur ſine nomine*, duo Valeti, quorum unus defert pom agranata, alter aquas roſaceas, quibus viij d. per diem.

Summa totalis Valetorum cccclxlj l. xiv s. ij d. Summa omnium Vadiorum duodecies centum lxiv l. xvj s. viij d. De quibus pono ad xxij dies mlxiv l. xvj s. viij d. & ad vadia vigilie & diei penthecoſtes cc l. *Sic eſt in primo computo cera quarta qui habitus fuit die* xix *Maii apud Curtracum de* xxij *diebus, &* xxj *Maii dominica penthecoſtes de vigilia & ipſa die.*

Cera ſeptima & ſequentib. Gaufridus CALVELLI & Gervaſius ejus nepos pro xvij diebus xlv s. iij d. habuerunt per cedulam cum vadiis avium & falconum. Jo. BOURBON novus. Amiotus de VERNONE pro vij viginti & xiv dieb. in curia & xxxvj dieb. in arm. in via Flandrie xv l. x s. x d. habuit per Adamum de Fructu cui reddidi. Rad. de BONOVILLARI. Jo. MATHEI pro xviij diebus ante viam Flandrie. Galenus de MOTA pro totidem ante viam Flandrie. Vivianus Portarius &c. habuit Robinus valetus ejus. Jo. de INSULA &c. habuit Thomaſinus de CAUDA Conſtabularius. Guill. Falconarius. Rad. de OLIV. habuit cum vadiis Flandrie.

Jaquetus de VALLEPENDENTI. Rex Robertus pro iv xx & xiij dieb. &c. Robertus de BRUNEVILLE &c. habuit ſuper bur. cum dono. Lambertus Talliator. Jo. SATHANAS. Rob. de LOGONREGE. Magiſter Carnificus.

Familia Domini LUDOVICI Comitis Ebroicenſis. Thobias de FRESNA &c. habuit Gilebertus famularius pro omnibus. Familia LIBERORUM REGIS. Jacquetus Hoſtiarius &c. Michael DUMANZ de Baiona pro cccl dieb. per partes ad curiam à quinquennio citra. Rex RIBALDORUM pro lxiv diebus &c. *& pag. 15* xxvij s. j d. habuit ſuper bur. *& pag. 25* de toto xxvij s. j d. Petrus de ODONIS mara. cum cremento. Joh. miſſus ad magiſtrum Robertum Fabrum. Valeti LIBERORUM. Ernouletus de Novovico pro v diebus ad falcones. Jo. PICARD. Bernardus de RIPPERIA. Jo. de GISORCIO. Huetus de CONFLUENTE filius mareſc. Colardus de PICE. Guill. Medicus de GROSS. pro xxx diebus in Flandria & lij diebus poſt in curia viij l. xvj s. iv d. habuit ſuper bur. *Idem eſſe videtur qui occurrit*

ſparverios Regi xviij s. Henric
Lize pro xxviij diebus Pariſiis d
teri & lxxij diebus in curia
xiv s.

Summa totalis Valetorum cc
xviij s. xj d. Summa totalis vadi
mvj l. xix d.

AVIS.

POUR *marquer notre exactitude aux Etrangers qui voudront ſe ſervir de la voye de notre Journal, ſoit pour inſtruire le Public de quelque choſe d'intéreſſant, ſoit pour demander eux-mêmes quelque inſtruction, voici la réponſe à l'Avis inſéré à la fin du Journal d'Août dernier.*

L'Auteur de la Panacée Philoſophique, ſpécifiquement appliquée à différentes Maladies, *eſt M. D. d'*Emizene, *demeurant à Paris, rue Saint Honoré, dans l'Hôtel des Quinze-Vingts, au Bâtiment neuf. Les Perſonnes qui voudront faire uſage de ſa Panacée, feront remettre à ſon Bureau, dans le même Enclos des Quinze-Vingts, un détail circonſ-*

tancié de leur Maladie, avec
prix du Remède pour lequel
donnera une reconnoiſſance nu
rotée. Le lendemain on revien
chercher le Remède appropri
la ſituation du Malade, avec
Inſtruction particuliere, s'il en
beſoin. Les Lettres par la P
doivent être affranchies.

FAUTES A CORIGER.

DANS le *Journal de Septembre* dernier, il s'eſt gliſſé une faute frappante, mais qui pourroit induire quelqu'un en erreur,

Page 224, *ligne* 22, au lieu de ces mots (*le Cercle Polaire*), liſez (*le Méridien*).

Dans le préſent Journal d'Octobre, *page* 84, la Note que l'Auteur de l'Extrait de l'Ouvrage ſur le Théâtre Allemand a miſe au ſujet des Piéces de Corneille, n'eſt pas exacte. Au lieu de ſept Piéces, on en joue onze reſtées au Théâtre : *le Cid*, *Rodogune*, *Cinna*, *les Horaces*, *Polieucte*, *Sertorius*, *Pompée*, *Héraclius*, *Nicoméde*, *le Menteur*, & *Don Sanche d'Arragon*.

Puiſqu'on a relevé l'Auteur Allemand ſur *Corneille*, *Racine* & *Regnard*, il falloit auſſi remarquer qu'il eſt bien trompé ſur Moliere. Au lieu de cinq ou ſix Piéces de lui, dont il prétend que le Théâtre eſt reſté en poſſeſſion,

il y en a au moins une vingtaine qui ſe donnent habituellement. Ce ſont, l'*Etourdi*, *les Précieuſes*, *le Cocu Imaginaire*, *l'Ecole des Maris*, *les Facheux*, *l'Ecole des Femmes*, *le Mariage Forcé*, *le Miſantrope*, *le Médecin malgré lui*, *le Sicilien*, *le Tartuffe*, *Amphitrion*, *l'Avare*, *George-Dandin*, *Pourceaugnac*, *le Bourgeois Gentilhomme*, *les Fourberies de Scapin*, *les Femmes Sçavantes*, *la Comteſſe d'Eſcarbagnas*, & *le Malade Imaginaire*.

FIN.

TABLE DES MATIERES.

ITALIE.

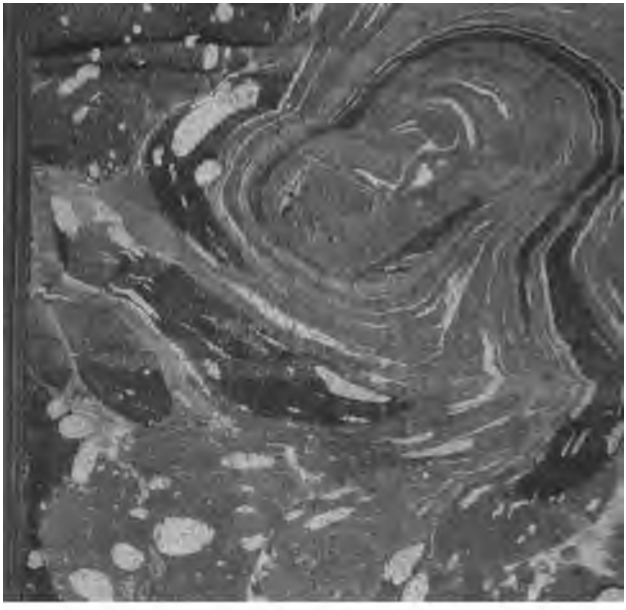
LETTRE sur un Manuscrit en cire, extrait, page 4
Epithalame nouveau. Traduction, 19
Epitalamio, 24
Adam ou la Création du Monde. Poeme Philosophique, 31
Eboulement de Neige prodigieux, 59
Orphée. Cantate de M. l'Abbé Conti. Traduction, 68

ALLEMAGNE.

Histoire de la Poesie Dramatique Allemande. Extrait. 73
De la diminution des parties Osseuses dans le Corps Humain, 99
Des avantages des Mathématiques pour les Mœurs. Extrait, 122

ANGLETERRE.

Examen des Mœurs actuels d'Angleterre. Extrait, 129



A 489882
UNIVERSITY OF MICH
3 9015 06371 17